LES MONSTRES DE L'ESPACE



HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LES MONSTRES DE L'ESPACE

MARABOUT

Chapitre I

Au printemps, le Paris de la Rive Gauche offre un spectacle dont il serait difficile de se lasser, avec le vert tendre des arbres couverts de jeunes feuilles, les boîtes des quais fraîchement repeintes offrant leurs trésors aux amateurs de livres, les clochards occupant à nouveau les chemins de halage, installant leurs pénates sous les ponts, et tout un monde bigarré de touristes aux caméras indiscrètes, d'étudiants avides de soleil, de jeunes filles en robes claires. Avril, tu ne te découvriras pas d'un fil. Bob Morane se moquait pas mal de cet appel à la sagesse, car on était en mai et il avait abandonné le manteau d'hiver pour pouvoir se promener à son aise, les mains dans les poches de son complet de tweed, à travers ce Paris rajeuni qu'en ce moment il trouvait la plus belle chose du monde, lui qui pourtant avait pas mal bourlingué à travers ce monde, pour y assister à des spectacles souvent grandioses.

Pour l'instant cependant, Paris lui suffisait et, tournant le dos au Luxembourg, il descendait sans se presser le boulevard Saint-Michel. Au passage, une marchande de journaux l'accrocha :

— L'édition de midi, commandant Morane ?

Bob s'arrêta et considéra la commère en souriant. Il se demandait comment elle connaissait son nom. Pourtant, il ne l'interrogea pas, car il aimait qu'un peu de mystère flottât autour de lui. « Sans doute a-t-elle vu ma photo dans un journal quelconque, songea-t-il. Après tout, la presse, c'est son rayon. »

— L'édition de midi ? fit-il. Bien sûr… Rien que pour lire les prédictions météorologiques, savoir si ce beau temps va nous durer…

La marchande leva la tête vers le ciel où quelques innocents nuages suivaient leur petit bonhomme de chemin, puis elle fit la grimace.

— Avec ces bombes atomiques qu'y z'ont encore fait sauter de ces jours, dit-elle, serait pas étonnant qu'on ait bientôt de la pluie. On dit aussi que les taches solaires en seraient la cause…

Morane sourit. Que ce fût la faute des bombes atomiques ou des taches solaires, il devait reconnaître que, depuis quelques années, le temps n'était guère favorable au-dessus de l'Europe en général et de la France en particulier, et il décida de profiter au maximum de cette journée exceptionnelle.

Il prit un journal sur la pile, jeta quelques pièces de monnaie devant la marchande puis, après un signe d'adieu à l'adresse de celle-ci, il reprit sa promenade. Comme il arrivait à hauteur de la faculté, il jeta un coup d'œil à son bracelet-montre, pour s'apercevoir qu'il était près d'une heure de l'après-midi. Aussitôt, sans doute par autosuggestion, il sentit les effets de la faim. Abandonnant le boulevard Saint-Michel, il gagna un restaurant chinois situé derrière la Faculté de Médecine et se composa un menu fait de potage aux nids d'hirondelles, de langoustines frites, de chop suey et de litchi, le tout arrosé de thé de fleurs.

En attendant qu'on lui apportât son potage, Bob se mit à parcourir d'un regard distrait le journal acheté tout à l'heure, sans y découvrir tout d'abord rien d'intéressant. C'était toujours le même petit train-train de nouvelles politiques alarmantes, de faits divers sanglants… Pourtant, en quatrième page, un titre attira son attention.

LE MYSTÉRIEUX AÉROLITHE TOMBÉ DANS LA JUNGLE
DU CENTRE-AFRIQUE REFAIT PARLER DE LUI

D'après une dépêche de Walobo, 6 mai.

Voilà deux mois environ, nos lecteurs s'en souviendront peut-être, nous avons diffusé la nouvelle, venue du Centre-Afrique, qu'un aérolithe était tombé en pleine jungle, causant une certaine effervescence parmi les indigènes.

Rappelons brièvement les faits. Au début du mois de mars, des trafiquants, campant dans la région de la rivière Shangrâh pour tenter de nouer des relations commerciales avec les farouches

Bakubis, eurent, la nuit, leur attention attirée par une grande lueur verte dans le ciel. Cela se transforma bientôt en une boule de feu, vert lui aussi, qui se rapprochait de la terre à grande vitesse, pour tomber à peu de distance des trafiquants, en pleine forêt. Pendant plusieurs heures, ces trafiquants purent apercevoir les flammes de l'incendie provoqué par la chute de l'aérolithe, puis une pluie diluvienne tomba, et ce feu s'éteignit de lui-même. Les trafiquants furent tentés d'aller se rendre compte sur place, mais le météore était tombé en plein territoire des Balébélés, au sommet d'un vaste plateau auquel on peut accéder seulement par quelques défilés sévèrement gardés. Aujourd'hui encore en effet, les Balébélés, qui sont commandés par un redoutable chef du nom de Bankutûh, qui a lui-même été élevé par les Blancs, refusent l'entrée de la civilisation sur leur territoire, et quiconque tenterait d'en franchir les frontières serait infailliblement massacré. Ceci explique donc que les trafiquants ne purent gagner le point de chute de l'aérolithe.

Un mois plus tard cependant, d'étranges rumeurs parvinrent à Walobo car, si les Balébélés n'ont aucun contact avec les Blancs, ils en ont cependant, amicaux ou non, avec les tribus voisines. Selon ces rumeurs donc, d'étranges présences se seraient manifestées dans la jungle, semant l'épouvante parmi la gent animale et parmi les chasseurs indigènes. Les Balébélés parleraient de démons descendus du ciel pour venir les dévorer. On connaît cependant la superstition des Noirs et, jusqu'à ces derniers jours, on ne prêta guère attention à ces rumeurs.

Pourtant, à la fin du mois d'avril, le chasseur blanc Allan Wood, un des rares civilisés à être admis sur le territoire des Balébélés, devait en revenir avec des nouvelles de plus en plus étranges. Selon lui, un ou plusieurs êtres inconnus vivraient dans les parages de l'endroit où est tombé l'aérolithe, tuant éléphants et rhinocéros et les vidant de toute substance assimilable. Allan Wood eut même l'occasion de voir la trace de l'un de ces êtres. Elle ne ressemblait à aucune trace connue. On eût dit que, sur de nombreux mètres, on avait traîné une énorme masse, car les hautes herbes étaient foulées comme après le passage d'un rouleau compresseur.

Naturellement intrigué par cet état de choses, Allan Wood voulut gagner l'endroit où était tombé le mystérieux aérolithe, mais les Balébélés, terrorisés, refusèrent de l'y conduire.

Que faut-il conclure de ces nouvelles ? Cet Allan Wood est-il, comme certains coloniaux abrutis par le whisky, trop poussé à croire les récits des Noirs superstitieux, pour finir par être sujet lui-même à des hallucinations ? Ou bien ?

Nous ne spéculerons pas sur cet « ou bien ?… » Depuis quelques canulars montés au sujet des soucoupes volantes, la plus grande prudence est de mise vis-à-vis de tout projectile tombé du ciel.

Bob Morane laissa retomber le journal et sourit. « Allan Wood, pensa-t-il, un colonial abruti par le whisky et sujet à des hallucinations ? Le quidam qui a écrit cela ne connaît pas ce bon vieux Al. S'il dit qu'il y a quelque chose, c'est qu'il y a réellement quelque chose. Il est probable qu'Allan ou Leni m'écriront incessamment, pour m'expliquer toute l'affaire… »

À ce moment, un serveur aux yeux bridés et au sourire énigmatique apporta à Bob son potage aux nids d'hirondelles. Or, Morane n'avait jamais pu résister à la succulence d'un potage aux nids d'hirondelles, et celui-ci lui enleva toute autre préoccupation.

*

* *

Quand, ce jour-là, Bob Morane réintégra son appartement du quai Voltaire, le soir tombait. Tout l'après-midi, il avait erré de bouquiniste en bouquiniste à la recherche d'un exemplaire ancien des Voyages de Sir John Mandeville, mais sans le découvrir. Il se sentait un peu fatigué et n'avait plus qu'une ambition : terminer la journée dans son fauteuil favori, en compagnie d'un bon livre.

La quiétude de Morane fut cependant de courte durée. À peine s'était-il installé dans son fauteuil, un volume du Tour du Monde sur les genoux et des sandwiches et un grand verre de lait à portée de la main, quand la sonnerie du téléphone retentit.

Bob tendit le bras vers son bureau, où se trouvait le poste téléphonique, et décrocha le combiné.

— À qui ai-je l'honneur ? interrogea-t-il dans le transmetteur.

— C'est Clairembart, répondit une voix que Morane connaissait bien. Je vous ai sonné tout l'après-midi, Bob, sans aucun résultat…

Morane eut un petit rire qui, à l'autre bout du fil, dut résonner comme un bruit de friture.

— Content d'entendre votre voix, professeur, dit-il. Par une aussi belle journée de printemps, on se sent d'humeur folâtre. J'ai passé tout l'après-midi à traîner de libraire en libraire pour tenter de découvrir un vieil exemplaire des Voyages de Mandeville.

— Avez-vous trouvé ?

Morane eut un rire amer.

— Autant vouloir dénicher l'Oiseau Bleu dans les massifs du Luxembourg, répondit-il. Mais je suppose, professeur, que vous n'avez pas abandonné vos chères vieilles pierres pour me demander l'emploi de mon temps…

— Bien sûr que non, Bob. Avez-vous pris le temps de lire le journal aujourd'hui ?…

— Le lire ? Demandez-moi plutôt si j'y ai jeté un regard distrait…

— Un regard distrait… Rien ne vous y a donc intéressé ?

— Mon Dieu non… Ou plutôt si, il y avait cette histoire d'aérolithe mystérieux dans le Centre-Afrique. Mais ce ne doit pas être de cela que vous voulez me parler.

— Justement, Bob, c'est de cela…

— Hé ! fit Morane. Je savais que vous vous intéressiez aux pierres, mais seulement quand elles ont été sculptées par les représentants d'une civilisation disparue. Cela n'a rien à voir avec notre aérolithe…

Le professeur Clairembart ne parut pas avoir entendu les remarques de son correspondant.

— Que pensez-vous de cette histoire ? interrogea-t-il.

— Vous voulez parler de l'histoire de l'aérolithe ? Il doit y avoir quelque chose de vrai là-dessous. Je connais Allan Wood, et il n'est pas homme à prendre des vessies pour des lanternes. S'il affirme

que des événements mystérieux ont lieu sur le territoire des Balébélés, c'est qu'il doit en être ainsi.

— Le professeur Rivière pense la même chose, fit Clairembart.

— Le professeur Rivière ? Est-ce bien du professeur Paul Rivière, le biologiste, dont vous voulez parler ? interrogea Bob.

— C'est de lui que je veux parler, en effet…

Pendant un long moment, Bob demeura silencieux.

— Je ne vois pas très bien ce que le professeur Rivière vient faire là-dedans, dit-il enfin.

— C'est un biologiste, Bob, ne l'oubliez pas, et il s'intéresse à la vie sur les autres planètes. Le mystérieux aérolithe du Centre-Afrique l'intrigue, et il voudrait aller sur place se rendre compte. Cet après-midi, il m'a téléphoné de la Lozère pour me demander de le mettre en contact avec vous.

— En quoi donc puis-je l'aider ? Je n'ai pas un morceau de l'aérolithe sur ma cheminée.

— À la suite de l'affaire du cimetière des brontosaures, expliqua l'archéologue, Rivière sait qu'Allan Wood est votre ami. Il sait également que Wood et vous êtes les deux seuls hommes blancs dont la présence est tolérée sur le territoire des Balébélés.

— Une femme y est également tolérée, fit remarquer Bob. Il s'agit de Leni, l'épouse de ce vieux Al.

— Cela ne change rien à l'affaire, dit l'archéologue. Rivière m'a demandé de lui ménager une entrevue avec vous, et je lui ai promis de faire le nécessaire.

Morane demeura un instant songeur. Il en était à une période pantouflarde de son existence – jusqu'alors ces périodes avaient d'ailleurs toujours été de très courte durée – et il ne tenait pas à ce que l'on vienne troubler sa solitude, interrompre son tête-à-tête avec ses livres. Il savait que tout commençait de cette façon : un quidam, qu'il s'appelât Rivière ou Tartempion, venait lui raconter ses malheurs, et il se trouvait aussitôt lancé dans une aventure impossible. D'autre part, le professeur Clairembart était un très cher et très vieil ami. Morane avait passé déjà de nombreuses heures exaltantes en sa compagnie, et il n'avait rien à lui refuser. Cette dernière considération balaya les hésitations de Bob.

— Je recevrai le professeur Rivière quand il le désirera, dit-il. Qu'il m'écrive ou me téléphone pour me fixer sur sa visite.

— Ce sera inutile, Bob. J'ai dit à Rivière que vous accepteriez de le recevoir. À l'heure présente, il doit déjà être en route pour Paris.

— Sans attendre ma réponse ?

Bien que le rire du professeur Clairembart fût déformé par le micro et ressemblât à un ricanement de démon acariâtre, Morane ne s'y trompa guère. Il connaissait trop bien le rire espiègle de son vieil ami ; un rire d'enfant qui a trop vite grandi.

— J'étais certain de votre réponse, Bob. Je savais que vous n'avez rien à refuser à ce vieil Aristide. Dès l'arrivée de Rivière, je vous passerai un coup de fil pour vous avertir, et nous prendrons rendez-vous…

Bob sourit pour lui-même.

— Ce qui est formidable avec vous, professeur, dit-il, c'est que l'on n'a pas à s'occuper du moindre détail. Pour les aventures organisées, avec chausse-trappes, traîtres déguisés en manteaux couleur de murailles, ogres et loups-garous, adressez-vous à l'agence Clairembart. Frissons garantis sur facture…

Les deux hommes rirent et raccrochèrent en même temps. Bob reprit son exemplaire du Tour du Monde, but une gorgée de lait et se mit à grignoter un sandwich. Pourtant, avant de se remettre à la lecture, il songea :

« Le professeur Rivière peut venir. S'il pense réussir à m'entraîner dans le Centre-Afrique, il se trompe. Je lui donnerai une recommandation pour Allan Wood et ils se débrouilleront ensemble. Après tout, je me moque pas mal de cet aérolithe… »

Chapitre II

Le professeur Paul Rivière formait avec Aristide Clairembart un contraste frappant. L'archéologue, avec sa petite taille, sa barbiche de chèvre, ses lunettes à monture d'acier et ses vêtements sombres, achetés en confection, faisait triste figure auprès de Rivière, à qui une haute taille, un teint bronzé, une carrure puissante et des vêtements coupés par un grand faiseur, conféraient une remarquable prestance. Clairembart était presque un vieillard et le biologiste, lui, venait d'atteindre à peine la force de l'âge ; pourtant, dans leurs yeux brillait la même intelligence, la même curiosité avide face à l'existence.

Quand Clairembart lui présenta Rivière, Bob Morane avait deviné aussitôt se trouver en présence d'un personnage sachant ce qu'il voulait et le voulant avec opiniâtreté.

Les trois hommes étaient assis dans le bureau de Morane, quai Voltaire, et sans hésiter le biologiste avait exposé le motif de sa visite.

— Vous êtes un ami d'Allan Wood, commandant Morane, et je voudrais que vous le décidiez à me conduire jusqu'à l'aérolithe.

Morane avait haussé les épaules.

— Pourquoi choisir spécialement Al ? demanda-t-il. Il y a d'autres guides à Walobo, presque aussi qualifiés que lui…

— Presque, fit Rivière avec un fin sourire. N'oubliez pas que Wood est, avec vous, le seul homme blanc à pouvoir pénétrer sur le territoire des Balébélés. Croyez-vous qu'il accepterait de m'y faire pénétrer moi aussi ?

Bob eut un geste vague.

— Cela dépendra, dit-il.

— Si c'est une question d'argent, jeta Rivière avec précipitation, cela pourra être rapidement réglé. J'ai une grosse fortune personnelle et…

— Ce n'est pas une question d'argent, interrompit Bob. Vous auriez dû me laisser achever, professeur. Je voulais dire que cela dépendrait de la raison pour laquelle vous désirez vous rendre sur le territoire des Balébélés…

Rivière se tourna vers le professeur Clairembart, puis reporta à nouveau ses regards sur Morane.

— Aristide doit vous l'avoir expliqué déjà, fit-il, je m'intéresse à la vie sur les autres planètes, les autres galaxies, et j'espère qu'un jour ou l'autre quelque projectile, venu des espaces interstellaires, nous apportera un indice de vie avec un quelconque animalcule miraculeusement préservé. Voilà pourquoi je me rends toujours, dans la mesure du possible, là où la chute d'un projectile céleste a été signalée. Celui du Centre-Afrique m'intéresse particulièrement à cause des étranges rumeurs auxquelles il semble avoir donné naissance. N'oubliez pas que, depuis la chute de l'aérolithe, on parle d'êtres inconnus vivant dans les parages de l'endroit où il est tombé.

— Ces êtres inconnus, fit remarquer Bob, tueraient des éléphants et des rhinocéros, s'il faut en croire les Balébélés. Nous sommes loin des animalcules dont vous parlez.

Pendant un long moment, Paul Rivière demeura silencieux, comme s'il hésitait à formuler sa pensée. Finalement, il haussa les épaules.

— Rien ne dit que notre… aérolithe soit réellement un aérolithe. Personne, à ma connaissance, ne l'a encore vu. Pourquoi ne s'agirait-il pas là en réalité d'un engin ayant amené jusqu'ici des habitants d'une autre planète ?

Bien qu'il se rendît compte que Rivière parlait sérieusement, Morane ne put s'empêcher de sourire.

— Une soucoupe volante sans doute, professeur ? Elle devrait être de taille pour contenir des êtres capables de saigner à blanc des éléphants.

Les mots « soucoupe volante » et le sourire de Morane semblèrent avoir le don de tourmenter Paul Rivière. Il se raidit et dit d'une voix un peu sèche :

— Je n'ai pas l'habitude de parler à la légère, commandant Morane. Si j'ai fait mention d'un engin venu d'une autre planète,

c'est que l'existence d'un tel engin est possible. Que diable, la planète Terre ne doit pas être la seule, de tout l'univers, à être habitée par des êtres intelligents et industrieux. Si nous rêvons aux voyages interstellaires, les habitants des autres mondes peuvent y avoir rêvé eux aussi, et avoir réussi à les mener à bien. Quant au terme tabou de « soucoupe volante », c'est vous-même qui l'avez glissé dans la conversation.

Ce fut à ce moment que le professeur Clairembart intervint.

— Paul a raison, dit-il. Parfois ses idées peuvent paraître un peu avancées, mais c'est un savant de réputation mondiale, et il n'a pas quitté son nid d'aigle de la Lozère dans le seul but de venir plaisanter avec vous.

Morane ne réagit pas tout de suite à la remarque de l'archéologue. Il avait déjà entendu parler à plusieurs reprises du professeur Paul Rivière, avait lu ses livres, et il savait avoir affaire à un savant remarquable et probe.

— Excusez-moi, professeur, dit-il finalement à l'adresse de Rivière. Souvent, mon esprit frondeur reprend le dessus. Pour nous résumer donc, tout ce que vous désirez, c'est que j'intervienne auprès d'Allan Wood pour qu'il accepte de vous mener jusqu'à l'aérolithe.

Le biologiste hocha la tête affirmativement.

— C'est tout ce que je désire, en effet, commandant Morane. J'ai peur que, si je lui demande de me conduire à travers le territoire des Balébélés, il ne refuse. Au contraire, si vous vous portez garant pour moi…

Pendant un moment, Morane demeura songeur.

— Bankutûh, le roi des Balébélés, est notre ami, à Al et à moi, expliqua-t-il finalement. Il veut empêcher la civilisation de pénétrer sur son territoire afin d'éviter aux membres de sa tribu toutes les catastrophes qui l'accompagnent ordinairement, et nous approuvons Bankutûh pour sa sagesse. Voilà pourquoi Al se refuse à conduire quiconque chez les Balébélés.

— Je connais votre point de vue, fit Rivière, et je l'approuve. Pourtant, je ne désire pas me rendre chez les Balébélés pour y

prospecter l’or ou les diamants, ni pour y vendre de l’alcool, mais seulement pour y aller à la recherche d’un mystérieux aérolithe.

— C’est exact, Bob, intervint une fois encore Clairembart. Je connais votre amitié pour les peuples dits primitifs, et je sais combien vous souhaitez qu’ils demeurent dans leur pureté native, à l’écart de la civilisation. Pourtant, l’expédition du professeur Rivière, je vous le garantis, ne portera en rien préjudice aux Balébélés.

L’avis de Clairembart avait beaucoup de poids pour Morane, car celui-ci savait pouvoir faire pleine confiance au vieil archéologue. Aussi se laissa-t-il convaincre. Il se tourna à nouveau vers Paul Rivière, pour dire d’une voix enjouée :

— C’est parfait, professeur, vous avez gagné cette première manche. Puisque cet aérolithe semble avoir tellement d’importance pour vous, je vais câbler à Allan. Ne quittez pas Paris. Dans quelques jours, quand j’aurai une réponse, je téléphonerai aussitôt au professeur Clairembart, et nous reparlerons de tout cela…

*

* *

Trois jours plus tard, Paul Rivière, Aristide Clairembart et Bob Morane se trouvaient à nouveau réunis dans le bureau de ce dernier. Entre ses doigts, Morane tournait et retournait la formule bleue d’un télégramme qu’on avait apporté une heure plus tôt et dont il n’avait pas encore fait sauter le cachet. Dès la réception du câble, il s’était empressé, comme promis, de téléphoner à Clairembart, et celui-ci s’était précipité quai Voltaire en compagnie du professeur Rivière.

D’un index impatient, Morane décacheta le télégramme, puis il le déplia. Aussitôt, il lut d’une voix lente :

Accepte conduire professeur Rivière territoire Balébélés. Stop. Serions ravis te revoir même occasion. Stop. Amitiés.

Al.

Les trois hommes se détendirent en même temps. Avec un large sourire, Paul Rivière se renversa en arrière dans son fauteuil.

— Voilà d'excellentes nouvelles, dit-il avec satisfaction, et c'est à vous que je les dois, commandant Morane.

Bob avait posé le télégramme à plat devant lui, sur le bureau.

— Serions ravis te revoir même occasion, répéta-t-il. Ce vieux Al se figure que je ferai partie de l'expédition. Leni et lui vont être déçus en ne me voyant pas arriver à Walobo.

— Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ? interrogea Rivière.

Morane sursauta. Tout à sa crise casanière, il n'avait pas songé un seul instant à la possibilité de partir pour le Centre-Afrique. Mais déjà des noms lui chantaient à l'oreille. Allan Wood, Leni, M'Booli, Bankutûh. Autant d'amis qu'il aurait aimé retrouver. Il revoyait déjà le grand bateau à roue remontant la rivière N'Golo. Walobo avec ses maisons en bois et en bambou, aux toits de chaume ou de tôle ondulée, son wharf encombré de caisses, de ballots et de défenses d'éléphants apportées par les trafiquants de l'intérieur.

— Puisqu'il faut être à plusieurs pour mener à bien une telle expédition, continuait le professeur Rivière, j'aimerais vous amener, tous frais à ma charge, bien entendu. Vous êtes, vous aussi, un ami du roi des Balébélés, et cela affirmerait encore ma position auprès de lui. Notre vieil Aristide pourrait être des nôtres lui aussi…

L'archéologue secoua la tête.

— Merci pour l'invitation, Paul. Mais, vous le savez sans doute, je m'intéresse aux vieilles pierres et à rien d'autre.

— En fait de vieilles pierres, répondit Rivière, pensez aux milliers d'années-lumière que notre aérolithe a mis pour parvenir jusqu'à nous…

Clairembart secoua sa barbiche de chèvre, pour rétorquer aussitôt :

— Bien sûr, bien sûr, Paul, mais votre aérolithe n'est en aucune façon un vestige d'une civilisation disparue. Il n'a pas été sculpté par des mains d'hommes morts depuis des siècles, voire des millénaires…

À ce moment, Bob Morane, après avoir longuement passé les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux en

signe de perplexité, parut soudain se décider.

— Centre-Afrique, dit-il d'une voix claironnante, nous voilà ! Puisque vous voulez bien de moi comme compagnon, professeur, je vous suivrai. Cela me fera plaisir de revoir ce vieux Al et sa charmante épouse, et aussi de savoir ce que cet aérolithe du diable a dans le ventre. Peut-être sera-ce un vulgaire caillou, comme tant d'autres.

Paul Rivière souleva ses larges épaules, en un geste fataliste.

— Ce ne sera jamais là qu'un échec de plus, dit-il d'une voix insouciante. J'ai déjà essuyé tant de déceptions lors de mes courses aux aérolithes, qu'une de plus ou une de moins…

Le regard du biologiste – un regard brillant d'espoir – démentait cependant ces paroles. Bob jugea inutile d'insister. Si Rivière s'était mis dans la tête de découvrir le secret de la vie sur les autres mondes, c'était son droit le plus strict. Cette idée n'était d'ailleurs pas plus folle qu'une autre, et Morane se sentait tout décidé à suivre le savant dans cette voie.

Rivière s'était tourné vers le professeur Clairembart.

— Alors, Aristide, interrogea-t-il à nouveau, toujours décidé à ne pas nous suivre ?

Le vieux savant hocha la tête.

— Je ne suis plus tout jeune, Paul, et une telle expédition demande de l'endurance et de l'énergie. Laissez-moi à mes travaux paisibles, à mes études…

— De l'endurance et de l'énergie ? ricana Morane.

Il s'adressa à Rivière et continua :

— Avez-vous déjà été en expédition avec le professeur Clairembart ? Alors que vous peinez, transpirant et haletant, en queue de la colonne, lui chemine allègrement en tête, en sifflant des airs martiaux. À moins que notre ami ne soit devenu tout à fait caduc, je ne vois pas ce qui pourrait l'empêcher…

Aristide Clairembart se redressa comme si on venait de le piquer, et son visage rose s'empourpra.

— Caduc !… Caduc !… Je vous accompagnerai dans le Centre-Afrique, Paul. De cette façon, je pourrai prouver aux deux blancs-

becs que vous êtes, que le professeur Clairembart a toujours l'œil bon et le pied sûr. Vous allez voir si…

L'archéologue s'interrompit soudain et se mit à rire. Il cligna de l'œil en direction de Morane.

— Vous m'avez eu, Bob, en me faisant le coup de la vanité blessée. Je suppose que, maintenant, je ne puis plus reculer.

Morane secoua la tête.

— Non, professeur, vous ne pouvez plus reculer. Ce qui est dit est dit. Le Centre-Afrique et son mystérieux aérolithe nous attendent tous trois.

Chapitre III

Comparée aux grandes cités modernes de l'Est africain, Walobo paraissait un havre de paix et de nature. Après plusieurs jours de navigation sur la rivière N'Golo, le steamer avait conduit Bob et ses deux compagnons au seuil même de la sauvagerie.

Walobo, c'était cette sirène qui hurlait quand le bateau à roue avait touché le wharf de planches, c'étaient ces caisses en équilibre instable, ces ballots, ces Noirs en shorts ou en pagnes, ces femmes aux boubous de cotonnades voyantes, et au-delà des toits bas, l'étendue roussâtre des savanes et, plus loin encore, le moutonnement d'un vert profond de la grande forêt équatoriale.

Pour Morane, Walobo c'était encore ce grand diable maigre, au visage tanné et qui, vêtu de toile kaki et chaussé de bottes lacées, l'attendait sur le wharf en compagnie d'une jeune femme blonde aux yeux bleus, au visage à l'ovale pur. Allan et Leni Wood. Avec Bob, ils avaient vécu des aventures extraordinaires dans la jungle[1], et c'était avec joie qu'ils retrouvaient leur ami, qu'ils considéraient d'ailleurs comme faisant partie de leur famille.

Quand les effusions eurent pris fin, Morane présenta Clairembart et Rivière à ses amis et, tous ensemble, ils se mirent en marche en direction de l'habitation d'Allan Wood.

C'était un grand bungalow à toit de chaume autour duquel était aménagée une large terrasse à colonnades de bambou, à laquelle on accédait par quelques marches de bois. Le jeune chasseur et son épouse précédèrent leurs hôtes dans une vaste pièce aux murs ornés de trophées de chasse et au plancher recouvert de peaux de bêtes. Dans un coin se trouvait installé un large râtelier d'armes où une impressionnante rangée de carabines et de fusils de chasse, aux canons bleuis, brillaient comme des tuyaux d'orgue.

Lorsque Bob Morane, Clairembart, Rivière et Allan Wood se furent installés dans de confortables fauteuils de rotin, autour d'une

table basse, Leni disparut dans la pièce attenante, pour en revenir peu de temps après, portant un plateau chargé de rafraîchissements.

Jusqu'alors, seules, des paroles banales avaient été échangées. Quand ses hôtes se furent désaltérés, Allan Wood bourra sa pipe de tabac blond, l'alluma, en tira quelques bouffées de fumée bleue et se tourna ensuite vers Paul Rivière.

— Professeur, dit-il, j'ai accepté de vous mener sur le territoire des Balébélés sur la seule recommandation de notre ami Bob. Pourtant, il existe un accord tacite entre Bankutûh et moi, par lequel je me suis engagé à ne conduire aucun Blanc sur le terrain de chasse de la tribu, à moins d'y être obligé par les événements. Je voudrais donc connaître par le menu les raisons exactes qui vous poussent à organiser cette expédition. Le télégramme de Bob a vraiment été fort peu explicite à ce sujet.

Sans se faire prier davantage, le biologiste mit le jeune chasseur au courant de ses recherches sur les aérolithes susceptibles de transporter, à travers les espaces interstellaires, des indices sur les conditions de vie sur les autres mondes. Il parla de son espoir de découvrir un jour, dans la masse d'un de ces aérolithes, un animalcule quelconque, vivant ou mort, qui lui permettrait de pousser ses recherches plus loin encore.

Quand Rivière eut terminé son bref exposé, Allan Wood sourit.

— Si je comprends bien, fit-il, faute de pouvoir aller vous-même étudier la vie sur les autres planètes, vous attendez que cette vie vienne à vous.

— C'est un peu cela, en effet, fit Rivière. Comme vous le voyez, monsieur Wood, mes buts sont désintéressés. Il ne s'agit pas de vendre de l'alcool aux Balébélés, mais seulement de travailler pour l'enrichissement de la science.

Discrètement, Allan tourna ses regards vers Morane comme pour guetter une approbation.

— Ce que dit le professeur Rivière est exact, Al, fit Bob en hochant la tête. Non seulement je puis le certifier mais le professeur Clairembart, dont je t'ai si souvent parlé, se portera également garant pour lui.

Le vieil archéologue acquiesça.

— Je connais Paul depuis fort longtemps, et je suis au courant de ses travaux. Seul, l'intérêt de la science le guide. Notre présence ici en fait foi d'ailleurs…

Allan Wood parut soudain se détendre. Il tira deux ou trois nouvelles bouffées de sa pipe et se renversa dans son fauteuil.

— À vrai dire, fit-il à l'adresse du professeur Rivière, je vous ai demandé ces éclaircissements par simple acquit de conscience. En réalité, depuis plusieurs jours déjà, M'Booli, mon guide indigène, est allé trouver Bankutûh, à la tribu duquel il appartient d'ailleurs, pour lui demander le libre passage. Logiquement, M'Booli devrait être de retour aujourd'hui.

Une préoccupation soudaine passa sur le visage du chasseur.

— Naturellement, dit-il, il peut y avoir des imprévus, car il s'en passe des choses sur le territoire des Balébélés…

— Depuis la chute de l'aérolithe, n'est-ce pas ? interrogea le professeur Rivière.

Wood dodelina doucement de la tête.

— C'est possible, en effet. Lors de mon dernier passage chez les Balébélés, peu après la chute de l'aérolithe, ceux-ci m'ont parlé de monstres, « gros comme une case » disaient-ils, qui terrorisaient la contrée. Ces monstres attaqueraient les plus grands animaux. Les Balébélés m'ont même montré un éléphant tué par un de ces monstres. Il avait été complètement vidé de son sang et, pourtant, à part une large et profonde brûlure au sommet du front, il ne semblait porter aucune trace de blessures.

— À quoi ressemblaient ces êtres ? interrogea Morane.

Allan Wood haussa les épaules.

— Je ne les ai pas vus moi-même, dit-il, mais les Balébélés me les ont décrits comme « des éléphants sans trompe, sans tête et sans pieds, avec des yeux partout ». Ils affirment que ce sont des démons descendus du ciel.

— Êtes-vous certain que les Africains ne parlaient pas de ces… démons avant la chute de l'aérolithe ? demanda Paul Rivière.

— Certain ? Non, car pour cela j'aurais dû vivre en permanence en pays balébélé. Toujours est-il que, précédemment, je n'avais

jamais entendu parler d'êtres de ce genre. Il court beaucoup de légendes parmi les Noirs, mais ceci ne semble pas en être une.

À cet instant, un grand Africain fit son entrée dans la pièce. C'était un véritable colosse, aux muscles d'hercule. Pour tout vêtement il portait un short de toile kaki et une carabine pendait à son épaule.

— M'Booli, s'était exclamé Morane, content de te revoir !

Un large sourire avait éclairé le visage du géant noir.

— Je suis très content aussi de revoir bwana Bob, dit-il d'une voix un peu chantante. On s'amuse toujours bien quand bwana Bob est là…

Allan Wood s'était tourné vers son guide.

— Nous t'attendions, M'Booli. As-tu rencontré Bankutûh ?

Le visage de l'Africain redevint soudain grave.

— Oui, bwana, dit-il, j'ai vu Bankutûh, et je vous apporte de mauvaises nouvelles…

*
* *

Un long moment de silencieuse stupeur avait succédé aux paroles de M'Booli. Le premier, Allan Wood put demander :

— Des mauvaises nouvelles ? Que veux-tu dire, M'Booli ?… Allons, parle…

— Les démons descendus du ciel continuent à terroriser les Balébélés, expliqua le Noir. Les Bakubis en ont profité pour envahir une partie de leur territoire.

— Les Bakubis ! s'exclama Morane. Les Hommes-Léopards…

Il lança un regard inquiet en direction d'Allan Wood et de sa femme. Jadis, tous trois avaient eu affaire à la redoutable tribu des Bakubis, et leur seul nom éveillait en eux de sinistres souvenirs.

— Comment les Bakubis ont-ils fait pour franchir les défilés et parvenir au sommet du plateau ? interrogea Allan Wood.

— À cause des démons descendus du ciel, expliqua M'Booli. La surveillance des guerriers balébélés s'est relâchée. Les Hommes-

Léopards en ont profité pour franchir le défilé nord et s'installer sur le plateau, où ils harcèlent sans cesse les hommes du roi Bankutûh.

À nouveau, Bob Morane, Al et Leni Wood échangèrent un long regard.

— Les Bakubis, hein ? fit le chasseur blanc avec une légère grimace. Cela nous rappelle de bien mauvais souvenirs…

Il se tourna vers le professeur Rivière et continua :

— Je suppose, professeur, qu'en ce qui vous concerne, la question est résolue…

Le biologiste ne parut pas comprendre.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

Pendant un long moment, Allan Wood considéra le savant, puis il se tourna vers Morane, pour dire :

— Si vous disiez au professeur Rivière, Bob, ce que vous savez des Bakubis ?…

Morane demeura un instant silencieux, puis il passa les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux et dit à l'adresse du savant :

— Les Bakubis sont de drôles de pistolets, professeur. Ils sont une des rares tribus africaines, sinon la seule, dont tous les guerriers font partie de la secte des Aniotos, c'est-à-dire des Hommes-Léopards. Al, Leni et moi avons eu affaire à eux jadis, et nous ne tenons pas à renouer les relations. Après ce que vient de nous rapporter M'Booli, il serait prudent de changer nos plans…

Un pâle sourire apparut sur les traits lisses du biologiste.

— Changer nos plans ?… Comme vous y allez, commandant Morane ! Je ne suis pas venu jusqu'ici pour m'en retourner sans même tenter de démasquer ces énigmatiques démons célestes. Puisque les Balébélés en parlent avec autant de persévérance, c'est qu'il doit y avoir quelque chose, et je veux me rendre compte. Ce ne seront pas vos Hommes-Léopards qui me feront reculer. Qu'en pensez-vous, Aristide ?

Clairembart secoua les épaules et, derrière les verres de ses lunettes, ses regards pétillèrent d'un intérêt mal contenu.

— Ces démons venus du ciel commencent à m'intriguer moi aussi, dit-il. Après tout, mourir tué par les Hommes-Léopards ou de

vieillesse, peu importe. À mon âge, on ne s'arrête plus à de tels détails, et les savants sont curieux et téméraires, tout le monde sait ça. Même si vous décidez de partir sans guides à la recherche de cet aérolithe, je partirai avec vous, Paul.

— Gagner le territoire des Balébélés pour l'instant serait de la folie, fit remarquer Allan Wood. Nous pourrions tomber aux mains des Bakubis, et alors…

Paul Rivière interrompit le jeune chasseur.

— De la folie, dit-il. Aristide a oublié de vous dire que si les savants sont curieux et téméraires, ils sont souvent aussi un peu fous.

Les traits du biologiste se figèrent soudain en expression grave.

— Trêve de plaisanterie, dit-il, et veuillez m'écouter attentivement, monsieur Wood. Une grande partie de ma vie de savant, vous le savez, a été consacrée à la recherche d'un quelconque aérolithe pouvant m'apporter des indices de la vie sur les autres planètes. Celui-ci me procurera peut-être les renseignements que je cherche, et quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je tenterai ma chance, même si je devais me lancer seul dans l'aventure.

Pendant un long moment, Allan Wood demeura indécis, puis il s'adressa à nouveau à Morane.

— Que pensez-vous de tout ceci, Bob ?

Morane eut un geste vague.

— Ce que j'en pense ? dit-il. Je l'ai déjà dit il y a quelques instants : je ne tiens pas à renouer des relations avec les Bakubis. Cependant, si le professeur Rivière décide de partir malgré tout, je ne pourrai le laisser aller seul sans me sentir coupable de lâcheté. Je connais les Hommes-Léopards, leurs mœurs, leurs réactions devant tel ou tel événement, et je me dois d'aider nos amis si je puis.

Leni Wood, la jeune femme du chasseur, choisit ce moment pour s'immiscer dans la conversation.

— Tu dois également aider le professeur Rivière et le professeur Clairembart, Al, dit-elle à l'adresse de son mari. Tu ne voudrais quand même pas être responsable de leur mort si elle survenait…

Allan Wood fut un long moment avant de répondre. Visiblement, la prudence et la témérité qui partageaient son caractère en deux éléments antagonistes, se livraient un rude combat en lui. Finalement, il releva la tête et demanda à M'Booli :

— Qu'est-ce que Bankutûh a répondu quand tu lui as fait part de notre intention de pénétrer sur son territoire ?

— Il a dit qu'il nous y autorisait, mais que nous ne pouvions espérer compter que sur nous-mêmes. Il a besoin de tous ses guerriers pour combattre les Hommes-Léopards, et il ne pourra nous fournir ni guides ni porteurs.

Le jeune chasseur blanc se mit à rire doucement.

— Quand nous serons en présence de ce vieux sacripant de Bankutûh, il sera temps de tout remettre en question. Bob et moi savons comment il faut lui parler. N'est-ce pas Bob ?

Morane hocha la tête affirmativement.

— En attendant, continua Allan Wood, il nous faudra résoudre la question des porteurs, ici à Walobo. Déjà, en temps normal, peu d'Africains se sentent disposés à gagner le territoire des Balébélés. À présent, avec les bruits qui courent, il sera plus difficile encore de décider quelques-uns d'entre eux à nous accompagner. À moins que…

Wood s'arrêta et regarda avec gêne en direction du professeur Rivière, comme s'il hésitait à formuler sa pensée. Rivière ne paraissait pas comprendre mais Bob, lui, avait aussitôt saisi le jeu de paroles de son ami.

— Si c'est une question d'argent, Al, fit-il, il n'y a pas d'obstacle. Le professeur Rivière dispose d'importants moyens pour financer son expédition…

— D'importants moyens ? enchaîna aussitôt Allan Wood. Il n'est pas question de cela. Pour décider les porteurs à nous accompagner, il faudra tout simplement leur allouer une prime substantielle à chacun.

— Je vous laisse carte blanche à ce sujet, dit le professeur Rivière. Quand pensez-vous que nous puissions partir, monsieur Wood ?

Al réfléchit rapidement.

— Aidé par M'Booli, je vais sans retard m'occuper de recruter le personnel et de réunir le matériel. Avec un peu de chance, nous pourrons prendre la route après-demain, à l'aube.

Bob Morane eut un petit rire satisfait.

— Allons, professeur, dit-il à l'adresse de Rivière, avant longtemps nous saurons peut-être ce qu'il a dans le ventre, votre maudit aérolithe.

Chapitre IV

Pendant trois jours, après son départ de Walobo, le safari, composé de Bob Morane, d'Allan Wood, des professeurs Rivière et Clairembart, de M'Booli et d'une dizaine de porteurs dont il avait fallu acheter les services presque à prix d'or, s'était dirigé vers l'est, à travers de vastes savanes plantées d'acacias à l'ombre desquels, à l'heure de la méridienne, de nombreuses familles de lions cherchaient un refuge. Parfois, tout près, passaient les silhouettes énormes et fureteuses d'un couple de rhinocéros noirs ; les animaux cherchaient le vent puis partaient d'un galop pesant, pour disparaître derrière des bosquets de mimosas ou de plantes épineuses.

Vers le milieu du quatrième jour, Bob Morane, avançant en tête de la colonne, se tourna vers le professeur Rivière, qui marchait juste sur ses talons, et lui désigna une longue bande brunâtre qui, au-dessus de l'horizon, marquait l'emplacement d'un plateau.

— Voici le pays des Balébélés, professeur. Dans quelques heures, trois au plus, nous atteindrons l'un des défilés permettant d'accéder au sommet du plateau. Alors, nos ennuis commenceront.

Bob continua à marcher pendant quelques instants, en silence, puis il dit à nouveau :

— Persévérez-vous dans votre décision de pousser de l'avant, professeur ?

Le biologiste hocha la tête affirmativement.

— Naturellement, répondit-il. Je ne change pas d'idée comme de chaussettes, et je suis de plus en plus curieux de savoir ce que cet aérolithe a… dans le ventre, comme vous dites.

— J'éprouve la même curiosité, dit Aristide Clairembart qui s'était approché. Au cours du voyage qui nous a menés jusqu'ici, Paul m'a définitivement gagné à sa cause. Vous-même, Bob, je ne vois pas très bien pourquoi vous hésitez à ce point. Si au moins vous aviez

peur ce serait une excuse, mais il ne peut en être question. Vous en avez vu d'autres au cours de votre existence.

Morane haussa les épaules.

— Cela ne veut pas dire que je n'aie jamais eu peur, fit-il. Et puis, vous ne connaissez pas les Bakubis. Avant notre départ, Leni Wood vous a raconté comment elle fut un jour ligotée à leur poteau de torture, et ce qui s'ensuivit.

— Sans Bob, dit Allan Wood qui s'était approché à son tour, Leni ne serait jamais devenue mon épouse, puisqu'elle aurait immanquablement péri sous les coups des Hommes-Léopards.

— N'exagérons rien, fit Bob. M'Booli et toi, Al, m'avez sérieusement aidé. N'est-ce pas à toi d'ailleurs que Leni a prouvé sa reconnaissance en t'épousant ?

Le chasseur eut un petit sourire satisfait.

— C'est vrai, Bob, dit-il, je suis un homme comblé.

— Tout cela ne nous dit pas si le professeur Rivière s'entête définitivement ou non dans son projet, dit encore Morane.

Tout en continuant à avancer, le biologiste haussa les épaules.

— Pourquoi perdre votre temps, commandant Morane ? Avant de quitter Walobo, je vous ai exprimé une fois pour toutes ma volonté de pousser de l'avant… seul s'il le faut. Si vous désirez m'abandonner ?…

— Il n'est pas question de vous abandonner, jeta Allan Wood, et vous le savez bien. Bob a voulu vous mettre en garde une dernière fois, un point c'est tout. De cette façon, vous ne pourrez nous rendre responsables de ce qui pourra arriver.

— Il n'est pas dans mes intentions de rendre quiconque responsable, monsieur Wood, répondit Paul Rivière avec un peu de mauvaise humeur. Je suis capable d'endosser les responsabilités de mes actes.

Ni Allan Wood ni Bob ne jugèrent utile d'insister. C'était un peu pour demeurer en paix avec leur conscience qu'ils avaient lancé ce dernier appel à la sagesse. Au fond d'eux-mêmes, ils étaient heureux de partir à l'aventure en compagnie d'un homme de la trempe de Paul Rivière. Un de ces hommes pour lesquels seul le but à atteindre compte, et qui vont de l'avant sans se détourner. Le

professeur Clairembart, malgré son âge et son apparence frêle et vaguement ridicule, appartenait lui aussi à cette sorte d'hommes et, à eux quatre, ils avaient toutes les chances de venir à bout des pires difficultés.

Pendant deux heures, la marche se continua à travers la savane. On était au milieu de l'après-midi quand l'expédition atteignit l'entrée du défilé permettant d'accéder au sommet du plateau. C'était une faille, large de quelques mètres à peine et dont le fond, s'élevant en pente douce, était encombré d'éboulis rendant l'avance difficile. De chaque côté de l'entrée du défilé, sur deux pieux peints en rouge, deux crânes humains étaient fixés, telle une double menace de mort.

— Voilà les bornes frontière du territoire des Balébélés, expliqua Morane en se tournant vers Rivière et Clairembart.

Le biologiste fit la grimace.

— Rien de bien encourageant !…

Bob se mit à rire.

— Tranquillisez-vous, professeur, les ennuis ne sont pas encore sur le point d'éclater. Du moins ne viendront-ils pas des Balébélés. Nous sommes leurs amis, Al et moi… Mais nous avons de la visite…

Deux guerriers noirs, peints en guerre et armés d'arcs, de flèches et de courtes sagaies, descendaient le long de l'éboulis. Quand ils furent parvenus en bas, ils s'arrêtèrent devant les Blancs.

— Bwana Al et bwana Bob, dit l'un d'eux en anglais à l'adresse de Wood et de Morane, Bankutûh prévenu de votre arrivée. Il nous a envoyés pour vous accueillir et vous mener à son village.

Bob Morane connaissait bien les deux Balébélés. Celui qui venait de parler était N'Doloh, le fils du sorcier, et son compagnon H'Elé, un brave guerrier parmi les braves. Jadis, le Français leur avait sauvé la vie à tous deux, et ils lui en avaient voué une chaude reconnaissance.

Successivement, Morane posa la main droite sur l'épaule de N'Doloh, puis sur celle de H'Elé.

— Je suis content de vous revoir, mes amis, dit-il. Bankutûh ne pouvait nous envoyer meilleurs émissaires que vous.

N'Doloh hocha la tête affirmativement.

— Roi Bankutûh aimer beaucoup bwana Bob et bwana Al. Même le danger des Bakubis et des démons venus du ciel n'ont pu lui faire rompre les liens de l'amitié. Nous allons vous guider jusqu'au village…

De la main, le guerrier noir désigna l'éboulis, le long duquel le safari tout entier s'engagea sans retard, pour gagner le sommet du plateau.

*

* *

Le grand village de Bankutûh, roi des Balébélés, était composé d'une centaine de vastes cases familiales, aux toits de chaume, disséminées sur un large espace débroussaillé et entouré d'une double barrière de pieux et de buissons épineux. Aux quatre points cardinaux se trouvaient dressés des miradors d'où il était aisé de surveiller les alentours.

Bankutûh lui-même était un colosse à la chevelure blanche, ne le cédant en rien à M'Booli pour les muscles et la taille. Sur son visage à la peau foncée, l'assurance se lisait et ses yeux brillant d'intelligence se posaient avec une expression dominatrice sur tout ce qui l'entourait. On devinait en lui un chef, capable de grandes choses dans le monde relativement étroit où il régnait.

Pourtant, ce jour-là, quand Morane et ses compagnons furent mis en présence du chef des Balébélés, ils surprirent de l'inquiétude sur ses traits altiers, comme si une préoccupation secrète le minait. En traversant le village pour gagner la case, les quatre Blancs avaient d'ailleurs remarqué la même consternation sur tous les traits, au point qu'ils avaient eu bien de la peine à reconnaître ces fiers Balébélés dont le seul nom, quelques semaines plus tôt seulement, suffisait à semer la terreur parmi tous les habitants de la contrée, Noirs ou Blancs.

Dans la case du monarque, éclairée par des lampes faites de pots de terre pleins d'huile dans laquelle baignaient des mèches allumées, il y avait eu, après les habituels souhaits de bienvenue, un long moment de stupeur. Bankutûh, les reins ceints d'une peau de

panthère, avait pris place sur un trône bas, taillé dans un seul bloc d'ébène. Devant lui, Bob Morane, Allan Wood, Clairembart et Rivière, étaient assis en arc de cercle, sur des peaux de fauves jetées à même le sol. Un peu en arrière, M'Booli, N'Doloh et H'Elé se tenaient debout et immobiles.

Malgré le désir qui les étreignait, Morane et Allan Wood se gardaient bien d'interroger Bankutûh. C'était à lui de prendre la parole, et tant qu'il demeurerait silencieux, il leur faudrait attendre.

Finalement, Bankutûh releva la tête, qu'il tenait légèrement baissée, et il dit d'une voix profonde, dans un anglais correct, à l'adresse de Bob et d'Allan Wood, qu'il connaissait seuls :

— Des jours sinistres sont venus pour les Balébélés, qui bientôt, après avoir dominé la jungle, ne formeront plus qu'une petite peuplade craintive, prête à s'éteindre. Nous étions puissants et redoutés de tous puis, voilà moins de deux lunes, des démons sont descendus du ciel, semant la panique parmi les membres de ma tribu et massacrant le gibier. Puis, il y a quelques jours de cela, les Bakubis, nos ennemis séculaires, ont profité du désarroi régnant parmi les miens pour prendre pied sur le plateau. D'autres viendront et, incapables de se défendre, paralysés par la terreur que leur inspire les démons venus du ciel, mes guerriers seront vaincus et emmenés en esclavage. Ce sera la fin des Balébélés.

— Bankutûh, dit Morane d'une voix calme, comment peux-tu parler de… démons ? Tu es intelligent, tu as été élevé par les Blancs. Comment peux-tu encore te laisser prendre à d'aussi vaines superstitions ?

Ce que Bob disait était vrai. Tout jeune, Bankutûh avait été recueilli par des Blancs et élevé par eux jusqu'à l'âge de vingt ans. Il avait alors compris que sa place était auprès des siens et il avait regagné son plateau natal. Peu de temps après, à la mort de son père, il lui avait succédé à la tête des Balébélés. Bankutûh connaissait les Blancs et les inconvénients de la civilisation qu'ils voulaient imposer aux Africains. Il interdit donc le territoire de sa tribu, protégé par d'inaccessibles falaises, aux civilisés, bien décidé à en faire respecter l'intégrité par la terreur s'il le fallait. Après plusieurs accrochages avec le Colonial Office, Bankutûh avait fini

par obtenir une sorte de statu quo : il conserverait une indépendance totale mais, en échange, il devait s'engager à ne tenter aucune action hors de son territoire tant qu'une tribu voisine ne se risquerait pas à l'attaquer. Et c'était ce chef avisé, ce politique habile – Bankutûh n'avait-il pas inculqué des rudiments d'anglais à ses guerriers pour leur permettre, en cas de conflit avec les Blancs, de comprendre leurs ennemis ? – qui se laissait à présent envahir par une terreur superstitieuse.

À la remarque de Morane, Bankutûh avait hoché la tête.

— Je sais que, pour vous, hommes blancs, ma panique doit paraître ridicule. J'ai été élevé par des civilisés, il est vrai, mais l'esprit irrationnel de la vieille Afrique demeure en moi. Ces démons venus du ciel ressemblent aux génies destructeurs de nos vieilles légendes. À vous d'y trouver une explication scientifique.

— C'est pour cette raison que nous sommes ici, fit Bob. Tout ce que nous te demandons, Bankutûh, c'est de nous faire guider jusqu'à l'endroit où est tombé l'aérolithe.

— L'aérolithe ? interrogea le roi des Balébélés. Qu'a-t-il donc à voir avec nos ennemis ?

— N'est-ce pas après sa chute que vos démons venus du ciel ont commencé à se manifester ? interrogea le professeur Rivière.

Pendant un long moment, le grand Noir parut réfléchir.

— Vous avez raison, dit-il enfin. L'aérolithe est tombé, là-bas très loin, dans la partie nord du plateau, et a incendié la forêt. Quelques semaines plus tard, les démons sont apparus. Croyez-vous qu'ils puissent être venus avec l'aérolithe ?

— Nous n'en savons rien, répondit encore le biologiste, mais c'est fort possible. Probable même…

— Dans ce cas, pourquoi auraient-ils mis plusieurs semaines avant de se manifester ?

Le professeur Rivière eut un geste marquant son ignorance.

— Peut-être pourrais-je répondre à cette question après avoir étudié l'aérolithe. C'est pour cette raison que nous vous demandons de nous aider.

Mais Bankutûh secoua la tête.

— Vous aider ? Je le voudrais, mais jamais aucun de mes guerriers n'acceptera de vous conduire jusqu'à l'aérolithe. Non seulement c'est de ce côté que les Hommes-Léopards ont pris pied sur le plateau, mais aussi que les démons venus du ciel se manifestent. Je vous le répète, aucun de mes guerriers ne se résoudra à vous accompagner.

— Peut-être réussirons-nous à vous débarrasser de vos ennemis, s'entêta Rivière. Pour cela, il vous faut collaborer avec nous.

À nouveau, Bankutûh eut un violent signe de dénégation.

— Je vous le répète, dit-il, aucun de mes hommes n'acceptera de vous accompagner. Leur peur est la plus forte.

Cette fois, le professeur Rivière ne trouva plus d'argument à opposer à l'inertie du monarque. Ce fut Morane qui sauva la situation en disant, à l'adresse d'Allan Wood :

— Tant pis, Al, nous nous débrouillerons seuls. Partout, à travers l'Afrique, les tam-tams transmettront la nouvelle que les guerriers balébélés sont devenus plus froussards que des femmes…

Du coin de l'œil, Bob surveillait Bankutûh. Ce fut cependant N'Doloh qui réagit le premier. Il avança d'un pas et vint planter sa sagaie dans le plancher, entre Morane et le roi.

— Les Balébélés ne sont pas des lâches, jeta-t-il d'une voix mauvaise. N'Doloh conduira bwana Bob et bwana Al…

H'Elé se dressa à son tour. Sa sagaie vint se planter près de celle de N'Doloh.

— H'Elé partira lui aussi, dit-il. Un jour, bwana Bob a sauvé la vie à H'Elé et à N'Doloh. Il est temps qu'ils paient leur dette.

Bankutûh sourit.

— Bob est habile, fit-il, et N'Doloh et H'Elé sont les plus braves de tous les guerriers balébélés. Demain, à l'aube, vous pourrez partir vers le nord.

Il demeura un instant songeur, puis son front se rembrunit, et il dit encore, à l'adresse des quatre Blancs :

— J'aurais voulu vous accompagner, mais je ne puis abandonner mes sujets à l'heure présente. Ils ont besoin de moi…

À ce moment, au-dehors, un bruit de tam-tams monta. Un battement lent et sinistre, qui semblait scander une marche mortuaire. Puis des rumeurs de voix se détachèrent, psalmodiant des sons sans suite, étirés comme des plaintes et dont les échos glaçaient le sang.

— La nuit est tombée, dit Bankutûh, et ces bruits de tam-tams, ces chants vous disent pourquoi je dois demeurer ici, au milieu de mon peuple. Ce sont les tam-tams et les chants de la peur. Durant toute la nuit, ils vont retentir pour lutter contre les ténèbres, contre la terreur. Sans chef pour les diriger, les Balébélés s'abandonneraient définitivement à cette terreur, et ce serait leur fin…

Chapitre V

Comme il en avait été convenu avec le roi Bankutûh, la petite caravane, composée à présent de Bob Morane, de ses trois compagnons blancs, de M'Booli, des dix porteurs recrutés à Walobo et de N'Doloh et H'Elé, s'était mise en route dès le lendemain, en direction du nord.

Le sommet du plateau – une surface presque circulaire, d'un diamètre de cent kilomètres environ – était couvert de riches savanes aux herbes hautes, entrecoupées de forêts et de zones de roches chaotiques. Toute la faune africaine s'y ébattait : lions à l'indolence trompeuse, troupeaux d'éléphants errant autour des marécages où la rivière Shangrâh prenait sa course, hippopotames sans cesse immergés dans l'eau claire des lacs, buffles paresseux et sournois, antilopes à la fuite bondissante.

Au fur et à mesure que l'on avançait vers le nord, Allan Wood, qui connaissait bien le gibier, trouvait étrange le comportement de celui-ci. Vers le milieu de l'après-midi du deuxième jour, un couple de lions déboucha de derrière un bouquet d'arbres. Ils couraient la queue basse, les oreilles baissées, donnant toutes les marques d'une frayeur intense ; ils passèrent à une dizaine de mètres en avant du safari sans même paraître remarquer les hommes. Cette fois, Allan Wood n'y tint plus. Il fit part de ses craintes à ses compagnons.

— L'attitude de ces fauves m'inquiète, dit-il. Jamais je n'ai vu des lions se conduire de cette façon. On les dirait dominés par une puissance qui les dépasse, comme les Balébélés l'autre nuit, quand ils clamaient leur terreur.

— Tu as raison, Al, dit Bob. Je me sens inquiet moi aussi. Comme si une menace se trouvait suspendue au-dessus de mes épaules.

— J’éprouve le même sentiment, fit à son tour Aristide Clairembart. Une menace, comme dit Bob. Mais ce qu’il faudrait savoir, c’est de quelle menace il s’agit.

M’Booli, qui était venu se joindre aux quatre Européens, concrétisa toutes les craintes.

— Très mauvais, dit-il. Très mauvais…

Sur le visage du géant noir, une expression effrayée se lisait. Paul Rivière, lui, inspectait la savane avec insistance. Au bout d’un moment, il hocha la tête, comme s’il chassait une pensée néfaste.

— À quoi bon nous laisser dominer par nos pressentiments, dit-il. Nous ne devons plus être très loin à présent de l’endroit où est tombé l’aérolithe.

— Ni de celui où campent les Bakubis, fit Bob. Jusqu’à présent, nous avons un peu trop oublié ces derniers. Pourtant, il nous faudra sans doute compter avec eux.

À ce moment, N’Doloh et H’Elé, qui marchaient à quelques centaines de mètres en avant du safari, revinrent en courant, montrant les signes d’une violente agitation.

N’Doloh montra un point de la savane, en avant de la colonie.

— Là-bas, dit-il, rhinocéros mort !

— Qu’y a-t-il d’extraordinaire à ça ? interrogea Morane. N’aurais-tu jamais vu un rhinocéros mort, N’Doloh ?…

Le guerrier balébélé eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, N’Doloh a déjà vu rhinocéros mort, mais pas ainsi. Celui-ci tué par les démons venus du ciel.

Morane et ses compagnons échangèrent un long regard. Les démons venus du ciel ! Touchaient-ils à leur but ?

— Le mieux que nous ayons à faire, dit Morane, c’est d’aller nous rendre compte sur place. Ce qui peut nous arriver de pire, c’est de tomber sur ces… démons venus du ciel.

En dépit du ton ironique qu’il avait mis, intentionnellement d’ailleurs, sur ces dernières paroles, elles ne suscitèrent aucune remarque plaisante de la part des trois autres Blancs.

Toujours guidé par N’Doloh et H’Elé, le safari avait repris sa route. Il ne fallut pas marcher longtemps. Au bout de quelques centaines de mètres, la dépouille d’un grand rhinocéros blanc

apparut entre les herbes. C'était une bête en pleine force de l'âge, et si elle ne pouvait pas être morte de vieillesse, elle ne semblait porter non plus aucune blessure.

Allan Wood avait fait signe aux porteurs de s'arrêter à peu de distance du cadavre, et les quatre Blancs, M'Booli et les deux Balébélés, leurs armes prêtes comme s'ils avaient encore quelque chose à craindre de la part du pachyderme, s'en étaient approchés avec circonspection.

Le premier, Morane remarqua l'aspect flasque de la bête, comme si la peau, encore souple, flottait autour des os. On eût dit que le rhinocéros avait été vidé de toute substance. Bob le fit remarquer à ses compagnons. Allan Wood fit la grimace.

— Je n'ai jamais vu un rhino mort ayant cet aspect, fit-il. Qu'en pensez-vous, professeur Rivière ?

Le biologiste fit la moue.

— Cela me paraît bien étrange, en effet, dit-il.

Il s'approcha plus près encore de l'énorme dépouille et poussa un cri de surprise.

— Ici, regardez ! fit-il.

Au front, le rhino portait une large trace de brûlure en forme d'étoile, comme si l'on y avait longuement appliqué un fer rouge. Bientôt, le professeur Clairembart devait faire une autre constatation. En différents endroits du monstrueux corps, il remarqua des empreintes de forme circulaire, larges à peu près comme des assiettes et à peine perceptibles, autour desquelles on pouvait distinguer cependant des traces de sang caillé.

— Cela ressemble à des marques de ventouses, fit remarquer le vieil archéologue.

Paul Rivière avait regardé à son tour.

— Plutôt à des marques de gigantesques suçoirs, corrigea-t-il. Comme si, à travers la peau, par osmose, quelque monstrueux vampire avait vidé l'infortuné rhinocéros de son sang.

— Votre vampire devait être de taille, fit remarquer Bob.

— Il était de taille, dit Allan Wood.

Tous se tournèrent vers le chasseur. Ce dernier montrait une large piste parmi les hautes herbes qui, sur plusieurs mètres de

largeur, avaient été foulées, écrasées, comme si l'on avait traîné là une masse égale à celle de plusieurs éléphants. La trace gigantesque se dirigeait vers des bosquets de mimosas, entre lesquels elle paraissait se perdre.

— Si nous suivions la piste, dit Morane. Je me sens curieux de savoir à quoi ressemble l'animal capable de laisser une telle trace de son passage.

— Ça démon venu du ciel, dit H'Elé avec un tremblement dans la voix. Mauvais… Nous mourrons tous…

Allan Wood montra le soleil, qui déclinait rapidement.

— De toute façon, nous ne pouvons rien tenter aujourd'hui. Après notre dernière découverte – il désignait le cadavre du rhino – les porteurs refuseraient de nous suivre dans les ténèbres. Nous devrions songer à établir un campement pour la nuit.

Ni Morane, ni Rivière, ni Clairembart ne trouvèrent rien à redire à cette décision. Ils se sentaient écrasés par la découverte qu'ils venaient de faire. Maintenant ils le savaient : les démons venus du ciel n'avaient rien d'une chimère créée par l'imagination trop fertile de Noirs superstitieux. Ils existaient bel et bien et, s'il ne pouvait s'agir réellement de démons, il devait s'agir assurément d'entités redoutables et malfaisantes, encore inconnues des hommes.

— Existe-t-il un endroit où nous pourrons établir un campement en toute sécurité ? interrogea Allan à l'adresse de N'Doloh.

De la main, le Balébélé désigna une éminence rocheuse, à deux kilomètres environ vers le nord.

— Là-bas, dit-il. Comme forteresse… De là, nous pourrons apercevoir l'endroit où est tombé le feu du ciel.

Les quatre Blancs comprirent que N'Doloh voulait parler de l'aérolithe.

— Remettons-nous en route, dit Morane. Mieux vaudrait avoir atteint l'éminence rocheuse avant la tombée de la nuit. Là, solidement retranchés, nous jouirons d'une sécurité relative…

« D'une sécurité relative vis-à-vis de quoi, vis-à-vis de qui ? se demandait-il en lui-même. Du monstre buveur de sang qui hante ces jungles ? » Quelque chose lui disait que rien ne pouvait protéger les hommes contre cet inconnu redoutable.

*
* *

Le safari n'était plus qu'à quelques centaines de mètres de l'éminence rocheuse, et le soleil allait atteindre la ligne d'horizon, quand M'Booli, qui marchait en arrière-garde, poussa un cri d'alarme.

— Les Hommes-Léopards !

Profitant de ce que les voyageurs et leur escorte s'affairaient autour de la carcasse du rhinocéros, les Bakubis s'étaient approchés entre les hautes herbes et, à présent, on pouvait distinguer leurs silhouettes toutes proches. Sans l'avertissement lancé par M'Booli, ils auraient sans doute surpris la petite troupe et auraient massacré ses membres jusqu'au dernier.

Rapidement, Morane compta les Bakubis. Il en dénombra une trentaine, mais il y en avait sans doute d'autres, tapis parmi les herbes. Tous avaient les épaules couvertes d'une peau de léopard dont le crâne, formant casque, dissimulait leurs fronts, conférant à leurs visages peints une expression mi-humaine, mi-bestiale. Ils étaient armés de courtes sagaies aux fers barbelés.

— Il faut à tout prix éviter qu'ils nous encerclent en rase campagne, dit Wood, sinon nous n'avons aucune chance…

Plusieurs sagaies jaillirent des hautes herbes, mais sans atteindre personne. Paul Rivière désigna l'éminence rocheuse, maintenant toute proche.

— Vite, cria-t-il, grimpons là-haut. Retranchés dans les rochers, nous pourrons leur tenir tête avec succès.

C'était là une sage décision, et le safari tout entier se mit à courir en direction de l'éminence. Une grande clameur de guerre, poussée par les Bakubis, salua ce mouvement et, à nouveau, quelques sagaies sifflèrent. De son côté, la troupe des Hommes-Léopards s'était lancée sur les traces des fugitifs, et il s'avéra vite évident qu'elle ne tarderait pas à rejoindre ceux-ci.

Un porteur poussa un cri d'agonie et, lâchant sa charge, tomba en avant, une sagaie plantée dans la nuque. Rapidement, Morane,

qui fermait la marche, fit face à l'ennemi ; mettant un genou en terre, il épaula sa carabine et fit feu sur le plus proche des assaillants. L'Homme-Léopard battit l'air de ses bras et disparut parmi les herbes. Un de ses congénères subit le même sort, puis encore un autre.

Bob jeta un rapide regard en direction de ses compagnons. Ceux-ci avaient atteint la butte rocheuse et se hissaient le long de ses pentes. Déjà, le professeur Clairembart qui, malgré son âge, se révélait plus alerte que bien des jeunes gens, avait pris pied au sommet.

— Vite, Bob, rejoignez-nous ! hurla-t-il.

Morane se redressa. Il venait d'accomplir du bon travail d'arrière-garde et la sagesse lui conseillait de se replier. À demi courbé, il fila en direction de l'éminence. Il en était à cent mètres à peine, quand une demi-douzaine de Bakubis se dressèrent devant lui, prêts à lancer leurs sagaies.

Presque sans viser, Bob lâcha deux coups de feu. Aussitôt, il entreprit de faire un crochet pour éviter l'ennemi, mais plusieurs sagaies sifflèrent dans sa direction. D'un bond prodigieux, Morane tenta de se mettre hors de leur portée mais, quand il retomba, le sol se déroba sous lui et, dans un bruit de broussailles froissées, il se sentit tomber dans un grand trou noir. Comme il rebondissait sur un sol mou, à peine quelques mètres plus bas, son front heurta un objet solide et il sombra dans le néant.

Chapitre VI

Quand Bob Morane reprit ses sens, il se trouvait étendu dans une obscurité totale, sur un sol meuble, dépourvu de toute végétation et à l'odeur forte de terreau. Il se tâta le front et y découvrit une bosse de la grosseur d'un œuf de pigeon. Dans le noir, il fit la grimace, en se demandant :

« Où me suis-je donc encore fourré ? »

Il leva la tête et, à quelques mètres au-dessus de lui, aperçut une étroite portion de ciel nocturne à demi masquée par un écran de broussailles.

Fouillant ses poches, Bob en tira la lampe de poche miniature qui, en expédition, ne le quittait jamais. Il l'alluma et, en masquant la lueur à l'aide de sa main à moitié fermée, il entreprit de reconnaître les lieux.

Il se trouvait au fond d'une fosse de trois mètres sur trois environ, au fond de laquelle était planté un énorme pieu de bois dur à l'extrémité taillée en pointe. Selon toute apparence, il s'agissait là d'un ancien piège à éléphant creusé par les Balébélés et qui, n'ayant jamais servi, avait été oublié. En voulant éviter l'attaque des Hommes-Léopards, Bob était passé au travers du fragile toit de branchages, dissimulé encore par les hautes herbes. Quand il avait touché le fond, son front avait heurté violemment la base du pieu, et il avait perdu connaissance.

Ce que Bob se demandait maintenant, c'était pourquoi, de là-haut, les Hommes-Léopards ne l'avaient pas lardé de coups de sagaies. Il considéra le trou dans les broussailles, au-dessus de sa tête, et haussa les épaules. En passant entre les branchages secs, son corps avait pratiqué seulement une ouverture étroite que les Bakubis, dissimulée comme elle l'était par les hautes herbes, n'avaient sans doute pas remarquée. Probablement avaient-ils cru

qu'il s'était glissé entre les broussailles et était parvenu à rejoindre ses compagnons.

Le Français se secoua. Peu importaient après tout les raisons pour lesquelles il était encore en vie. Le sort de ses amis l'inquiétait bien davantage. Qu'était-il advenu d'eux ? Avaient-ils réussi à échapper aux Bakubis ?

Trois détonations déchirèrent le silence, puis deux autres encore, toutes proches. Bob sourit et consulta sa montre. Un peu plus d'une demi-heure seulement s'était écoulée depuis sa chute, une demi-heure pendant laquelle, avec cette rapidité coutumière aux tropiques, la nuit avait succédé au jour. À présent ses compagnons, retranchés au sommet de l'éminence rocheuse, devaient faire le coup de feu contre les Hommes-Léopards.

Plusieurs nouvelles détonations retentirent, en courtes salves.

— Je dois rejoindre mes amis, murmura Morane.

Il aurait pu attirer leur attention en tirant des coups de revolver, mais il aurait également alerté les Bakubis.

S'approchant de la paroi de la fosse, Bob, à la lumière de sa lampe électrique, se rendit compte qu'elle était faite de terre meuble, dans laquelle il serait relativement aisé de tailler des degrés. Aussitôt, s'aidant du solide couteau de chasse qu'il portait à la ceinture, il se mit à la besogne. Travail rebutant de terrassier qu'il lui fallut, après bien des glissades, près d'une heure pour mener à bien. Finalement il parvint au-dehors de la fosse et, après un dernier rétablissement, se glissa parmi les hautes herbes.

Durant un long moment, un peu haletant, tous les sens aux aguets, Bob Morane demeura étendu sur le ventre. De temps à autre, un coup de feu retentissait, indiquant clairement que la résistance des assiégés, sur la butte rocheuse, n'avait pas pris fin.

Usant de mille précautions, Morane se mit debout et risqua un regard par-dessus les hautes herbes. Là-bas, à deux cents mètres à peine, l'éminence se découpait en noir sur l'écran bleu de la nuit, et Bob eut même l'impression d'y voir bouger des formes humaines. Un seul appel, et il eût pu alerter ses amis, les rassurer sur son sort.

« Alerter aussi les Hommes-Léopards », pensa-t-il à nouveau.

Il n'apercevait ceux-ci nulle part. Pourtant, ils devaient être là, tapis dans les herbes, plus invisibles, plus silencieux que des fantômes. Pour rejoindre ses amis, Morane allait devoir se glisser entre leurs rangs sans se faire repérer. Il s'assura que son revolver glissait facilement dans son étui et, le couteau au poing, il se glissa, le plus silencieusement possible, parmi les hautes herbes.

C'était à peine si Bob avait, de cette façon, parcouru une trentaine de mètres, quand il s'immobilisa soudain, frappé par la pénible impression d'être épié. Derrière lui, les hautes herbes craquèrent. D'un sursaut, il se retourna sur le dos, pour se trouver face à face avec un grand Bakubi brandissant sa sagaie. Sur ses traits peints, une expression féroce se lisait. La pointe de la sagaie s'abaissa mais déjà Bob, mû par un réflexe, avait lancé, de toute sa force, son couteau vers l'Homme-Léopard qui, atteint en plein cœur, bascula en arrière en laissant échapper une plainte sourde.

Tout autour de Morane, d'autres présences se manifestaient maintenant. Décidé à vendre chèrement sa vie, il se redressa et tira son revolver. De nouvelles formes humaines, drapées dans des peaux de léopards, apparurent brusquement tout près. Par deux fois, Bob fit feu et deux silhouettes disparurent. Il n'eut cependant pas le temps de se défendre davantage. Des mains vigoureuses s'abattirent sur lui, son revolver lui fut arraché, tandis qu'on lui jetait une sorte de cagoule sur la tête. Ruant des pieds, frappant des poings, il tenta encore de se défendre, mais ses adversaires étaient trop nombreux. Roué de coups, il fut renversé et immobilisé, puis il sentit qu'on le soulevait et l'emportait à travers la broussaille.

*

* *

Morane aurait eu bien de la peine à dire combien de temps avait duré la course de ses ravisseurs. Une demi-heure, trois quarts d'heure peut-être… Finalement, il avait à nouveau été déposé à terre et la cagoule lui recouvrant la tête avait été arrachée.

Il se trouvait en plein bois, au centre d'une étroite clairière où un grand feu avait été allumé. Tout autour, de grossiers abris de

branchages étaient dressés.

« Le village provisoire des Bakubis, sans doute », pensa Morane.

Les Hommes-Léopards eux-mêmes, qui l'entouraient, étaient au nombre d'une quarantaine et ne semblaient pas, pour le moment du moins, vouloir lui faire un mauvais sort. Bob avait beau regarder autour de lui, il n'apercevait aucun de ses compagnons. Selon toute probabilité, il était donc le seul à avoir été capturé.

Bien qu'il n'eût pas été ligoté, Morane demeurait étendu sur le sol, là où ses ravisseurs l'avaient déposé, sans tenter de se redresser ni de fuir. À quoi cela aurait-il servi, d'ailleurs ? On l'avait dépouillé de ses armes et il était seul contre plusieurs dizaines d'ennemis fanatiques et cruels. Même s'il avait réussi à gagner le bois proche, il n'eût pas tardé à être rejoint et massacré. Bob savait en effet n'avoir aucune pitié à attendre des Bakubis.

« Mais pourquoi donc ne m'ont-ils pas tué tout de suite ? » se demandait-il. Bientôt, il devait trouver une réponse à cette question. Plusieurs Hommes-Léopards s'étaient en effet mis en devoir de dresser, à peu de distance du foyer, un poteau taillé dans un tronc d'arbre mal équarri.

Bob leva la tête vers le ciel, où la lune ressemblait à un immense œil d'argent, et il fit la grimace. « Si ma mémoire ne m'abuse, songea-t-il, c'est durant les nuits de pleine lune que les Hommes-Léopards perpétuent leurs crimes rituels. » Il commençait à comprendre maintenant pourquoi il avait, jusqu'ici, été épargné : les Bakubis voulaient le sacrifier au totem léopard, la déité cruelle qu'ils adoraient.

Déjà, la peur s'installait en Morane. Les Bakubis ne lui laissèrent cependant pas le temps de la savourer. Ils saisirent Bob, le forcèrent à se lever et le poussèrent vers le poteau de torture, maintenant dressé, pour l'y attacher, le dos contre le bois rugueux.

Aussitôt, les tam-tams se mirent à battre et la danse commença. Les Bakubis, toujours revêtus de leurs peaux de léopards, portaient des gantelets munis de griffes de fer. Parfois, l'un d'eux s'arrêtait de tournoyer autour du prisonnier et allait boire une gorgée du liquide contenu dans une grande calebasse posée à peu de distance du feu. Cette calebasse, Bob le savait, contenait la borfima, cette

boisson stupéfiante que les membres de la secte des Aniotos ingurgitent à l'occasion des fêtes rituelles.

Bien qu'il ne se fît pas d'illusions sur le sort qui l'attendait, Morane tentait de garder tout son sang-froid. Ses amis avaient dû être alertés par les coups de feu tirés par lui lors de sa capture, et le bruit des tam-tams devait les avoir renseignés sur la position du campement des Bakubis. S'ils le pouvaient, ils viendraient à son secours. Mais, justement, le pourraient-ils ?

Au fur et à mesure que le temps passait et que la frénésie des Hommes-Léopards s'accentuait, Bob sentait décroître son espérance. Il savait que, quand les tam-tams s'arrêteraient de battre, c'en serait fait de lui.

« Mais que fabriquent-ils donc ? Pourquoi ne viennent-ils pas ? » se demandait-il en songeant à ses compagnons.

Et soudain, les tam-tams s'arrêtèrent. Pour Morane, ce fut comme si son propre cœur venait de cesser de battre.

Les Hommes-Léopards s'étaient immobilisés, brandissant leurs griffes de fer. L'un d'eux, un géant maigre au visage peint en rouge, s'avança vers Bob. Dans son poing droit, il tenait un court épieu, à la pointe soigneusement aiguisée, qu'il dirigeait vers la poitrine du prisonnier. Déjà, Morane s'attendait à ce que la pointe de l'épieu fouillât ses chairs, trouât son cœur. Il ferma les yeux, prêt au trépas.

C'est à ce moment qu'un bruit étrange s'empara du silence. C'était une sorte de chuintement qui, bas tout d'abord, se terminait sur une note aiguë, pour reprendre aussitôt.

Le bruit se rapprochait sans cesse et Morane, tout comme les Bakubis d'ailleurs, s'était tourné dans la direction d'où il provenait. À présent, il retentissait tout proche et, entre les arbres du bois, Bob crut discerner une masse sombre, énorme, qui bougeait.

Et, tout à coup, il y eut une sorte d'éclairement rougeâtre, rappelant un peu une exhalaison d'orage, et le feu s'éteignit, comme soufflé par une puissante rafale de vent.

Chapitre VII

En même temps que les ténèbres, un silence total avait envahi la clairière. Toujours ligoté au poteau de torture, Bob scrutait la nuit pour tenter d'apercevoir l'être mystérieux qui avait éteint le feu, mais il ne parvenait à rien distinguer au-delà des arbres. Un groupe de nuages s'était d'ailleurs interposé entre la terre et la lune, et c'était à peine si le Français pouvait encore discerner les silhouettes, figées par la terreur, des Hommes-Léopards. On eût dit qu'en éteignant le foyer, l'être avait en même temps pétrifié les hommes.

Le chuintement de tout à l'heure retentit à nouveau, plus proche maintenant. Cela ressemblait au bruit produit par une gigantesque chenille déroulant ses anneaux visqueux. À l'orée de la clairière, Bob pouvait à présent deviner une masse épaisse, grosse, pour le peu qu'il lui était permis d'en juger, comme plusieurs éléphants. Cette masse semblait rouler sur elle-même, à une allure très lente. Sur son pourtour, il y avait une série de surfaces brillantes, rondes, à l'apparence de charbon poli. Sous la lumière tamisée de la lune, ces surfaces luisaient doucement, comme l'auraient fait d'énormes diamants noirs.

Avec toujours cet étrange chuintement, la masse se remit en mouvement vers le centre de la clairière. Alors des rangs des Bakubis un cri d'épouvante monta soudain, suivi d'un mouvement de panique. Et, brusquement, de minces rayons de feu vert, lancés par l'entité inconnue, zébrèrent les ténèbres, frappant chacun une des silhouettes humaines qui s'écroulait aussitôt sans vie. Bientôt, les hurlements d'horreur s'éteignirent et plus rien ne bougea dans la clairière, sauf le monstre inconnu qui s'avançait lentement, accompagné toujours de son chuintement sinistre.

Malgré lui, partagé entre la curiosité et le dégoût, Morane tentait de détailler l'être énigmatique, mais celui-ci demeurait une forme

imprécise, noyée dans l'ombre. Puis, devant la lune, les nuages s'épaissirent davantage encore et les ténèbres devinrent totales.

À partir de ce moment, Bob ne put plus que deviner ce qui se passait. Deviner la lente reptation du monstre en direction des cadavres, puis le repas repoussant qui suivit.

S'il ne pouvait voir, il pouvait entendre, et ce qu'il entendait le remplissait d'une horreur sans nom. C'était un bruit continu de succion qui, parfois, s'interrompait pour être remplacé par ce chuintement produit par la bête qui se déplaçait. Ensuite, quand elle était passée à une autre victime, le bruit de succion reprenait.

Cela dura longtemps. Une épouvante muette avait empoigné Bob qui, toujours ligoté à son poteau de torture, se savait incapable de fuir l'attaque du monstre quand elle se produirait. Mais pourquoi n'était-elle pas encore venue ? Dominé par sa peur, Morane ne cherchait pas de réponse à cette question. Il se contentait, immobile, forcé à l'inaction par ses liens, d'attendre la mort. Une mort qui, inexplicablement, ne venait pas…

Les minutes s'écoulaient. Les heures peut-être. Une insurmontable torpeur, encore accentuée par la lassitude, s'était peu à peu emparée du prisonnier. Et, tout à coup, Bob sursauta. Le bruit de succion semblait s'être définitivement apaisé, et le chuintement décroissait d'intensité, comme si le monstre s'éloignait définitivement de la clairière. Bientôt, ce fut le silence, un silence total, lourd comme une matière solide.

Longuement, Morane prêta l'oreille, mais aucun son ne lui parvenait plus. Alors, il se mit à rire doucement. Jamais davantage qu'en ces quelques minutes – ou ces heures, il ne savait – il n'avait connu la peur, et il se demanda comment il était encore en vie, pourquoi le monstre l'avait épargné. Et, brusquement, ses nerfs le lâchèrent, la fatigue le submergea et il s'affaissa dans ses liens, privé de toute conscience.

Quand il se réveilla, le jour était venu et il se trouvait seul, toujours lié à son pieu, au centre de la clairière. Seul avec les cadavres des Bakubis qui, tous, il le savait, étaient marqués au front d'une brûlure profonde, comme le rhinocéros rencontré la veille ;

tous aussi, comme le rhino, devaient avoir été vidés de leur sang par le « démon descendu du ciel ».

Bob Morane avait eu la nuit entière pour s'habituer à l'horreur de la situation. Avec la clarté du jour d'ailleurs, tout prenait une forme plus rassurante. Et puis, il était vivant, et cela seul comptait.

Comme il ne tenait pas à être présent dans la clairière dans le cas d'un retour toujours possible du monstre, il se mit à se tortiller dans ses liens pour se libérer. Au bout d'un moment, il s'arrêta, prêtant l'oreille. Un bruit de branchages remués, à peine perceptible, venait d'attirer son attention. À chaque instant, Bob s'attendait à percevoir le chuintement sinistre annonçant l'approche du monstre, et l'angoisse de la nuit le saisissait à nouveau. Pourtant, ce fut un bruit de voix qui lui parvint, des voix d'hommes parlant anglais. Quelques secondes plus tard, Allan Wood, Clairembart, Rivière, N'Doloh et H'Elé faisaient leur apparition à l'orée de la clairière.

Quand Allan Wood l'eut débarrassé de ses liens, Bob Morane s'éloigna du poteau de torture en frictionnant ses membres endoloris.

— Je croyais que vous n'alliez jamais venir, mes amis dit-il enfin.

— Hier soir, fit le jeune chasseur, quand tu faisais le coup de feu sur nos arrières pour nous permettre de gagner sans encombre la butte rocheuse, nous avons cru que les Bakubis t'avaient tué. Ce fut plus tard seulement, après la tombée de la nuit, que des coups de revolver nous apprirent que tu étais toujours en vie. Nous voulûmes nous porter à ton secours en tentant une sortie mais, devant les sagaies, nous fûmes obligés de regagner notre refuge. Plus tard encore, quand les tam-tams se firent entendre, nous fîmes une seconde tentative désespérée mais, une fois encore, il nous fallut reculer. Te dire dans quelles angoisses nous passâmes la nuit serait impossible. À l'aube seulement nous nous rendîmes compte que les Hommes-Léopards qui nous encerclaient encore avaient disparu. Pourquoi ? Nous ne passâmes pas de temps superflu à nous le demander. Ce que nous voulions avant tout, était te retrouver, mort ou vif. Laissant les porteurs à la garde de M'Booli, nous marchâmes dans la direction où, au cours de la nuit, les tam-tams avaient

résonné. C'est ainsi que, guidés par N'Doloh et H'Elé, nous parvînmes jusqu'ici…

— À vrai dire, Bob, enchaîna le professeur Clairembart, nous fûmes fort agréablement surpris, en débouchant dans cette clairière, de vous trouver encore en vie.

Morane éclata d'un rire amer.

— Surpris ? fit-il. Et moi donc !

Rapidement, il mit ses compagnons au courant des événements de la nuit. Quand il eut terminé, le professeur Rivière considéra longuement les corps inertes des Hommes-Léopards.

— Tous frappés au front d'un rayon mortel, comme le rhinocéros, dit-il, et vidés de leur sang…

Morane hocha la tête affirmativement. Les Bakubis n'auraient pas hésité à le sacrifier sans remords ; pourtant, il ne pouvait s'empêcher de se sentir saisi d'une immense pitié envers ces hommes qui venaient de connaître un horrible destin.

Paul Rivière, de son côté, demeurait songeur en contemplant les cadavres.

— Cela ne peut être l'œuvre d'un être terrestre, dit-il. Je ne connais aucun animal capable de tuer de cette façon, ni de boire le sang en telle abondance. Nous devons avoir affaire à quelque monstre venu d'une autre planète, à un Monstre de l'Espace…

— Ce que je ne comprends pas, dit Bob, c'est comment je suis encore en vie…

— Peut-être parce que vous étiez immobile, supposa Clairembart. Le fait que vous étiez ligoté à ce poteau vous a peut-être sauvé la vie.

— C'est là une chose fort possible, reconnut Morane.

Il se tourna à nouveau vers Paul Rivière.

— Naturellement, professeur, vous croyez de plus en plus que tout ceci a quelque chose à voir avec votre aérolithe ?

Le biologiste secoua ses puissantes épaules.

— Que croire d'autre ? fit-il. Un aérolithe tombe sur ce plateau et, presque aussitôt, une étrange entité, assurément étrangère à notre terre, s'y manifeste. Il y a là, avouez-le, un beau rapport de cause à effet. Il faudrait évidemment pouvoir étudier de près l'aérolithe en

question qui, je crois, pourrait fort bien être tout autre chose qu'un aérolithe.

Allan Wood choisit ce moment pour détourner la conversation.

— Avant tout, dit-il, il nous faut regagner l'endroit où nous avons laissé les porteurs. Du sommet de la butte rocheuse, nous pourrons surveiller l'étendue de la savane et repérer plus aisément votre Monstre de l'Espace s'il se manifeste…

— De là, dit Clairembart, nous pourrons également étudier à la jumelle l'endroit où s'est écrasé cet aérolithe de malheur.

Cette fois, Allan Wood ne put réprimer un geste d'impatience.

— L'aérolithe viendra plus tard, dit-il d'une voix brève. Pour le moment, il me faut songer avant tout à préserver vos vies. J'ai charge d'âmes, ne l'oubliez pas.

Personne ne trouva à répondre à ces paroles, et ce fut silencieusement que les quatre Blancs et les deux Balébélés quittèrent la clairière. Cette clairière au-dessus de laquelle, pour se repaître des restes laissés par le Monstre de l'Espace, les vautours tournoyaient déjà en vol compact.

Chapitre VIII

Du haut de l'éminence rocheuse où les explorateurs avaient cherché refuge, on pouvait découvrir tout le plateau en direction du versant nord. Sur la gauche, à une vingtaine de kilomètres peut-être, non loin de la cataracte par laquelle la rivière Shangrâh déversait ses eaux dans la plaine, on aperçut une large tache grise marquant un ancien feu de brousse. C'était là que, quelques mois plus tôt, l'aérolithe s'était écrasé sur le sol.

Un bref conseil avait réuni Morane, Allan Wood, Clairembart et Rivière afin qu'une décision fût prise sur la conduite à tenir. Fallait-il continuer jusqu'au point de chute du météore ou, au contraire, rebrousser chemin ? Depuis le massacre de la nuit précédente, les Hommes-Léopards n'étaient plus à craindre et les survivants devaient avoir fui, pressés de se retrouver en sécurité parmi ceux de leur tribu. Restait le Monstre de l'Espace.

— S'il existe bel et bien, comme Bob nous l'a décrit, dit Clairembart, nous nous devons de gagner le point de chute de l'aérolithe afin de tirer, si possible, cette affaire au clair. Personnellement, je suis tout à fait d'accord avec Paul pour pousser de l'avant. Après tout, il ne nous reste plus qu'une vingtaine de kilomètres à couvrir. Nous n'allons pas reculer au moment de toucher au but…

L'archéologue parlait avec animation, ce qui faisait trembloter de façon cocasse sa barbiche de chèvre et briller ses yeux clairs derrière les épaisses lunettes à monture d'acier. On devinait que, tout comme chez le professeur Rivière, la curiosité du savant était éveillée en lui et que rien ne pourrait plus le détourner maintenant du but de l'expédition.

— Reste à savoir si votre Monstre de l'Espace existe réellement, dit Allan Wood.

— Comment en douter ? rétorqua Paul Rivière avec un haussement d'épaules. Il faudrait admettre alors que le commandant Morane a eu des visions. Or, nous devons faire confiance à sa réputation : il n'est pas de ceux-là auxquels on fait prendre des vessies pour des lanternes. D'ailleurs, en admettant, contre toute évidence puisque nous avons vu nous-mêmes le cadavre du rhino et ceux des Bakubis, que le monstre n'existe pas, cela simplifierait encore les choses. Puisque les Hommes-Léopards ne sont plus à craindre eux non plus, l'expédition pourrait se terminer à la façon d'une vulgaire promenade d'agrément.

Wood ne répondit pas tout de suite. Il paraissait perplexe. Finalement, il se tourna vers Morane, pour demander :

— Que penses-tu de tout cela, Bob ?

— Ce que j'en pense ? Inutile de dire que je suis persuadé de l'existence du monstre. Ce que j'en ai vu m'a suffi pour me faire une idée. Quant à la décision à prendre, je ne suis pas loin de penser moi aussi qu'il y aurait intérêt à pousser de l'avant. Je ne tiens pas particulièrement à me retrouver en présence du monstre. Cependant…

— Cependant, acheva Allan Wood, ta curiosité l'emporte sur la prudence, et tu te sens prêt à pousser jusqu'en enfer pour éclaircir cette énigme. Est-ce bien cela ?

Un léger sourire apparut sur le visage bronzé de Bob Morane.

— C'est à peu près cela, en effet, mon vieil Al. Je suppose que tu n'es pas du même avis…

Ce fut au tour d'Allan Wood de sourire.

— Je suis un peu comme toi, Bob. Prudent et curieux à la fois. Et, chez moi également, la curiosité l'emporte souvent de peu sur la prudence. Puisque nous sommes tous quatre du même avis, il ne nous reste plus qu'à partir. Après tout, j'aimerais bien savoir également ce qu'il a dans le ventre, cet aérolithe de malheur.

Détournant la tête, Wood appela :

— M'Booli !

Quelques secondes plus tard, le grand Noir apparaissait entre les rochers.

— Dis aux porteurs de se préparer au départ, commanda Al. Nous allons nous remettre en route vers le nord.

Mais M'Booli secoua la tête.

— Vers le nord ? Les porteurs refuseront de nous suivre. Ils veulent regagner le village de Bankutûh, puis Walobo. Ils ont peur…

Allan Wood fronça les sourcils.

— Peur ? fit-il. Je suppose que, toi aussi, M'Booli, tu as peur et que tu veux regagner Walobo.

Un large sourire éclaira le visage couleur d'ébène du chasseur noir.

— Oui, bwana, M'Booli a peur. Il regagnera Walobo si bwana Al le désire mais, si bwana Al lui en donne l'ordre, il le suivra jusque chez le diable s'il le faut.

— Je n'en attendais pas moins de toi, mon fidèle compagnon, fit Wood. Maintenant, allons voir si nous pouvons faire entendre raison aux porteurs.

Mais Al eut beau user de toute son influence, les porteurs ne voulurent rien entendre. L'attaque des Bakubis les avait déjà remplis de terreur et, à présent, le sort de ces mêmes Bakubis les mettait au bord même de la panique. Après une demi-heure de vaines palabres, Allan Wood renonça à les convaincre. Il revint vers ses amis et leur fit part du résultat négatif des pourparlers.

Tout d'abord, Paul Rivière, dont le tempérament de fer n'admettait aucune faiblesse, s'emporta.

— Il faut les obliger à avancer, dit-il avec colère. Après tout, ils ont été payés pour nous accompagner jusqu'à l'aérolithe…

— C'est exact, convint Morane. Ils ont été engagés pour porter nos colis jusqu'à l'aérolithe, mais pas pour s'offrir à la rapacité de l'être redoutable qui hante ces parages. S'ils refusent de nous accompagner, c'est là leur droit le plus strict.

— Voilà qui est parlé, Bob, dit à son tour Aristide Clairembart. On ne peut obliger des hommes à faire quoi que ce soit contre leur gré, sans mériter de vilains noms d'oiseaux.

Devant d'aussi bonnes raisons, il ne fallut pas longtemps au professeur Rivière pour faire taire son instinct de violence.

— J’ai eu tort de me laisser emporter par la colère, fit-il, mais cela me rend furieux de devoir renoncer si près du but.

D’un geste de la main, Morane rassura le biologiste.

— Il n’est pas question d’échouer, professeur. La défection des porteurs ne changera rien à notre décision. Après tout, il ne nous reste plus qu’une vingtaine de kilomètres à couvrir. Nous nous chargerons des vivres et du matériel indispensable. N’Doloh et H’Elé nous guideront. Quant à M’Booli, il demeurera ici, à nous attendre, en compagnie des porteurs. Nous pouvons faire confiance à M’Booli. Il réussira à les retenir jusqu’à notre retour. Qu’en penses-tu, Al ?

— Je pense que tout sera parfait ainsi, répondit le jeune chasseur.

Il leva la tête vers le ciel, où le soleil brillait déjà haut.

— Pourtant, continua-t-il, en nous mettant encore en route aujourd’hui même, nous risquons fort de ne pas atteindre le point de chute du météore avant la tombée des ténèbres. Mieux vaut passer le reste de la journée et la nuit ici. Au sommet de cette éminence et à l’abri de ces rochers, nous jouirons d’une sécurité relative. Demain, à l’aube, nous nous mettrons en route.

*

* *

Il était près de midi quand, le lendemain, Bob Morane, Allan Wood, Aristide Clairembart, le professeur Rivière et les deux guerriers balébélés atteignirent le point de chute de l’aérolithe. Là, une déception les attendait. Alors qu’ils avaient vaguement espéré trouver quelque engin interplanétaire perfectionné, ils ne découvrirent, éparpillés dans un cercle d’une centaine de mètres de rayon, que des débris rocheux qui s’effritaient sous les doigts. Cela ressemblait à de la lave mais, quand on en touchait un fragment, il se réduisait aussitôt en poudre.

Plus que quiconque, Paul Rivière se sentait frustré par cette découverte.

— Un aérolithe comme tous les autres, disait-il. Une masse minérale quelconque arrachée à une lointaine étoile et que le

frottement de l’air, lors de la traversée de notre atmosphère, a enflammée. En s’écrasant sur le sol, elle aura éclaté telle une bombe. De la poussière, voilà tout ce qui en reste…

— Pas question, naturellement, que notre monstre ait été enfermé à l’intérieur ? interrogea Morane.

Le biologiste eut un geste vague.

— Je crois en effet qu’il nous faudra trouver une autre explication. Il est bien improbable, sinon impossible, qu’une aussi gigantesque créature ait pu se trouver emprisonnée dans un vulgaire météorite.

Tout en parlant, les explorateurs s’étaient avancés parmi les débris. De temps à autre, Rivière se baissait pour en saisir un fragment, mais celui-ci s’écrasait aussitôt en poudre sous ses doigts. Parvenu au centre du cercle cependant, le savant découvrit un fragment rocheux, de la grosseur du poing, et solide celui-là. La surface en était creusée de petites alvéoles et l’ensemble rappelait un peu l’aspect de la pierre ponce, mais avec des reflets légèrement métalliques.

Rivière fit sauter le débris au creux de sa large main.

— Voilà bien la seule chose digne d’être emportée, dit-il avec une pointe d’amertume dans la voix. Maigre consolation, bien sûr. J’étais venu ici pour tenter de trouver le secret de la vie sur les autres mondes, et qu’est-ce que je récolte ? Un vulgaire caillou, même pas digne de servir de presse-papiers.

Il glissa le fragment météorique dans son sac et dit encore, avec un haussement d’épaules :

— Enfin, je pourrai toujours l’analyser pour en connaître la composition…

N’Doloh, qui s’était un peu écarté de ses compagnons, choisit ce moment pour faire un retour spectaculaire.

— Là-bas, dit-il en désignant un point du bois brûlé, le démon descendu du ciel est venu…

Les quatre Européens échangèrent un regard chargé d’effarement, mais N’Doloh insista :

— Venez voir ! N’Doloh a trouvé quelque chose…

Comme il n’y avait pas de terreur dans la voix du guerrier balébélé, Morane et ses compagnons s’avancèrent sur ses traces, entre les troncs calcinés, semblables à de hautes colonnes de marbre noir aux reflets moirés.

Ils ne durent pas marcher longtemps. Au bout d’une centaine de mètres, ils tombèrent en arrêt devant les cadavres de trois grands éléphants mâles. Tous trois reposaient côte à côte et portaient au front une profonde brûlure ; sur leurs peaux grises, on pouvait distinguer les traces, à peine perceptibles, d’énormes suçoirs.

— Voilà que le monstre se met à tuer en série maintenant, dit Bob d’une voix blanche. Mieux vaut prendre le large si nous ne voulons pas être tôt ou tard ses victimes…

Cette fois, la curiosité s’était éteinte dans le cœur des explorateurs, et tous se rendirent aux raisons de Morane. Sans attendre davantage, ils rebroussèrent chemin en direction du sud afin de rejoindre M’Booli et les porteurs. Sur leur passage, les bêtes de la jungle montraient une animation insolite, proche de la panique et qui, selon toute évidence, n’était pas due à la seule présence des hommes. Sans doute fuyaient-elles le monstre. Poussés par la même crainte. Morane et ses compagnons forcèrent l’allure, et ce fut exténués qu’ils parvinrent en vue de l’éminence rocheuse. Ils avaient couvert près de quarante kilomètres ce jour-là, ce qui, sous le soleil torride, était presque un record. Aussi décidèrent-ils de passer la nuit sur la butte, en instituant un tour de garde. Le lendemain, ils se mettraient en route pour le village de Bankutûh.

Chapitre IX

Adossé à un rocher, la carabine posée au travers des genoux, Bob Morane laissait errer distraitement son regard sur la savane que la lune éclaboussait de sa lumière argentée.

Cela faisait près d'une heure que Bob avait pris son tour de garde et, après les émotions des journées précédentes, il sentait la fatigue se rendre lentement maîtresse de lui. Il se secoua et pensa au hasard qui, du Paris printanier, l'avait mené à ce plateau perdu, où une créature inconnue semait la terreur. Il se demandait comment allait se terminer cette aventure car si, comme il l'espérait, ses amis et lui réussissaient à s'en tirer sans mal, le problème demeurerait entier pour les Balébélés, qui continueraient à se trouver aux prises avec le monstre.

Déjà, Bob envisageait les moyens de venir en aide à ses amis africains quand son attention fut attirée par deux girafes qui venaient d'émerger de derrière un petit bois situé à peu de distance de l'éminence rocheuse. La vue de deux girafes, même la nuit, n'aurait pas étonné Morane si ces animaux n'avaient pas paru à ce point terrifiés. Déjà, Bob avait vu des girafes fuir devant des carnassiers redoutables, comme le lion par exemple, mais jamais à une allure aussi frénétique.

Tandis que les girafes fuyaient dans la plaine, Morane reporta ses regards vers le petit bois et les y fixa, comme s'il s'attendait à ce que quelque chose en débouchât. La lune brillait claire dans le ciel et éclairait la savane de sa lumière crue, aux puissants contrastes. Et, soudain, ce que Bob attendait se produisit. Une forme sombre venait d'émerger du petit bois. Cela avait la masse de plusieurs éléphants et faisait songer à un énorme ballon dont la partie inférieure, posée sur le sol, aurait été écrasée. Sur la périphérie de la sphère elle-même, il y avait une double rangée d'yeux, mais des yeux sans prunelles, pareils à des hublots et aux reflets de charbon

poli. Au-dessus, une douzaine d'appendices mobiles, disposés en cercle, se dressaient, semblables à des antennes ou à des tentacules.

— Le monstre ! murmura Bob.

Deux nuits plus tôt, il en avait eu seulement une très vague vision. Pourtant, il ne pouvait se tromper sur l'identité de l'être étrange. Celui-ci se dirigeait vers la butte, approximativement à la vitesse d'un homme en marche, procédant par une sorte de mouvement de reptation, un peu à la façon d'une monstrueuse limace ronde.

Fasciné, Bob Morane suivait des yeux l'avance du monstre. Finalement pourtant, il réalisa qu'il s'approchait de plus en plus dangereusement de la butte. Il faillit pousser un cri d'alarme, mais il se retint juste à temps. Le bruit pouvait alerter le monstre et lui révéler, s'il l'ignorait, la présence des hommes au sommet de l'éminence.

Silencieusement, Bob rampa vers l'endroit où se trouvait étendu Allan Wood et toucha son ami à l'épaule :

— Al !… Al !…

Le chasseur se réveilla, pour demander :

— Qu'est-ce que c'est ?

Bob lui posa la main sur les lèvres pour lui imposer silence.

— Le monstre, murmura-t-il. Il vient…

Cette fois, Allan Wood se redressa tout à fait.

— Que dis-tu ? interrogea-t-il à voix basse, comme s'il n'avait pas compris.

— Le monstre, répéta Bob. Il vient vers nous…

Les deux amis regagnèrent aussitôt l'endroit où Bob avait pris sa garde. Là, Allan Wood dut se rendre à l'évidence : le monstre avançait en direction de la butte rocheuse, dont il ne se trouvait plus à présent qu'à quelques centaines de mètres.

Après quelques brefs instants de contemplation, Wood tourna la tête vers son compagnon.

— Si nous ne voulons pas subir le sort horrible des Hommes-Léopards, il nous faut fuir…

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, il nous faut fuir. Mais, avant, nous devons tenter d'annihiler le monstre. Va réveiller les autres et que les porteurs se préparent en hâte au départ…

Une demi-minute plus tard, comme M'Booli, N'Doloh, H'Elé et les porteurs descendaient dans la plaine, du côté opposé à celui d'où venait le monstre, Bob Morane, Allan Wood, Aristide Clairembart et Paul Rivière se trouvaient étendus parmi les rochers. Chacun d'entre eux tenait une carabine à la main. Chez Rivière, le biologiste semblait comblé.

— Nous nous trouvons selon toute évidence devant une créature extraterrestre, disait-il. L'aboutissement d'années de recherches, de toute une carrière !…

— Malheureusement, dit Bob, cela va se terminer par une jolie fusillade.

Le professeur Rivière sursauta.

— Vous n'allez pas ?…

— Hélas, oui, dit Morane, nous allons tenter de trucider proprement votre Monstre de l'Espace.

— Mais ce serait un crime ! protesta le savant. Probablement un exemplaire unique… L'intérêt de la science…

— Il ne s'agit pas seulement de l'intérêt de la science, trancha Bob, mais de notre sécurité et de celle des Balébélés. Votre Monstre de l'Espace est un être malfaisant, et nous devons, avant qu'il ne soit trop tard, mettre fin à ses déprédations.

Une fois encore, Paul Rivière voulut protester, mais le professeur Clairembart l'en empêcha.

— Bob a raison, Paul. Laisser cet être en vie serait courir un risque trop grand. D'ailleurs, quand il sera mort, vous pourrez d'autant mieux l'étudier. Je vous vois mal allant lui passer la main dans le dos tant qu'il est encore vivant.

Le biologiste parut se rendre aux raisons de ses amis, car il n'insista plus. D'un geste nerveux, il libéra le cran de sûreté de sa carabine. Bob se tourna vers Allan Wood, qui tenait le gros Express à deux coups.

— Il serait temps d'agir, dit-il.

Le monstre ne se trouvait plus à présent qu'à une cinquantaine de mètres de la base de l'éminence. Allan Wood épaula soigneusement le lourd fusil à éléphant et, à quelques secondes d'intervalle, lâcha les deux coups. Deux des yeux du monstre s'éteignirent, ce qui prouvait l'adresse infaillible du tireur.

— Touché ! s'exclama Morane avec un accent de triomphe.

Les quatre hommes s'attendaient à ce que le monstre s'affaissât sur lui-même, telle une baudruche vide ; leur espoir fut cependant de courte durée. Pendant quelques secondes, la créature extraterrestre s'était arrêtée, mais elle avait cependant repris presque aussitôt sa progression.

— Mon tir ne semble pas avoir produit beaucoup d'effet, remarqua Allan Wood. Pourtant, deux 600 cordite, cela fait du dégât.

Une seule de ces balles était en effet capable de stopper un éléphant en pleine charge. Pourtant, le monstre ne paraissait guère en avoir souffert. S'il résistait aux balles, il n'y avait, pour le moment du moins, pas grand-chose à tenter pour l'abattre.

— Feu à volonté ! dit Morane.

Épaulant leurs armes, les quatre hommes, qui tous étaient d'excellents tireurs, déclenchèrent une fusillade d'enfer. Quand les magasins furent vides, le monstre continuait à avancer, paisiblement, en direction de la butte. Et, tout à coup, l'un des « yeux », jusqu'alors tous semblables à de la houille polie, tourna au vert.

Aussitôt, Bob songea à ces rais de feu qui, deux nuits plus tôt, dans la clairière, avaient foudroyé les guerriers bakubis.

— Tous à l'abri ! hurla-t-il.

Ses compagnons avaient compris, eux aussi. Ils bondirent en arrière, juste au moment où un rayon vert fusait, balayant le rocher à l'endroit où ils se trouvaient quelques instants plus tôt. Des quartiers de roc entiers, soudain calcinés, se fendillèrent et se désagrégèrent. Un vent de panique souffla alors sur Morane et sur ses trois compagnons. À demi courbés, ils se mirent à courir vers l'autre face de la butte, n'ayant plus qu'une idée : mettre celle-ci entre eux et la redoutable créature.

Quand ils eurent rejoint les porteurs, le safari tout entier se mit en route au pas de course, pour tenter de distancer le monstre.

Au bout d'un kilomètre environ de cette fuite éperdue, Morane donna l'ordre de ralentir. Le monstre avait à peine dépassé la butte. En outre, il ne faisait pas mine de darder de nouveaux rayons.

— Sans doute sa vitesse ne peut-elle dépasser celle d'un homme au pas, supposa Clairembart.

— Dans ce cas, il pourrait nous foudroyer tous à distance, dit le professeur Rivière. Pourquoi ne le fait-il pas ?

— La puissance du rayon en question doit être, elle aussi, limitée, fit Allan Wood. Cela explique que nous soyons encore en vie.

— Si nous sommes encore en vie, dit Morane à son tour, c'est grâce à la butte, qui a formé écran entre le monstre et nous. Au lieu de discuter, nous ferions mieux de mettre le plus de distance possible entre nous et cette créature d'enfer. Nous n'avons jamais été aussi heureux que quand elle se trouvait perdue quelque part entre Orion et Andromède, dans l'infini interstellaire.

Sans qu'une seule parole fût ajoutée, le safari continua sa route, à une allure accélérée, en direction du grand village des Balébélés. Parfois, l'un des hommes, blanc ou noir, jetait un regard en arrière. Un regard dans lequel seule la peur se lisait.

*

* *

Les heures qui suivirent furent, pour Morane et ses compagnons, passées sur un qui-vive continuel. Ils n'osaient s'arrêter pour se reposer, de peur que le monstre n'en profitât pour les rejoindre. À la jumelle, on pouvait l'apercevoir au loin, progressant lentement mais sûrement à travers la savane sur laquelle, éclaboussée par la clarté de la lune, sa masse sphérique se découpait nettement.

Quand le jour se leva cependant, le monstre s'arrêta et ne fit plus mine d'avancer, bien que le safari, lui, continuât à avancer.

Vers midi, Bob grimpa au sommet d'une termitière et, à l'aide des jumelles, remarqua que leur poursuivant n'avait pas bougé depuis le

lever du soleil.

— Nous pouvons nous reposer, dit Morane en redescendant vers ses compagnons. Il nous suffira d'instituer un tour de garde pour surveiller les agissements du monstre.

Comme les membres de la petite troupe, Blancs et Africains, étaient exténués, cette proposition fut malgré l'inquiétude qui torturait tout le monde, acceptée avec empressement.

Au crépuscule, alors que le soleil venait de disparaître derrière l'horizon, M'Booli, qui se trouvait en faction au sommet de la termitière, descendit en annonçant que le monstre avait repris sa marche en avant.

— Cela prouve les habitudes nocturnes de notre adversaire, constata le professeur Rivière. Le jour il se repose et la nuit il chasse.

— Pour le moment, remarqua Bob, c'est nous qui sommes le gibier. Mieux vaut nous remettre en route.

Durant toute la nuit, l'expédition progressa en direction de la capitale des Balébélés. À l'aube, comme le jour précédent, le monstre interrompit sa poursuite. Comme les fuyards étaient en vue du village de Bankutûh, ils n'interrompirent pas leur marche, remettant à plus tard de se reposer.

Quand ils firent leur entrée dans le village, la consternation y régnait. Prévenus par N'Doloh et H'Elé, envoyés en avant-garde, Bankutûh et ses sujets étaient à présent au courant de l'avance du monstre, et le désespoir s'était emparé d'eux. Le monarque s'était porté à la rencontre du safari, et Bob Morane et Allan Wood eurent bien de la peine à retrouver en lui le personnage avisé et réaliste qu'ils avaient connu jusqu'alors. Plus rien en Bankutûh ne dénotait le chef africain éduqué par les Blancs et dans ses yeux aux regards intelligents une terreur sacrée se lisait maintenant. Vêtu seulement d'un étroit pagne en peau de panthère, il s'était peint tout le corps en blanc, signe de deuil, et s'était fait suivre par Ho-Fing, le sorcier de la tribu. Celui-ci, vêtu d'oripeaux, le visage peint mi-partie en bleu, mi-partie en rouge, agitait, sans doute pour effrayer les mauvais esprits, un hochet fait d'os de serpent enfilés et fixés en réseau autour d'une calebasse.

— Je vous avais affirmé que, bientôt, se serait la fin des Balébélés, dit Bankutûh quand il fut parvenu à proximité de Morane et de ses compagnons. Les démons descendus du ciel nous dévoreront tous, jusqu'au dernier.

— Pour commencer, dit Morane, il ne s'agit pas de démons au pluriel, mais d'un seul à notre connaissance. En outre, il ne s'agit pas de démon du tout, mais d'une créature venue sans doute d'une autre planète, et qui n'a rien de surnaturel. Avec du courage, nous pourrons la vaincre.

Mais Bankutûh secoua la tête.

— Non, fit-il d'une voix morne. Comment vaincre un être capable de foudroyer à distance à l'aide d'une arme inconnue et dont la peau est à l'épreuve même des balles.

— Nous y parviendrons.

Au fond de lui-même, Bob n'en était pas si certain, il devait se l'avouer.

— Le tout est de ne pas perdre son sang-froid et de ne pas s'abandonner aux vieilles terreurs. Tu es un homme intelligent, Bankutûh, et tu dois nous aider de toute ta force, engager tes hommes à nous seconder. À moins que ton autorité soit morte, que tu ne sois plus le grand chef que nous avons connu, Al et moi…

À cette dernière supposition, Bankutûh se redressa de toute sa haute taille.

— Bankutûh est toujours un grand chef, dit-il d'une voix ferme, et il va te le prouver. Ensemble, nous allons tenter de vaincre la créature descendue du ciel.

Chapitre X

Bob Morane, Allan Wood, le professeur Clairembart, Paul Rivière et Bankutûh s'étaient réunis dans la case de ce dernier. Tout d'abord, un long silence avait régné entre les cinq hommes. Un silence que Bob rompit.

— Nous nous trouvons devant une créature redoutable, dit-il, possédant une organisation différente de celle des animaux de la terre. Le fait qu'elle soit capable d'émettre un rayon mortel le prouve.

— Et si, en réalité, fit le professeur Clairembart, notre monstre n'en était pas un ?

Morane sursauta et tourna vers le vieil archéologue un regard chargé d'étonnement, comme s'il se demandait si son ami n'était pas soudain devenu fou.

— Que voulez-vous dire, professeur ?

Clairembart avait surpris le regard de son compagnon. Il se mit à sourire narquoisement.

— Je m'explique, dit-il. Pourquoi notre monstre ne serait-il pas tout simplement une machine à l'intérieur de laquelle se tiendraient des êtres vivants, comme des hommes à l'intérieur d'un tank ?

— J'y ai déjà pensé, intervint le professeur Rivière, surtout à cause de cette double rangée d'yeux – nous continuerons à les appeler ainsi – qui ressemblent à des hublots. Pourtant, cette supposition ne résiste pas à l'analyse. Le monstre a une allure trop souple, trop molle pour être une machine. En outre, souvenez-vous que les traces de suçoirs trouvées sur les victimes, rhinocéros, Hommes-Léopards et éléphants, étaient énormes. Sans doute ont-elles été laissées par les antennes-tentacules. En outre, la lenteur relative avec laquelle celui-ci se déplace est également significative. Un engin mécanique, conçu par des êtres intelligents, possédant une technique avancée, serait plus rapide.

Le biologiste demeura un instant songeur, puis il secoua la tête, pour dire encore :

— Non, non, il ne peut s'agir là d'une machine, mais d'un être parfaitement organisé. Le fait qu'il projette un rayon mortel n'est, tout bien réfléchi, pas plus extraordinaire que le radar de la chauve-souris ou que la mouffette lançant un liquide nauséabond en direction de ses ennemis.

Clairembart jugea inutile d'insister. Les raisons du professeur Rivière lui paraissaient d'ailleurs convaincantes.

— Voilà donc établi de façon presque certaine que nous avons affaire à un être vivant unique, et non à une mécanique, fit Bob. Tout ce qui nous reste à trouver à présent, c'est le moyen de détruire cet être. Avez-vous une idée à ce sujet, professeur ?

Paul Rivière eut un geste vague.

— Une idée ? À vrai dire non… Le Monstre de l'Espace me semble doué d'une résistance exceptionnelle.

— Il est en effet à l'épreuve des balles, glissa Allan Wood.

— Pas nécessairement à l'épreuve. N'oubliez pas que, quand vous avez tiré sur lui à l'aide du fusil à éléphant, les deux yeux que vous aviez visés se sont éteints, pour se rallumer ensuite. Sans doute la créature possède-t-elle la faculté de reconstituer ses tissus et ses organes détruits, et cela presque immédiatement.

— Le fusil serait donc exclu ? interrogea Morane.

— Je le pense. Nous avons déjà fait une expérience, et elle n'a guère été concluante. Il faudrait trouver autre chose…

— Que proposez-vous ?

Une expression de profond embarras se peignit sur le visage du professeur Rivière.

— À vrai dire, fit-il, nous avons bien peu de moyens à notre disposition. Ah ! si nous étions dans un endroit civilisé, nous aurions le choix des armes, comme les obus de gros calibre, le napalm, les lance-flammes et, en dernier ressort, les armes atomiques tactiques. Ici, rien de tout cela. Nous sommes livrés à nos propres forces, c'est-à-dire à pas grand-chose…

Pendant un long moment, les cinq hommes demeurèrent silencieux, plongés qu'ils étaient dans leurs pensées. Finalement,

Morane releva la tête et passa à plusieurs reprises les doigts de sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Vous venez de parler de napalm et de lance-flammes, professeur, dit-il à l'adresse de Paul Rivière. Pourquoi n'essayerons-nous pas de détruire notre Monstre de l'Espace par le feu ?

— Nous ne possédons pas d'instrument grâce auquel nous pourrions, à distance, projeter ce feu sur lui.

— Il suffirait d'allumer un bon petit incendie de brousse, rétorqua Bob. Le vent se chargerait du reste. La créature ne serait pas assez véloce pour échapper aux flammes et elle serait détruite.

Le biologiste hocha la tête en signe de doute.

— Peut-être… Peut-être… Si nous avions affaire à une créature terrestre, organisée à partir du carbone, cela aurait toutes les chances de réussir, mais nous nous trouvons en présence d'un être venu d'un autre monde, peut-être d'une autre galaxie. Il peut appartenir à une forme de vie basée sur un principe différent que la nôtre, sur le silicium par exemple, qui est capable de résister à de hautes températures.

— En voilà bien des « peut-être », interrompit Allan Wood. Il nous faut agir sans retard, et nous ne pouvons baser notre action sur des suppositions. Je propose de mettre sans retard le projet de Bob à exécution. De toute façon, nous n'avons pas le choix, et mieux vaut agir tant qu'il fait encore jour, alors que notre ennemi s'est immobilisé.

Le jeune chasseur se tourna vers Bankutûh qui, jusqu'ici, n'avait pas prononcé une seule parole.

— Nous aurons besoin de N'Doloh et de H'Elé pour nous aider à combattre le monstre. Leur permettras-tu de nous accompagner encore ?

Le monarque hocha la tête affirmativement.

— N'Doloh et H'Elé vous aideront, et je vous accompagnerai personnellement. Je dois collaborer avec vous au moment où vous allez tenter de sauver mon peuple de la destruction.

— Même si nous échouons, dit Bob, ton peuple ne serait pas détruit. Les Balébélés quitteraient le plateau et gagneraient la plaine

en notre compagnie, pour s'y installer. Par la suite, les hommes blancs trouveraient bien le moyen de vaincre le monstre.

Mais Bankutûh eut un violent signe de dénégation.

— Non, dit-il, nous ne pouvons quitter le plateau. C'est ici notre terre ancestrale. Et puis, si nous acceptions l'aide des autorités, il nous faudrait par la suite accepter tout le reste, et c'en serait fini de notre indépendance. C'est maintenant qu'il nous faut lutter… ou périr…

*

* *

Quand Morane et ses compagnons parvinrent à proximité de l'endroit où, à l'aube, le monstre avait interrompu son avance en direction du village, le soleil était à son zénith et une brise légère soufflait en direction du nord, c'est-à-dire dans celle de l'ennemi.

— La chance nous sert, fit remarquer Bob.

Il désigna le monstre. Celui-ci n'avait pas bougé depuis le lever du soleil, où il s'était arrêté au centre d'une zone plantée de grands acacias à demi desséchés.

— Quand tout cela flambera, dit encore Bob, notre ennemi sera comme une sorcière ligotée sur son bûcher. Nous allons nous disposer sur une ligne droite, à une centaine de mètres l'un de l'autre, puis nous approcher le plus près possible de notre adversaire, par exemple jusqu'à la hauteur de ce bouquet de mimosas que vous apercevez là-bas, sur la gauche. Je vous ferai alors signe et, simultanément, nous mettrons le feu aux hautes herbes. Le vent fera le reste.

Avec Bankutûh, M'Booli, N'Doloh et H'Elé, ils étaient huit. En se déployant comme l'avait dit Morane, ils pouvaient propager l'incendie sur un assez large front et diminuer ainsi les chances que le monstre avait de s'échapper.

— Allons-y, commanda Morane, et espérons qu'avant longtemps le Monstre de l'Espace ne sera plus qu'un amas de cendres.

Sans ajouter un mot, se dissimulant parmi les broussailles, chacun des huit hommes gagna sa place respective. Lorsque Bob

se fut assuré qu'ils avaient bien tous atteint l'endroit désigné, il se dressa et agita son chapeau en guise de signal. Lui-même, qui occupait le milieu de la ligne, se trouvait à deux cents mètres à peine du monstre. Celui-ci n'avait pas bougé et ne semblait pas s'être aperçu de l'approche des hommes. Son énorme masse sphérique s'écrasait légèrement contre le sol, formant une série de plis à la base, et les antennes-tentacules qui la couronnaient pendaient, inertes.

Sans s'attarder davantage à la contemplation de l'adversaire, Morane arracha une poignée d'herbes sèches et y mit le feu à l'aide de son briquet à amadou. Il jeta ce primitif brûlot devant lui et, presque aussitôt, les flammes montèrent parmi les broussailles. Les compagnons de Morane avaient agi comme ce dernier, et bientôt l'incendie se développa sur une ligne longue d'environ huit cents mètres. Un flot de fumée monta et, attisé par le vent, le feu enfla rapidement, roulant en crépitant dans la direction du monstre. Les hommes s'attendaient à une quelconque réaction de la part de celui-ci, mais il n'y en eut aucune. Ils n'eurent d'ailleurs pas le loisir d'observer bien longtemps le comportement de l'adversaire, car un écran de fumée et de flammes leur en bouchèrent la vue.

Pendant près d'une heure, ils demeurèrent ainsi, dans l'anxiété. Ils s'étaient regroupés et considéraient l'incendie, qui roulait en grondant vers le nord, laissant derrière lui une zone toujours plus large de terre brûlée, plantée de végétaux carbonisés.

Sans rien voir que les flammes, les huit hommes gardaient les regards fixés sur l'endroit où, tout à l'heure, se tenait le monstre. Celui-ci avait-il tenté de fuir ? Était-il au contraire demeuré sur place ?

Bientôt, ces questions devaient avoir une réponse. La ligne de fumée et de flammes s'éloignait vers l'horizon, dépassant les acacias, maintenant calcinés. Les hommes purent alors voir, et ce qu'ils virent les emplit de stupeur. Le monstre était demeuré à la même place, et rien n'indiquait que les flammes l'avaient touché. Là où Bob, Rivière et les autres s'attendaient à apercevoir une masse calcinée, il y avait le grand corps sphérique, intact, semblait-il, dans la même position que tout à l'heure.

— C’est incroyable, murmura Allan Wood. Cet incendie était assez violent pour détruire n’importe quel être vivant, et le monstre ne semble même pas avoir été touché. Comme s’il jouissait d’une mystérieuse immunité…

— N’oubliez pas ce que je vous ai dit tout à l’heure, fit Rivière. Il appartient sans doute à une forme de vie capable de résister aux températures les plus élevées.

— Et si le monstre était mort, risqua Clairembart. Il peut paraître intact de loin mais, qui sait si, quand nous le toucherons, il ne tombera pas en cendres ?…

— Le tout serait d’oser aller le toucher, dit Morane. Je ne crois pas qu’aucun d’entre nous veuille courir un tel risque.

Il y eut un silence. Morane secoua ses larges épaules.

— Il faudra pourtant bien nous y décider, fit-il encore. Mieux vaut risquer cent fois de périr sous le feu du rayon vert que demeurer dans cette incertitude. Allons voir si, comme le dit le professeur Clairembart, notre Monstre de l’Espace est réellement sur le point de tomber en cendres…

Déjà, Bob s’avançait, mais le professeur Rivière posa la main sur le bras.

— Inutile, dit-il. Regardez…

Là-bas, les antennes-tentacules du monstre s’étaient mises à bouger doucement. L’être avait résisté aux flammes comme il avait résisté aux balles. Rien ne semblait donc devoir l’arrêter dans sa marche destructrice.

Chapitre XI

— Il n'y a donc plus rien à tenter ? fit Allan Wood avec lassitude.

Le professeur Rivière secoua la tête.

— Je crains bien que non, dit-il. Nos carabines et le feu, ce sont là les seules armes dont nous disposons. Et elles se sont révélées toutes deux inefficaces.

Morane, lui, ne disait rien. Il se creusait la cervelle pour trouver un moyen de venir à bout du Monstre de l'Espace mais, malgré son imagination féconde, il dut bientôt renoncer. La situation lui semblait réellement désespérée.

— Il est inutile de demeurer ici, dit Aristide Clairembart. Nous devons avoir regagné le village avant la nuit, avant que le monstre ne sorte de sa torpeur diurne. Aucun d'entre nous, je crois, ne désire servir de cible au rayon vert.

Sur le visage du vieux savant – ce visage étonnamment rose et jeune, sur lequel le temps semblait ne pas avoir prise – l'appréhension se lisait. Et Morane savait que chacun de ses amis, comme lui-même d'ailleurs, était saisi par la même crainte. Ils combattaient une créature dont la puissance se situait au-delà de la mesure humaine, et la conscience aiguë de ce fait les écrasait, les plongeait dans un désarroi au sein duquel ils s'enlisaient lentement, comme dans du sable mouvant.

Plus que tous, Bankutûh semblait touché par leur défaite.

— La fin des Balébélés approche, murmurait-il à la façon d'une litanie. La fin des Balébélés approche…

Bob et Allan Wood échangèrent un regard consterné. Ils savaient combien il leur serait dur, sans l'aide de Bankutûh, de décider les Balébélés à quitter le plateau.

Tournant le dos à la savane brûlée et au monstre, la petite troupe reprit lentement le chemin du village. L'expérience du feu ayant échoué, leur goût de la lutte s'en était allé en même temps.

Pensif, la carabine sous le bras, Bob marchait à quelques mètres en arrière de la colonne. Une colère sourde l'occupait, mais il savait qu'il n'y avait rien à tenter, que le Monstre de l'Espace continuerait sa lente avance vers le village des Balébélés et que rien ne pourrait l'arrêter.

Soudain, Morane sursauta. Un petit troupeau d'antilopes venait d'apparaître sur la gauche, assez loin des hommes. Les gracieux animaux allaient sans se presser, s'arrêtant de-ci de-là pour brouter des pousses tendres de mimosa. Ils ne manifestaient aucun signe de frayeur, et c'était cela qui intriguait Morane. Jusqu'à présent, la proximité du monstre avait jeté la panique parmi les animaux qui, guidés par leur instinct, fuyaient au plus vite le danger. Alors, pourquoi ces antilopes gardaient-elles une allure aussi paisible ?

Un peu plus loin, un couple de lions apparut entre les hautes herbes, pour se diriger vers le nord, c'est-à-dire vers le monstre. Cette fois, Morane s'arrêta, interdit. Ces antilopes tout à l'heure, maintenant ces lions ; c'était plus qu'une coïncidence.

Morane demeurait immobile, à considérer les formes rousses des fauves s'enfoncer dans les hautes herbes. Quelque chose avait changé dans la savane. Mais quoi exactement ?

— On dirait que les animaux ne craignent plus le monstre, murmura Bob. Mais pourquoi ? Voilà ce qu'il faudrait savoir…

Il eut envie de héler ses compagnons pour leur faire part de sa découverte mais, dans la crainte de leur communiquer un faux espoir, il préféra s'abstenir.

— Il me faut pourtant en avoir le cœur net, dit-il encore à voix basse.

Depuis qu'il s'était arrêté, ses compagnons avaient pris de l'avance. Ils allaient sans se retourner, sans échanger une seule parole, la tête basse, comme écrasés sous le poids de leur impuissance.

— Il me faut en avoir le cœur net, répéta Morane.

Sans réfléchir davantage, il fit volte-face et se dirigea vers l'endroit que ses amis et lui venaient de quitter. Il s'arrêta au bord de la zone calcinée et s'accroupit à l'abri d'un bouquet d'arbustes épineux.

Là-bas, le monstre n’avait pas bougé. Seule, de temps en temps, une de ses antennes-tentacules remuait doucement.

D’où Morane se trouvait, la créature paraissait réellement énorme. Assurément, elle possédait la masse de plusieurs éléphants. Quatre, cinq ? Bob tentait de trouver des points de comparaison.

« On dirait que, depuis deux jours, il a encore grossi », songea-t-il. Mais il haussa les épaules. Sans doute était-ce là une illusion.

— Il me faudrait pourtant trouver le moyen de venir à bout de ce mastodonte. Que diable, aucun être vivant n’est immortel !

Longuement, Morane considéra l’étendue calcinée autour du monstre, puis il hocha la tête. Dans la clairière, quand il était prisonnier des Bakubis, le monstre avait éteint le feu, sans doute parce qu’il se trouvait plus à l’aise dans les ténèbres. Il était donc fort possible, sinon certain, que l’énigmatique créature possédait une immunité quelconque vis-à-vis des flammes. Si Bob et ses compagnons s’étaient souvenus de cela, ils se seraient sans doute épargné une tentative infructueuse.

— De toute façon, nous aurions tenté le coup, murmura Morane avec un haussement d’épaules, puisque nous n’avions pas le choix des moyens…

Tout ce qui restait à faire pour Bob, c’était attendre la nuit, afin de surveiller les mouvements du monstre, voir si quelque chose avait changé dans son comportement. Peut-être Morane saurait-il alors pourquoi ces antilopes et ces lions, tout à l’heure, affichaient une telle tranquillité.

*
* *

Le soleil, énorme boule de feu rouge, venait de disparaître derrière la ligne de l’horizon, lorsque le Monstre de l’Espace se mit en branle. Aussitôt, une particularité frappa Morane : au lieu de prendre la direction du village des Balébélés, comme précédemment, le monstre se dirigeait vers l’est.

Sous la faible lumière du crépuscule, la créature parut à Bob plus énorme que jamais, comme si, réellement, elle avait augmenté de volume. En outre, il semblait que son allure, déjà lente auparavant, se faisait encore plus laborieuse.

Durant un long moment, Morane hésita à suivre le monstre, non seulement dans la crainte du rayon vert, mais surtout parce que ses compagnons devaient s'être aperçus de son absence. Sans doute s'étaient-ils déjà lancés à sa recherche, et il ne voulait pas prolonger leur inquiétude. Malgré lui pourtant, il s'avança à travers la zone brûlée et se mit à marcher derrière le monstre. L'allure de celui-ci était si lente qu'il devait réduire la sienne afin de demeurer à distance. Comme les hautes herbes avaient, en cet endroit, été transformées en cendres. Bob éprouvait bien de la peine à se dissimuler. Malgré cela, le monstre ne semblait pas vouloir darder vers lui son rayon mortel.

« Peut-être ne s'est-il pas aperçu de ma présence… », pensa Morane. Pourtant, il ne se faisait nulle illusion à ce sujet. Il s'agissait sans doute là, tout jusqu'ici le prouvait, d'un être doué d'organes sensoriels extrêmement perfectionnés. Mais alors, si le monstre s'était rendu compte de la présence de l'homme, pourquoi ne tentait-il pas de le détruire ?

Pendant une demi-heure peut-être, Morane suivit ainsi la créature géante. On avait traversé la bande de savane brûlée et la nuit était maintenant tout à fait tombée. Par chance, la lune, au disque à présent un peu rongé, éclairait comme les nuits précédentes et la marche se révélait aisée.

De temps à autre, Bob jetait un regard de droite à gauche. Il ne s'agissait pas de se laisser surprendre par un lion ou un léopard en train de chasser. Cette crainte le fit sourire. Voilà qu'il se préoccupait d'un vulgaire lion ou d'un léopard alors que, tout près, il y avait le Monstre de l'Espace, cette machine à tuer perfectionnée !

À peu de distance, les eaux aux reflets plombés d'un grand marais brillèrent sous la clarté lunaire. C'était dans cette direction que le monstre continuait sa progression. Son allure s'était encore réduite, et Bob devait prendre garde à ne pas le rejoindre malgré lui.

De nouvelles minutes s'écoulèrent. Il devenait de plus en plus évident que le monstre voulait atteindre le marécage. Alors, Morane décida de tenter une expérience. Une expérience téméraire et hasardeuse peut-être, mais une sorte d'instinct le poussait en avant. Un besoin de savoir…

Pressant le pas, Bob entreprit de faire un assez large crochet pour atteindre la rive du marais avant le monstre. Là, il se tapit derrière une vieille souche et attendit.

De son allure de limace obèse, l'être approchait. Il atteignit la berge du marécage à une cinquantaine de mètres à peine de Morane et s'avança parmi les roseaux. D'où il se trouvait, Bob pouvait voir les larges yeux luire tels d'énormes diamants noirs.

Et, soudain, Morane se décida. Il épaula sa carabine et, visant le Monstre de l'Espace, fit feu par cinq fois. Un à un, cinq des yeux de la rangée supérieure, touchés par les balles expansives, s'éteignirent. Morane s'attendait à les voir se rallumer au bout de quelques secondes, puis à voir fuser un rayon vert destiné à l'anéantir, mais il n'en fut rien. Tandis que le monstre continuait à s'enfoncer à travers les marais, les yeux touchés demeurèrent éteints. Mû par une sorte de frénésie, Morane glissa alors un nouveau chargeur dans le magasin de son arme et se remit à tirer. Cinq autres yeux, de la rangée inférieure cette fois, s'éteignirent… et demeurent éteints.

Au bout de quelques secondes, comme rien ne se produisait, Bob se détendit et, d'un revers de main, essuya les gouttes de sueur perlant à son front. Un rire nerveux s'échappa d'entre ses lèvres. À présent, il n'en doutait plus : le Monstre de l'Espace avait perdu toute puissance, il était mourant. Cela expliquait l'allure paisible de ces antilopes et de ces lions tout à l'heure. Leur instinct les avait avertis que le monstre n'était plus à redouter, qu'il ne pouvait plus rien contre eux.

— Mais qu'est-ce qui a bien pu le vaincre ainsi ? murmura le Français. A-t-il réellement été blessé par les coups de feu de l'autre jour, ou est-ce l'incendie de tout à l'heure ?

Il haussa les épaules. Ni les balles ni le feu, il le savait, ne pouvaient avoir eu d'effet sur le monstre tant que celui-ci se trouvait

encore en possession de tous ses moyens. Bob renonça donc à comprendre.

— Peut-être le professeur Rivière trouvera-t-il une explication à cela. C'est lui le biologiste, après tout…

Là-bas, le Monstre de l'Espace s'enfonçait toujours davantage dans le marais. L'eau bourbeuse avait atteint la double ligne d'yeux et montait sans cesse le long de l'énorme corps sphérique. Bientôt, seules les antennes-tentacules dépassèrent encore, puis elles disparurent elles-mêmes sous la nappe liquide. Seules, quelques rides concentriques, allant sans cesse en s'élargissant, marquèrent encore l'endroit où s'était enfoncé l'énorme corps, puis une grosse bulle monta à la surface et creva avec un bruit de ventouse qui se détache, et ce fut tout.

Hébété. Morane contemplait l'endroit où le Monstre de l'Espace s'était enfoncé pour être aspiré lentement par les vases. Il avait l'impression d'avoir assisté à quelque fantastique opération d'euthanasie. « Le Monstre de l'Espace s'est suicidé ! pensa-t-il. Le Monstre de l'Espace s'est suicidé ! » Cette probabilité lui parut à ce point prodigieuse qu'il dut s'enfoncer les ongles dans la cuisse pour s'assurer qu'il ne rêvait point, mais il était bien éveillé et la scène dont il venait d'être le témoin avait bien été réelle.

Quelque part, une hyène lança son cri semblable à un rire de dément, puis un oiseau nocturne chanta, comme si, après la disparition de l'être venu d'un autre monde, la nature terrestre reprenait soudain ses droits.

Bob Morane entreprit alors de recharger sa carabine. Ensuite, sans s'attarder davantage, il reprit le chemin du village des Balébélés.

La nouvelle de la mort du monstre devait être accueillie avec allégresse au village de Bankutûh. Tout le reste de la nuit, les tam-tams battirent et hommes, femme enfants dansèrent à la lueur des feux pour célébrer l'événement qui les délivrait d'une terrible menace.

Pendant ce temps, les quatre Européens, M'Booli et Bankutûh s'étaient réunis dans la case du chef. Morane avait fait en détail le

récit de son aventure. Quand il eut terminé, le professeur Rivière hocha la tête.

— Tout semble prouver que le monstre est réellement mort, dit-il. Le calme soudain revenu parmi les bêtes de la brousse, le fait que le monstre lui-même n'ait rien tenté contre Bob quand ce dernier a fait feu sur lui, tout cela est significatif. Mourant, notre adversaire devait assurément avoir perdu une grande partie de ses facultés.

— Qu'est-ce qui, d'après vous, professeur, aurait pu occasionner sa mort ? interrogea Morane.

Le biologiste eut un geste d'ignorance.

— Ce serait difficile à dire. N'oublions pas que nous connaissons fort peu de choses de cette créature. Peut-être une maladie propre à sa race…

Allan Wood se mit à rire.

— Pourquoi ne serait-il pas mort de vieillesse, tout simplement ? dit-il en guise de plaisanterie.

— Oui, pourquoi ? fit Rivière avec le plus grand sérieux. La vieillesse n'est-elle pas la seule maladie dont tous les êtres, Monstres de l'Espace ou non, soient assurés de mourir un jour ?

— Mais pourquoi n'est-il pas demeuré sur place, au lieu de se traîner jusqu'à ce marais pour s'y engloutir ? demanda encore Bob.

À nouveau, Paul Rivière eut un geste d'ignorance.

— Il me serait également difficile de répondre à cette question. Ah ! si notre monstre était mort à l'air libre, j'aurais pu l'examiner à mon aise, mais justement il est allé s'engloutir dans ce marais. Peut-être, après tout, sur sa planète d'origine, vit-il dans des marécages ; à l'instant de la mort, il peut avoir éprouvé le besoin d'y retourner. Souvent, la vérité est fort simple. D'ailleurs, à notre retour en France, j'étudierai avec le soin que vous devinez, le fragment d'aérolithe que j'ai rapporté. Si le Monstre de l'Espace a réellement été amené par cet aérolithe, ce dont je doute en raison de sa taille, je pourrai peut-être glaner quelques renseignements sur son origine.

Dans les yeux du biologiste, un certain regret se lisait. Durant toute son existence de savant, il avait cherché des indices sur les conditions de vie sur les autres mondes et, à présent qu'un être – et quel être ! – venu réellement du fin fond de l'espace, s'offrait à sa

curiosité, il le voyait lui échapper. Devant Bankutûh, pour lequel la mort du monstre était une délivrance, il évitait cependant de montrer trop ouvertement sa déconvenue.

— Tout ce qui compte, fit Allan Wood, c'est que le monstre ait cessé de nuire. Le calme va revenir sur ce territoire, et les Balébélés pourront continuer à vivre libres et indépendants, comme par le passé…

Bankutûh approuva.

— Cette délivrance, c'est à vous que nous la devrons car, sans votre présence, nous nous serions laissés gagner par la panique.

Wood ne répondit pas. Il savait que, si la mort du Monstre de l'Espace n'était pas survenue, ses amis et lui auraient été impuissants à empêcher les Balébélés de se laisser aller au désespoir.

Jusqu'alors, le professeur Clairembart n'avait pas prononcé le moindre mot. Il gardait la tête baissée, comme si une secrète préoccupation le rongeait.

— Et si notre triomphe était prématuré ? dit-il finalement.

Tous les assistants se tournèrent vers lui.

— Que voulez-vous dire, professeur ? interrogea Morane.

Avec amour, le vieil archéologue caressa de la main sa barbiche de chèvre.

— Je ne veux rien dire du tout, répondit-il. Je tiens simplement à vous faire remarquer qu'au début de toute cette affaire il a été question de « démons descendus du ciel » au pluriel. Or, un seul est mort. Que sont devenus, les autres ?

— Votre remarque est juste, professeur, dit Bob.

Il se tourna vers le roi des Balébélés et continua :

— Toi-même, Bankutûh, lors de notre arrivée ici, ne nous as-tu pas dit que des démons étaient venus du ciel pour semer la panique parmi tes guerriers et massacrer le gibier ?…

— Tu sais comment vont les nouvelles, dit le roi noir. Elles grossissent en suivant leur route et, là où il n'y avait qu'un démon, il dut sans doute y en avoir vite plusieurs. Dès demain, j'enverrai des guerriers en reconnaissance à travers tout le plateau, pour qu'ils

s'assurent que le monstre était bien seul et qu'aucun autre de ses semblables ne rôde quelque part, prêt à fondre sur nous…

Bankutûh fit comme il l'avait dit. Dès le lendemain, il envoya des émissaires rayonner à travers tout le territoire, mais tous revinrent avec le même message : le calme régnait dans la jungle, comme par le passé. La menace semblait donc définitivement écartée.

*

* *

Deux semaines plus tard, Bob Morane et ses amis se retrouvaient au bas de l'éboulis par lequel on accédait au sommet du plateau. Là-haut, à l'entrée du défilé, la silhouette de Bankutûh se dressait, encadrée de celles de N'Doloh et de H'Elé. Après un ultime signe d'adieu, les explorateurs se détournèrent et le safari tout entier reprit le chemin de Walobo. Bob Morane marchait aux côtés de Paul Rivière. Ce dernier demeurait silencieux, et Bob comprit aussitôt ce qui le tourmentait.

— Ne vous désolez pas, professeur, dit-il. De toute façon, vous ne pouviez rien faire. Ou le Monstre de l'Espace nous détruisait, ou il devait périr. Je comprends que vous auriez aimé l'étudier, mais consolez-vous en songeant que, tout au moins, sa mort aura servi à quelque chose. Elle aura rendu l'espoir aux Balébélés qui, à présent, sont vos amis comme ils sont les nôtres, à Al et à moi…

Le biologiste sembla secouer un poids lui pesant sur les épaules et son visage se rasséréna soudain.

— Vous avez raison, Bob, dit-il. – Vous permettez que je vous appelle Bob, n'est-ce pas ? Souvent, mon égoïsme de savant m'aveugle. Et puis, tout compte fait, j'emporte un souvenir de notre aventure : ce fragment d'aérolithe. Peut-être m'apportera-t-il quelques précieux renseignements sur notre mystérieux Monstre de l'Espace…

Bob ne répondit pas. Pour le moment, il se souciait pas mal d'un vulgaire morceau de caillou, même si celui-ci devait provenir des lointains espaces interstellaires. En ce qui le concernait, l'aventure était terminée et tout ce qui comptait encore pour lui, c'était de

regagner Paris pour y goûter quelques semaines d'un repos bien mérité.

Pourtant, Morane avait tort de mépriser ainsi ce fragment d'aérolithe que ramenait le professeur Rivière. Bien sûr, c'était un morceau de caillou, mais un morceau de caillou qui pouvait cependant lui réserver bien des surprises.

Chapitre XII

Enfoui dans son vieux fauteuil de cuir patiné, les pieds posés sur le bord de son bureau et la fenêtre ouverte sur la rumeur des quais parisiens, Bob Morane, un livre sur les genoux, ne voyait pas très bien, par cette belle soirée de fin d'été, ce qui aurait pu venir troubler sa quiétude.

Cela faisait près de deux mois à présent qu'il était rentré du Centre-Afrique et, seule, trois semaines plus tôt, une lettre d'Allan Wood était venue lui apprendre que le calme régnait sur le plateau des Balébélés et que plus rien n'y rappelait la présence redoutable du Monstre de l'Espace. Depuis leur retour d'Afrique, Bob n'avait plus reçu de nouvelles, ni du professeur Clairembart, ni du professeur Rivière, qui étaient retournés à leurs travaux. Morane ne s'était pas formalisé de ce double silence car les savants, il le savait, vivent souvent dans un monde à part, hors duquel tout ce qui ne concerne pas leurs recherches est exclu.

La sonnerie de la porte d'entrée fit soudain sursauter Bob. « Allons, pensa-t-il, qui peut bien venir me déranger maintenant ? Au diable les importuns !… »

Comme un second coup de sonnerie retentissait, Bob se décida à s'extirper de son fauteuil. En maugréant, il traversa l'appartement et ouvrit la porte donnant sur le palier extérieur.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea-t-il d'une voix bourrue.

Un porteur des P.T.T. lui tendit un pli bleu.

— Un télégramme urgent pour le commandant Morane.

Bob prit le pli et le retourna longuement entre ses doigts, en se demandant avec inquiétude ce que cela pouvait bien signifier car, en général, ce genre de message ne lui apportait que des ennuis.

Un bruit de galopade dans l'escalier lui fit relever la tête.

— Eh, minute ! cria-t-il. Votre pourboire !…

Mais, déjà, le télégraphiste avait disparu. En bas, la porte de l'immeuble claqua. Morane haussa les épaules.

— C'est beau le désintéressement, murmura-t-il. Voilà un petit gars qui fera son chemin dans la vie… ou qui aura à jamais une mauvaise opinion de la largesse du commandant Morane.

Il haussa à nouveau les épaules et réintégra son bureau. Là, il décacheta le télégramme, le déplia et lut :

Vous attends de toute urgence. Question vie ou mort. Télégraphiez heure d'arrivée à Mende. Voiture vous attendra.

Rivière.

Morane posa le pli sur le coin de sa table de travail et demeura songeur. Mende était le chef-lieu du département de la Lozère, où résidait le professeur Paul Rivière. Mais pourquoi celui-ci voulait-il le voir de toute urgence ?

— Question de vie ou de mort, dit Bob à haute voix.

Il fit la grimace et jeta un regard chargé de rancune en direction du télégramme.

— Je savais que ce genre de truc ne pouvait que m'attirer des ennuis, dit-il à nouveau.

Il venait à peine de prononcer ces paroles, quand une nouvelle sonnerie retentit. Cette fois, c'était le téléphone. Bob décrocha le combiné et dit simplement, d'une voix un peu hargneuse :

— Allô…

— C'est le professeur Clairembart. J'espère ne pas vous déranger, Bob. Vous m'avez l'air de mauvais poil…

En entendant la voix de son vieil ami, Morane se radoucit.

— Excusez-moi, professeur, mais je viens de recevoir un télégramme qui…

— Un télégramme ? C'est justement à ce sujet que je vous téléphonais. Je viens d'en recevoir un moi aussi. De Paul Rivière. Laissez-moi vous le lire et dites-moi ce que vous en pensez. *Vous attends de toute urgence. Question vie ou mort*…

— … Télégraphiez heure d'arrivée à Mende. Voiture vous attendra. Rivière, acheva Morane. Est-ce bien cela, professeur ?

— Exactement. Mais est-ce que, par hasard, vous auriez acquis le don de double vue ?

— Non, professeur, pas le don de double vue ; le don du double télégramme, tout simplement. Celui que je viens de recevoir est identique au vôtre.

À l'autre bout du fil, il y eut un long moment de silence. Puis Clairembart demanda :

— Que pensez-vous de cette double convocation, Bob ?

— Ce que j'en pense ? Le professeur Rivière veut nous voir tous deux, tout simplement, et sans doute n'est-ce pas dans le seul but de nous conter des histoires drôles. Pour le reste, vous connaissez Rivière bien mieux et depuis bien plus longtemps que moi.

— Justement, c'est cela qui me chagrine. Si Paul nous télégraphie qu'il y a question de vie ou de mort, c'est que quelque chose de grave se passe. Si seulement nous pouvions obtenir une explication quelconque. De Paris à la Lozère il y a un bon bout de chemin et…

— Pourquoi ne téléphonerions-nous pas à Rivière ? proposa Bob. Il pourrait nous renseigner…

— Naturellement, ce serait la solution. Hélas, pour ne pas être dérangé dans ses travaux, Paul n'a pas fait installer le téléphone dans son nid d'aigle. Il affirme que, pour un savant, le téléphone est, avec les importuns qui s'en servent, la plus grande plaie de l'époque.

— Si je comprends bien, dit Morane, nous n'avons pas le choix. Il nous faut partir sans retard pour la Lozère. Quand comptez-vous vous mettre en route, professeur ?

— Dès demain. De cette façon, je pourrai être à Mende après-demain matin. Si vous venez, pourquoi ne ferions-nous pas le chemin ensemble ?

— C'est justement ce que j'allais vous proposer, professeur. Rien n'est aussi mortel qu'un voyage en chemin de fer. Je vais me renseigner sur notre itinéraire et vous resonnerai dans la soirée. De

cette façon, vous pourrez, aujourd'hui encore, télégraphier à Rivière l'heure de notre arrivée à Mende…

Morane raccrocha et, saisissant l'annuaire du téléphone, il se mit en devoir de chercher le numéro du bureau de renseignements des chemins de fer. Ce départ forcé le remplissait d'ennui mais, au fond de lui-même, il se sentait intrigué par l'énigmatique message du biologiste. D'ailleurs, cela faisait maintenant un certain nombre de semaines, depuis son retour du Centre-Afrique, qu'il vivait dans l'inaction, et il se sentait soudain repris par sa bougeotte chronique. L'appel des grands espaces commençait à nouveau à retentir en lui. Et la Lozère, avec ses grandes étendues désertes, ses montagnes et ses causses sauvages, hantées encore, par les loups, pensait-on, n'était-ce déjà pas un peu le bout du monde ?

*
* *

Le « nid d'aigle » du professeur Rivière était un petit château fort restauré. Du haut de ses tours, on avait une vue splendide sur les étendues désolées du Gévaudan, sur ses collines désertes, coupées de gorges sauvages et couvertes de forêts profondes.

Pour accéder au château, il fallait, en quittant Mende, se diriger vers le nord, en direction du cours de la Colagne, et suivre de mauvaises routes à peine carrossables, le long desquelles nulle maison ne s'apercevait. Ensuite, au bas d'une butte rocheuse au sommet de laquelle le nid d'aigle était érigé, on devait s'engager sur un chemin en lacet, bordé de précipices, menant à la grille du château lui-même.

Lorsque, le lendemain de leur départ de Paris, Bob Morane et le professeur Clairembart, à bord de la somptueuse limousine conduite par un chauffeur en livrée que Paul Rivière leur avait envoyée à Mende, débouchèrent dans la cour du château, il n'était pas loin de midi. Ils mirent pied à terre et, aussitôt, le biologiste vint à leur rencontre. Malgré la joie manifeste qu'il éprouvait à revoir ses amis, une expression de gravité demeurait sur son visage brun, aux traits fermes, comme si de graves préoccupations l'assaillaient.

Quelques minutes plus tard, Bob et Clairembart se trouvaient attablés dans la salle à manger du château, en face d'une collation que Rivière leur avait fait servir. Quand ils se furent restaurés, leur hôte les mena dans son bureau et les fit s'asseoir dans de confortables fauteuils. Lui-même resta debout et se mit à marcher de long en large à travers la pièce. Finalement, il s'immobilisa et tourna vers ses invités un visage sur lequel se lisait la même expression de gravité que tout à l'heure.

— Je suis certain, mes amis, dit-il, que vous vous interrogez sur les motifs qui m'ont amené à vous convoquer ici.

— Nous supposons, fit Bob, que cela doit concerner, de près ou de loin, notre aventure en Centre-Afrique, et aussi le Monstre de l'Espace.

Le biologiste eut un signe de tête affirmatif.

— C'est bien cela, en effet, et sans m'attarder à de vains préambules j'entrerai donc directement dans le vif du sujet.

Il alla à sa table de travail et y prit une grande enveloppe brune, d'où il tira deux photographies. Il tendit l'une d'elles à Morane en disant :

— Reconnaissez-vous cela, Bob ?

Morane jeta un coup d'œil sur la photo, puis il la passa au professeur Clairembart, en disant à l'adresse de Rivière :

— Le cliché est assez mauvais, mais je serais aveugle si je n'avais pas reconnu feu notre Monstre de l'Espace sur un décor de savanes, assurément celles du Centre-Afrique.

— C'est exact, dit Rivière. J'ai pris cette photo, peu avant que nous ne tentions de faire rôtir le monstre, à l'aide d'une caméra miniature fixée sur l'un des oculaires de mes jumelles, celles-ci servant à la fois de téléobjectif et de viseur. Maintenant, consultez cet autre cliché…

Bob prit la seconde photo que lui tendait Rivière. Cette fois, c'était une excellente épreuve, représentant encore le Monstre de l'Espace, mais dans un décor différent.

— Qu'en dites-vous ? interrogea Rivière.

Morane passa la seconde photo à Clairembart, comme il l'avait déjà fait pour la première, puis il haussa les épaules. Il ne voyait pas

très bien où le biologiste voulait en venir.

— Ce que j'en pense ? fit-il. Que vous venez de nous montrer deux photos de notre monstre, voilà tout…

— Pourtant, la seconde photo doit vous avoir paru légèrement différente de la première…

— En effet, convint Morane. Elle semble avoir été prise à travers la vitre d'un aquarium à l'intérieur duquel notre monstre se serait trouvé enfermé.

Un léger sourire entrouvrit les lèvres de Rivière.

— Un aquarium, dit-il. Comprenez-vous à présent ?

Naturellement, Morane commençait à comprendre, mais il hésitait encore à formuler sa pensée. Ce fut le professeur Clairembart qui s'en chargea.

— Il n'y avait pas d'aquarium sur le plateau. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas, Paul ?

— C'est cela, en effet. En outre, même s'il y avait eu un aquarium, ou quelque chose qui y ressemblât, nous aurions bien eu du mal à y placer le monstre.

Reprenant la seconde photo des mains du professeur Clairembart, Morane y jeta à nouveau un bref coup d'œil.

— Alors, ce monstre dans cet aquarium, ce serait ?… Il y aurait ?…

— Un deuxième monstre, oui, fit Rivière.

Pendant un moment, Bob Morane et le professeur Clairembart considérèrent Paul Rivière avec curiosité, comme s'ils croyaient qu'il se moquait, ou qu'il était soudain devenu fou. Mais personne au monde, ils le savaient, ne pouvait avoir davantage les pieds sur terre que le biologiste.

Chapitre XIII

— C'est là une assez longue histoire, commença le professeur Rivière quand la surprise de ses visiteurs se fut un peu apaisée. Je tenterai néanmoins, car le temps nous manque, de la réduire à l'essentiel.

Bob Morane et Aristide Clairembart, immobiles dans leurs fauteuils, semblaient dévorés maintenant par l'impatience de savoir, et le biologiste continua :

— Quand, là-bas, sur le plateau des Balébélés, nous avions atteint le point de chute de l'aérolithe, celui-ci, sans doute vous en souvenez-vous, s'était complètement effrité. C'est tout juste si je pus en recueillir un fragment solide, à peine gros comme le poing.

« De retour ici, je m'empressai d'étudier ma trouvaille, découpant le fragment d'aérolithe en fines lamelles et inspectant chacune de celles-ci au microscope. Je travaillai dans un caisson soigneusement aseptisé. Pourtant quelle ne fut pas ma surprise quand, au dixième jour de mes recherches, le microscope me révéla un indice de vie. Il s'agissait d'un microbe ; un microbe qui possédait cette particularité d'être le double exact mais extrêmement réduit, de notre Monstre de l'Espace.

« Tout d'abord, je ne compris pas. Le lendemain cependant, la vérité commença à se faire jour en moi, quand je me rendis compte que mon microbe avait triplé de volume. Trois jours plus tard, il avait atteint la taille d'un petit pois…

— Sans doute sommes-nous en présence d'organismes qui, après avoir été volontairement réduits pour pouvoir voyager à travers l'espace, reprennent leur volume original, supposa Morane.

Mais le professeur Rivière secoua la tête.

— Tout d'abord, continua-t-il, je formulai un raisonnement identique au vôtre, Bob. Bientôt pourtant il me fallut changer d'avis. Des tests me convainquirent qu'il s'agissait bien là d'un microbe,

mais d'un microbe qui, une fois libéré de la gangue inerte qui l'isolait, semblait soudain atteint de gigantisme et se mettait à grossir démesurément. Restait à savoir quel était l'agent terrestre capable de provoquer une telle transformation. De nombreuses expériences se révélèrent infructueuses. Un beau jour cependant, je me rappelai que, dans certains cas, les rayons ultraviolets pouvaient provoquer, sur certains êtres vivants, de réelles mutations. À ce moment, mon Macrobe – c'était ainsi que j'avais baptisé la créature, pour lequel le terme de microbe me semblait à présent dépassé – mon Macrobe donc avait atteint la taille d'une orange et se révélait capable de tuer déjà des petites souris à l'aide de son rayon mortel. Grâce à des filtres spéciaux tamisant la lumière à laquelle il se trouvait exposé, je le mis à l'abri des rayons ultraviolets. Aussitôt, il s'arrêta de grossir. Quand je le soumettais à nouveau à l'action des ultraviolets, il se remettait à augmenter de volume.

— Ainsi, fit Clairembart, ce Monstre de l'Espace que nous avons combattu là-bas, sur le plateau des Balébélés, était un énorme microbe, si je puis m'exprimer ainsi ?

— En effet, un énorme microbe ou, pour mieux dire, un microbe devenu macrobe[2].

— J'espère, dit Morane, que vous n'avez pas laissé votre… Macrobe atteindre la taille du monstre africain.

Une ombre passa sur le visage du professeur Rivière, mais cela dura seulement l'espace d'un éclair.

— Pour pouvoir étudier plus aisément mon spécimen, continua le biologiste, j'aurais en effet aimé lui laisser atteindre une certaine taille : celle d'un ballon de football par exemple. Seulement, comme j'avais acquis la certitude que la puissance du rayon vert croissait proportionnellement au volume de l'animal, cela créait un réel problème. J'avais pu, là-bas dans le Centre-Afrique, me rendre compte de la puissance destructrice du rayon en question, et je ne voulais pas courir le risque de m'y exposer. La solution fut cependant vite trouvée. Quelques expériences me prouvèrent que le rayon vert ne franchissait pas une barrière de plomb, si mince fût-elle. Je fis donc traiter un grand aquarium, coulé d'une seule pièce,

de façon à ce que sa surface interne fût, tout en demeurant transparente, recouverte d'une pellicule extrêmement mince de plomb. À partir de ce moment je pus, sans courir de risque, laisser grossir mon Macrobe en l'exposant régulièrement aux effets des ultraviolets, et je pus ainsi faire d'intéressantes constatations à ce sujet. Je compris pourquoi, notamment, notre Monstre de l'Espace, là-bas sur le plateau, possédait des habitudes presque exclusivement nocturnes. C'était parce que le jour, où les ultraviolets sont abondants, il se trouvait en pleine crise de gigantisme et perdait ainsi une grande partie de ses facultés ; la nuit, au contraire, il pouvait retrouver toute son activité.

— Mais, interrogea Morane, comment se fait-il que, sur leur planète d'origine, nos Macrobes – qui étaient alors des microbes – n'aient pas subi déjà cette crise ? Faudrait-il supposer que la lumière du soleil éclairant la planète en question soit dépourvue d'ultraviolets ?

— Pas nécessairement, répondit Rivière. Mes expériences m'ont appris que des doses réduites de ces ultra-violets n'influençaient pas mon Macrobe. Au contraire, les rayons de notre lumière solaire, tels qu'ils nous parviennent normalement, déclenchent la crise de gigantisme. On pourrait donc supposer que l'atmosphère de la planète dont ces êtres sont originaires soit très riche en un élément, la vapeur d'eau par exemple, pouvant filtrer en partie les radiations ultraviolettes. Par contre, notre atmosphère terrestre étant moins riche en cet élément, l'effet de ces radiations s'y fait sentir davantage. Ne croyez pas que j'avance là une théorie nouvelle. Comme je vous l'ai dit déjà, on sait à présent que les ultraviolets sont capables de provoquer des mutations au sein des espèces animales. Jadis, ces mutations étaient fréquentes, on le sait par l'étude de l'évolution des êtres vivants ; aujourd'hui, si ces mêmes mutations ne se produisent plus, ce serait parce que notre atmosphère, plus riche en vapeur d'eau que par le passé, ne laisserait plus passer qu'une quantité réduite de radiations UV.

— Pour nous résumer, dit le professeur Clairembart, deux microbes appartenant à un lointain système planétaire se seraient par hasard trouvés emprisonnés au centre d'un météorite. Quand

celui-ci s’est écrasé sur notre Terre, ils ont été libérés et se sont mis à se transformer sous l’action des rayons ultraviolets…

D’un signe de tête, Paul Rivière approuva le vieil archéologue, puis il continua :

— Lorsque mon Macrobe eut effectivement atteint la taille d’un ballon de football, je cessai de l’exposer aux effets des ultraviolets, et il s’arrêta immédiatement d’augmenter de volume. Entre-temps, comme nous l’avions remarqué déjà sur le plateau, j’acquis la preuve qu’il était quasi indestructible par des moyens mécaniques ou chimiques. Non seulement à cause de sa composition moléculaire qui doit être d’origine siliceuse, mais aussi sans doute grâce à sa capacité de s’adapter quasi automatiquement, par une soudaine transformation de son équilibre biologique, à toute nouvelle condition extérieure.

Le biologiste s’arrêta pendant un instant de parler et demeura songeur. Finalement, il reprit :

— Naturellement, il existe une faille dans ce raisonnement. Si les Macrobes possédaient la faculté de s’adapter en toutes circonstances, ils se seraient également adaptés aux effets des radiations ultraviolettes. Or, ce n’est pas le cas, nous le savons. Mais peut-être est-ce là, justement, l’exception qui confirme la règle. Une autre constatation vint également me convaincre de l’extrême perfectionnement de ces êtres. Si j’amputais mon Macrobe d’une de ses antennes-tentacules ou de l’un de ses yeux – qui en réalité sont à la fois des organes émetteurs et récepteurs – il se les reconstituait presque instantanément.

— Un peu comme certains reptiles et batraciens qui jouissent du pouvoir de reconstituer leur queue, ou une patte, ou même un œil, remarqua Bob.

— Exactement, mais avec cette différence qu’en ce qui concerne les Macrobes, ce processus se trouve à ce point accéléré que quelques secondes à peine s’écoulent entre la destruction de l’organe et sa reconstitution. Cela peut paraître extraordinaire, certes, mais nous nous trouvons en présence d’êtres tout différents de ceux que nous connaissons, ne l’oublions pas. Ils viennent d’un autre système solaire, peut-être même d’une autre Galaxie, où les

conditions de vie sont assurément toutes différentes des nôtres. Imaginez un instant qu'un habitant de notre soleil – en admettant bien sûr qu'il y ait des êtres vivants sur le soleil – descende sur terre ; il y serait quasi indestructible.

— Pourtant, dit Bob, le monstre du Centre-Afrique est bien mort, lui. Il était mourant quand il s'est traîné vers les marais, sinon, lorsque je l'ai attaqué, il aurait immanquablement dardé un rayon vert dans ma direction…

— J'ai dit que les Monstres de l'Espace étaient quasi indestructibles, mais non pas immortels, répondit Rivière. Peut-être aurais-je pu trouver le secret de leur mort si, voilà deux semaines, je n'avais été obligé d'interrompre brusquement mes observations.

— Interrompre vos observations ? interrogea Clairembart. Pourquoi cela ?

Le biologiste ouvrit la bouche pour fournir une explication, mais il se retint.

— Accompagnez-moi tous deux à mon laboratoire. Alors, vous comprendrez…

Le laboratoire du professeur Rivière se trouvait aménagé au sommet du donjon et on y accédait par un large escalier de pierre en colimaçon. C'était une vaste salle aux murs clairs et éclairés par des baies vitrées ou vertes dans l'épaisseur des vieux murs. Par une grande verrière du plafond, les rayons du soleil entraient à flots.

Passant entre des tables encombrées d'instruments nécessaires aux expériences, le biologiste avait conduit ses deux visiteurs vers un coin du laboratoire où, à l'intérieur d'une cage de fer, un grand aquarium était dressé sur un socle en béton. Dans la paroi frontale de l'aquarium, un large trou béait.

Paul Rivière ouvrit la porte de la cage et fit pénétrer Bob et Clairembart à l'intérieur. Il désigna l'aquarium.

— Voilà où mon Macrobe se trouvait encore il y a deux semaines…

Morane et l'archéologue sursautèrent violemment.

— Se trouvait ? fit Bob. Qu'est-il devenu ? Il ne s'est pas ?…

Rivière eut un hochement de tête affirmatif.

— Si, dit-il, il s'est enfui…

— Mais, tout à l'heure, Paul, dit Clairembart, vous nous avez affirmé avoir fait traiter la surface interne de l'aquarium au plomb afin d'annihiler les effets du rayon vert.

— C'est exact, reconnut Rivière, mais j'avais compté sans le prodigieux pouvoir d'adaptation du monstre. Celui-ci finit sans doute par perfectionner le pouvoir de son rayon et à rendre ce dernier efficace contre le plomb. Toujours est-il qu'un beau matin, je trouvai l'aquarium vide. Le Macrobe avait pris la clé des champs.

Morane se pencha vers l'aquarium. Sa paroi frontale, épaisse de plus d'un centimètre, semblait avoir littéralement fondu.

— Et, lorsque votre Macrobe a fui, cette cage était-elle close ? interrogea Bob à l'adresse de Rivière.

— Elle était close. Je l'avais fait construire autour de l'aquarium de façon à ce qu'un domestique ne puisse s'approcher trop près de celui-ci et, à la suite d'une maladresse quelconque, l'endommager gravement. Chaque soir, avant de quitter le laboratoire, je fermais moi-même la porte de cette cage à clé.

— Comment se fait-il alors, si la porte était close, que le monstre a pu fuir ? Les barreaux me semblent intacts et c'est à peine si l'on pourrait glisser une balle de tennis entre eux. Or, votre Macrobe avait atteint la grosseur d'un ballon de football, avez-vous dit.

— Voilà qui est fort bien raisonné, Bob, fit Rivière d'une voix légèrement narquoise. Hélas, vous ne connaissez pas encore parfaitement nos Monstres de l'Espace. Souvenez-vous que ceux-ci ressemblent à d'énormes limaces sphériques. Comme les limaces, ils n'ont point d'os – je le sais pour avoir radiographié mon spécimen – et, en outre, leurs tissus sont doués d'une grande élasticité. Donc, une fois hors de sa prison de verre, notre Macrobe n'a même pas eu besoin de faire fondre les barreaux de la cage ; il lui a suffi tout simplement de se glisser entre eux. Ensuite, il a brisé l'une des baies du laboratoire et s'est laissé choir au bas du donjon, et cela sans se faire le moindre mal. Il ne lui resta plus alors qu'à gagner la campagne.

Ni Morane ni Clairembart ne trouvaient à présent un mot à dire. Une sorte d'effarement s'était emparé d'eux et ils ne parvenaient pas

à s'en affranchir. Il fallut bien une vingtaine de secondes pour que Bob, enfin, retrouvât l'usage de la parole.

— Donc, le monstre circule en liberté dans la région, dit-il d'une voix sourde.

— En liberté, oui, répondit Rivière. Oh ! rassurez-vous, Bob, il n'a pas encore fait de victimes humaines. La contrée est presque aussi déserte que le plateau des Balébélés. Il n'aura eu non plus aucune peine à se nourrir, car il y a pas mal d'animaux sauvages dans les collines, et aussi du bétail. Il lui aura suffi de se servir. En outre, sa taille a considérablement augmenté. La dernière fois que je l'ai aperçu, voilà huit jours, il avait environ la masse d'un taureau, il doit avoir encore augmenté de volume.

— Les habitants du pays n'ont-ils pas été alertés ? demanda Clairembart. Certains doivent avoir aperçu le monstre et les pertes en bétail ont dû être signalées.

Un haussement d'épaules échappa au biologiste.

— Les Macrobes ont des habitudes exclusivement nocturnes, ne l'oubliez pas, dit-il. Durant le jour, ils se tiennent tapis à l'écart dans quelque coin. Cela diminue donc dans de fortes proportions les chances de les apercevoir. Les paysans, par ici, sont d'ailleurs demeurés assez superstitieux. Devant les dépouilles de leurs moutons ou de leurs bœufs, ils déclarent tout simplement que la Bête est venue[3].

— La Bête du Gévaudan, hein ? fit Bob. Si je ne m'abuse, on a supposé qu'il s'agissait d'un énorme loup. Or, les Monstres de l'Espace ne tuent pas leurs victimes comme le ferait un de ces carnassiers…

— Certes non, dit Rivière avec un sourire, et nos paysans s'en sont bien rendus compte. Aussi parlent-ils maintenant du « fantôme de la Bête ». Un fantôme qui suce le sang, c'est dans la norme des choses…

C'était sur un ton légèrement narquois que le biologiste avait prononcé ces derniers mots. Presque aussitôt pourtant, une ombre passa sur son visage.

— Bien sûr, tout cela n'a rien de drôle. Un Monstre de l'Espace erre dans la région et, tôt ou tard, il peut faire une victime humaine. Plusieurs victimes humaines…

— Pourquoi ne pas avoir mis le public au courant du danger ? demanda Clairembart.

— Le public ? ricana le biologiste. Tout d'abord, si j'avais parlé des Monstres de l'Espace, on m'aurait pris pour un fou et on m'aurait ri au nez, en m'accusant de vouloir rééditer le coup des soucoupes volantes. Puis, quand des êtres humains auraient été tués par le rayon vert, on aurait bien été obligé de se rendre à l'évidence, et ç'aurait été aussitôt la panique, avec tout ce que cela comporte d'hystérie collective et d'excès de toutes sortes.

Morane passa les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux. Puis, une soudaine frénésie s'empara de lui.

— Il faut pourtant faire quelque chose, dit-il d'une voix heurtée. Avertir les autorités, prendre des mesures, que sais-je…

D'un geste de la main, le biologiste apaisa son interlocuteur.

— Calmez-vous, Bob… Calmez-vous… Je me rends parfaitement compte de la gravité de la situation. Je sais que le Macrobe est un être redoutable et que, grossissant sans cesse et la puissance de ses armes s'accroissant en rapport avec sa taille, il peut devenir un danger réel, semer la terreur à des lieues et des lieues à la ronde… jusqu'à ce qu'on découvre le moyen de le vaincre.

— Si l'on découvre jamais ce moyen, jeta Clairembart dont les yeux, derrière les verres épais des lunettes, brillaient maintenant de peur contenue.

Paul Rivière se redressa fièrement et gonfla sa large poitrine.

— On le découvrira, dit-il. Rien n'est impossible à l'homme.

— Rien n'est impossible aux Monstres de l'Espace non plus, fit Morane avec un mauvais sourire.

Tout à coup, le professeur Rivière parut se dégonfler. Ses épaules s'abaissèrent et une expression de lassitude noya ses regards. Visiblement, la remarque de Bob avait rabaissé son orgueil de savant trop confiant dans le génie humain.

— Les Monstres de l’Espace, dit-il, sont des ennemis redoutables et, même isolé, le spécimen qui a fui ce laboratoire, en effet, peut amener des catastrophes. Mais rassurez-vous, des mesures ont déjà été prises, et tout va être tenté pour éviter le pire. Si vous voulez à nouveau me suivre, mes amis…

Dans un coin du laboratoire, un petit escalier de fer s’amorçait, barré à son sommet par une trappe. De son pas ferme, le professeur Rivière marcha dans sa direction et, suivi par Morane et Clairembart, se mit à gravir les marches. La trappe fut soulevée et les trois hommes prirent pied sur une étroite terrasse couverte, de laquelle on embrassait toute l’étendue des terres environnantes.

Chapitre XIV

Le panorama s’offrant à Morane, à Clairembart et à Rivière était vraiment grandiose. Aussi loin que les regards pouvaient porter, les chaînes du Massif Central érigeaient leurs monts érodés, couverts de forêts séparées par de mornes landes. Le belvédère du professeur Rivière, installé au sommet de ce donjon solitaire, se révélait être un poste d’observation idéal.

Paul Rivière s’était approché d’un puissant binoculaire de marine, monté sur son trépied, et l’avait pointé vers un endroit déterminé de la campagne. Quand il eut terminé les indispensables manipulations, il se tourna vers Morane et Clairembart.

— Si l’un de vous veut regarder, dit-il.

Morane désigna l’instrument à l’archéologue, en disant :

— Je vous laisse tirer le premier, professeur…

Le vieux savant enleva posément ses lunettes, les plaça dans la poche poitrine de sa veste puis, se baissant, approcha ses yeux du double objectif. Quand il eut terminé sa mise au point, il demeura un long moment à regarder. Finalement, il murmura :

— Ou bien mon imagination est en train de me jouer des tours, ou il s’agit là de tanks. Si vous voulez voir vous-même, Bob…

Morane s’approcha à son tour du binoculaire et refit la mise au point. Une portion du paysage lui apparut, fortement agrandie. C’était une sorte de large cañon limité par de hautes et abruptes falaises de roches blanches. On eût dit qu’en cet endroit l’épée d’un géant avait, d’un terrible coup de tranchant, pratiqué une énorme brèche dans la montagne. Le fond du cañon lui-même était tapissé d’une végétation touffue composée, pour le peu que Bob put en juger malgré l’éloignement, d’essences résineuses, pins, sapins et bruyères. Devant l’entrée du cañon, le terrain était dénudé et, se découpant, sur le fond clair de la prairie, on apercevait une demi-

douzaine de formes trapues, couleur d'argile jaune. Entre ces formes évoluaient des silhouettes d'hommes vêtus de kaki.

Tout de suite, Morane avait reconnu ces formes massives.

— Vous avez raison, professeur, dit-il en se redressant et en se tournant vers Clairembart. Il s'agit bien là de tanks. De tanks et de soldats.

Il s'adressa ensuite au biologiste.

— Pouvez-vous nous expliquer exactement de quoi il retourne, professeur ?

— J'ai fait venir l'armée, tout simplement, expliqua Rivière. Je suis un ami personnel du ministre de la Guerre. Quand il ne se trouve pas à Paris, il habite non loin d'ici, dans sa propriété de Dordogne. J'ai eu la chance de l'y trouver et n'ai eu aucune peine à le convaincre. La troupe est sur place depuis deux jours déjà.

— N'avez-vous pas peur, demanda encore Morane, que la présence de militaires dans la région n'alerte la population ?

Paul Rivière secoua la tête.

— On a fait courir le bruit qu'il s'agissait de manœuvres restreintes. Quant aux troupes elles-mêmes – une centaine d'hommes tout au plus – il s'agit uniquement de soldats d'élite faisant carrière dans l'armée. Ils ont été triés sur le volet et l'on peut être assuré de leur discrétion.

Bob demeura un long moment songeur.

— Évidemment, dit-il enfin, il n'y avait sans doute pas de meilleure solution. L'armée dispose de gros moyens et peut-être pourra-t-elle venir à bout du monstre. Je suppose, professeur, que vous nous avez fait venir pour assister à l'hallali…

— Oui, Bob. Aristide et vous, avez été mes fidèles compagnons d'aventure là-bas en Afrique. Je ne pouvais vous tenir éloignés de tout ceci. Incessamment, l'assaut sera lancé contre le Macrobe. Celui-ci est enfermé au fond du cañon, qui se termine en cul-de-sac. Les projectiles à charge creuse tirés par les tanks auront peut-être raison de lui.

— Et sinon ? interrogea Morane.

— Sinon, on tentera des bombardements au napalm, par avion et, en dernier ressort, on utilisera les armes atomiques tactiques.

Bob Morane fit la grimace.

— Si les choses en arrivent là il ne sera plus question de garder le secret. La presse s'emparera de l'événement et le montera en épingle. Des reporters astucieux réussiront à glaner des renseignements sur l'invulnérabilité du monstre. On parlera d'une invasion interplanétaire. Bref, cela fera un fameux raffut, avec épidémie d'hystérie collective, panique plus ou moins généralisée et toute la lyre.

Le professeur Clairembart éclata de rire. Un rire forcé, un peu sinistre, qui amena une subite rougeur sur les joues lisses de bébé trop vite vieilli de l'archéologue.

— Votre pessimisme vous fait délirer, Bob, dit-il. Espérons que nous ne devrons jamais en arriver aux armes atomiques. Et puis, de toute façon, Paul a fait ce qu'il fallait faire. Avec l'aide de l'armée, nous ne tarderons pas à venir à bout de ce maudit Monstre de l'Espace.

— J'en accepte l'augure, fit Bob.

Pourtant, il se souvenait des heures pénibles passées dans la savane, sur le territoire des Balébélés, quand le premier Monstre de l'Espace y faisait régner la terreur, et un peu de cette terreur l'assaillait à nouveau. À l'idée que les mêmes événements pouvaient se reproduire, il sentait beaucoup de son assurance habituelle l'abandonner. Il réussit néanmoins à vaincre ce début de panique et demanda, à l'adresse de Rivière :

— Et maintenant, professeur, qu'allons-nous faire ? Car je suppose que vous ne nous avez pas fait venir exprès de Paris pour nous faire assister au spectacle du haut de ce belvédère.

— Non, rassurez-vous, Bob, mon intention n'est pas de vous tenir à l'écart. Une jeep va nous conduire à l'entrée du cañon. Peut-être l'officier en charge a-t-il décidé d'attaquer aujourd'hui encore. Dans ce cas, nous serons aux premières loges pour jouir du spectacle…

Au fond de lui-même, Morane ne pouvait s'empêcher d'admirer l'insouciance du savant. Pourtant, cette insouciance, il le savait, était feinte. Paul Rivière était un homme intelligent et, tout comme lui-

même, tout comme le professeur Clairembart, il se rendait assurément compte de la gravité du moment.

*
* *

Il fallut plus d'une heure à la jeep, que Paul Rivière conduisait d'un poignet ferme, pour parvenir à l'entrée du cañon. Le biologiste avait mené ses amis le long de chemins caillouteux ressemblant davantage à des torrents à sec qu'à des routes, le long des crêtes aux flancs abrupts, de voies forestières, à travers des prairies bourbeuses étagées à flanc de collines. Souvent, le chemin paraissait impraticable, mais la jeep passait malgré tout. Finalement, elle s'engagea sur un mauvais chemin creusé d'ornières et bordé de chaque côté par une clôture en ruine. Au bout de ce chemin, qui conduisait à ce vaste pâturage situé à l'entrée du cañon, un soldat, casqué et armé en guerre, se trouvait en faction. À l'approche de la jeep, il pointa le canon de sa carabine en direction des nouveaux venus.

Sans paraître s'émouvoir de cette menace, Rivière laissa rouler le véhicule jusqu'à hauteur de la sentinelle. Là, il donna un brusque coup de frein et, quand la jeep se fut immobilisée, il dit d'une voix sèche, en s'adressant au soldat :

— Je suis le professeur Rivière. Le capitaine Bauer m'attend. Veuillez le prévenir de mon arrivée…

Le ton était sans réplique et le soldat, tournant aussitôt les talons, se dirigea vers un groupe de tentes situées non loin de là. Au bout de quelques minutes, il revint.

— Le capitaine Bauer vous attend, dit-il à l'adresse de Rivière. Mais vos amis…

— Mes amis m'accompagnent, coupa le biologiste.

Il embraya et la jeep fila sur l'herbe courte de la prairie, pour s'arrêter à proximité des tentes. Morane, Rivière et Clairembart mirent pied à terre. Un officier sortit de l'une des tentes et se dirigea vers les nouveaux venus. C'était un jeune capitaine fringant et

soigné – trop fringant et trop soigné au goût de Morane. Il tendit la main à Paul Rivière et dit d'une voix froide :

— Ravi de vous revoir, professeur. Malheureusement, je ne m'attendais pas à ce que vous soyez accompagné…

Sans paraître prendre attention aux paroles de son interlocuteur, le biologiste se tourna vers Bob et l'archéologue.

— Je vous présente le commandant Robert Morane et le professeur Aristide Clairembart. Ils sont pour moi de précieux collaborateurs. Naturellement, si vous vous opposez à ce qu'ils demeurent ici, ils ne pourront qu'obéir. Comme j'ai besoin d'eux, je serai obligé d'en référer à mon excellent ami le ministre de la Guerre et… Vous comprenez, capitaine, cela nous ferait perdre du temps, nous occasionnerait de sérieux ennuis…

Le jeune officier dut comprendre l'allusion, car il n'insista pas. Au nom du ministre de la Guerre, il sembla même perdre un peu de sa morgue.

— Naturellement, professeur, dit-il sur un ton de courtoisie un peu forcée, vos amis sont ici les bienvenus. À présent, je vais vous exposer mon plan. Si vous voulez m'accompagner jusqu'à la limite des arbres…

Silencieusement, Bob et les deux savants s'avancèrent à la suite du capitaine Bauer. Arrivés près des tanks qui, au nombre de six, pointaient leurs canons vers la lisière des bois tapissant le fond du cañon, ils s'arrêtèrent.

L'officier tendit le bras vers l'extrémité de la gorge.

— Ce matin, dit-il, j'ai envoyé des éclaireurs là-bas. Le monstre s'y trouve toujours bien prisonnier.

— Êtes-vous certain qu'il n'ait pas pu fuir depuis ? interrogea Morane.

Le capitaine Bauer secoua la tête.

— Le cañon se termine en impasse. Si vous l'ignorez, je vous l'apprends. Pour fuir, le monstre aurait dû passer par ici et les veilleurs n'auraient pas manqué de l'apercevoir.

Morane se tourna vers le professeur Rivière.

— Pas de cavernes là-bas, au fond du cañon ? interrogea-t-il.

— Je sais à quoi vous pensez, Bob, fit le biologiste. Voyez-vous, je connais cette gorge comme ma poche car, jadis, avec de mauvais garnements de mon espèce, j'y venais jouer aux Indiens. Au fond du cul-de-sac il y a bien une grotte. Je l'ai visitée à maintes reprises et elle ne possède aucune issue avec l'extérieur. Comme l'affirme le capitaine Bauer, il est donc quasi certain que le Macrobe doit toujours se trouver dans le cañon.

Levant la tête, Bob inspecta longuement les murailles rocheuses. Celles-ci, hautes d'une centaine de mètres à la verticale, semblaient réellement défier toute escalade. À moins que des ailes ne lui aient poussé, le Monstre de l'Espace n'avait sans doute pas pu fuir.

— Maintenant, puisque vous êtes bien certain de tenir votre gibier, capitaine, fit Paul Rivière, exposez votre plan.

Bauer se redressa et se remplit les poumons d'air, comme s'il voulait foncer.

— Mon plan est simple, expliqua-t-il. Simple et audacieux. Les tanks vont s'avancer dans le cañon, surprendre le monstre et lui envoyer leurs projectiles à charge creuse. Pour ajuster leur tir, mes hommes se serviront de fusées éclairantes…

Morane sursauta :

— Avez-vous bien dit : des fusées éclairantes ? interrogea-t-il.

L'officier le regarda avec surprise.

— J'ai bien dit : des fusées éclairantes, en effet. Qu'y a-t-il de drôle à cela ?

— Il n'y a rien de drôle, au contraire, répondit Bob. Cela signifie tout simplement que vous comptez attaquer la nuit.

Le capitaine Bauer acquiesça.

— Je compte attaquer la nuit, en effet, comme il est d'usage de le faire. Trouvez-vous quelque chose à y redire… commandant Morane ?

— La nuit, expliqua Bob sans perdre son calme, les Monstres de l'Espace sont en possession de tous leurs moyens et attaquer alors serait doubler les risques.

Cette fois, Bauer éclata de rire. Un petit rire désagréable d'enfant prétentieux et mal élevé.

— Les risques ! fit-il. Vous me faites rire avec vos risques… Vous allez me parler sans doute du rayon vert. Personnellement, je n'en ai pas encore vu la couleur et je n'y crois guère. Votre Monstre de l'Espace n'est qu'une limace – une limace plus grosse qu'un éléphant peut-être, mais une limace quand même – et nos projectiles à charge creuse vont en faire de la bouillie.

— Le commandant Morane a raison, intervint le professeur Rivière. Quand j'ai aperçu le monstre pour la dernière fois, voilà une huitaine de jours, il avait atteint tout juste la taille d'un taureau. Maintenant, vous venez de l'affirmer vous-même, il est devenu plus gros qu'un éléphant. La puissance de son rayon doit encore avoir augmenté. Dans le Centre-Afrique, nous avons vu un autre Monstre de l'Espace à l'œuvre et…

— Nous ne sommes pas ici dans le Centre-Afrique, coupa Bauer, et c'est moi qui commande. J'ai décidé d'attaquer la nuit et nous attaquerons la nuit. Cette nuit…

À ce moment, un jeune lieutenant au visage intelligent, qui se trouvait assis sur la coupole d'un tank, sauta légèrement à terre et s'approcha du groupe formé par Bauer, Morane et les deux savants.

— Excusez-moi, mon capitaine, dit-il à l'adresse de Bauer, mais j'ai entendu votre conversation, bien malgré moi, croyez-le. Ces messieurs connaissent l'ennemi que nous avons à combattre ; peut-être serait-il prudent de suivre leurs conseils…

Nonchalamment, Bauer fit face à son subordonné et le foudroya du regard.

— Qui vous a demandé votre avis, lieutenant Perret ? fit-il d'une voix cassante. Je commande ici, et je n'ai que faire de vos conseils.

Devant l'intransigeance de son chef, Perret jugea inutile d'insister. Il lança un regard de regret à Morane et à ses amis et regagna son tank. Cette preuve d'autorité semblait avoir calmé Bauer. Il tourna vers ses visiteurs un visage indifférent pour dire :

— Comme je vous le disais donc, messieurs, nous attaquerons la nuit et…

Mû par une rage soudaine, Bob Morane avança d'un pas en direction de l'officier.

— Vous n'attaquerez pas de nuit, cria-t-il. Ce serait de la folie. Vous m'entendez, vous n'attaquerez pas cette nuit !…

Bauer toisa dédaigneusement son interlocuteur.

— Et qui m'en empêchera ? interrogea-t-il. Vous sans doute ?…

— Oui, dit Bob du même ton rageur. S'il le faut, je vous empêcherai de faire cette sottise.

L'officier eut un geste tranchant.

— Il suffit, monsieur Morane. Vous êtes ici sous juridiction militaire. Encore un mot, et je vous fais arrêter. Il me suffit de donner un ordre et…

S'avançant d'un nouveau pas vers Bauer, Morane dit d'une voix mauvaise, faisant sonner comme du métal chaque syllabe des mots qu'il prononçait :

— Allez-y donc, capitaine, donnez cet ordre. Avant que vos hommes ne soient accourus, j'aurai tout le loisir de vous apprendre à vivre.

Morane et Bauer se mesuraient du regard, prêts visiblement à se précipiter l'un sur l'autre. Le rire cristallin du professeur Clairembart éclata soudain.

— Mieux vaut ne pas insister, capitaine, dit-il. Quand Bob a besoin d'un aide-mémoire, il prend un homme comme vous, y fait un nœud et le glisse jusqu'au lendemain dans la poche de son gilet. Et puis, que diront vos supérieurs quand ils apprendront que vous avez mis en état d'arrestation le commandant Morane lui-même, un des héros de la dernière guerre, le pilote le plus décoré de France ?

Ces arguments parurent avoir leur effet sur Bauer. Il tourna brusquement les talons et s'éloigna en direction des tentes. Au passage, il jeta, à l'adresse du lieutenant Perret :

— Tenez-vous prêts pour attaquer cette nuit, comme prévu !

Morane voulut rejoindre l'orgueilleux personnage, mais la poigne solide du professeur Rivière l'en empêcha.

— N'insistons pas, Bob, fit le biologiste. Ce Bauer a la force pour lui et pour le moment, ses ordres font office de loi. Cette attaque de nuit est absurde, mais nous n'y pouvons rien ! Le temps de toucher le ministre de la Guerre, que des instructions parviennent jusqu'ici, il serait trop tard. Tout ce que nous pouvons souhaiter c'est que, cette

nuit, notre Monstre de l'Espace ne se montre pas dans des dispositions trop combatives…

Chapitre XV

Rangés à l’orée du bois, les tanks, leurs moteurs sous pression, leurs projecteurs allumés, attendaient le moment de se mettre en route. Un peu à l’écart, Morane, Clairembart et Rivière contemplaient, impuissants, les redoutables machines de guerre prêtes à s’ébranler dans la nuit.

Le capitaine Bauer, qui se tenait à la coupole du premier tank, se tourna vers les trois amis et leur cria d’une voix narquoise :

— Pourquoi ne pas nous accompagner, messieurs ? Peut-être avez-vous peur…

Comme il n’obtenait pas de réponse, il poussa un ricanement sonore.

— Mais oui, bien sûr, ces messieurs ont peur. Peur d’une grosse limace !…

Morane serra les poings.

— Montrons à cet ectoplasme prétentieux si nous avons peur, siffla-t-il entre ses dents, même si cela devait nous coûter la vie…

Suivi par le professeur Rivière, il se dirigea vers le second tank, commandé par le lieutenant Perret, et se hissa sur la coupole. Clairembart, lui, s’était approché d’un autre tank et avait grimpé à bord.

L’air goguenard, Bauer les avait regardé faire. Il jeta un ordre et les chars s’ébranlèrent, pour s’engager dans le bois à la file indienne. Solidement accrochés, Morane, Rivière et Clairembart s’étaient allongés à plat ventre sur les superstructures de leurs tanks respectifs et tentaient de discerner quelque chose entre les arbres. Par bonheur, ceux-ci étaient peu serrés et les buissons n’offraient guère de résistance aux lourds véhicules. En outre, la lumière des phares permettait une avance rapide.

— Il faudrait éteindre ces projecteurs, dit Bob à l’oreille de Rivière. Ils vont signaler notre présence au monstre…

Le biologiste haussa les épaules.

— Nous sommes ici en simples spectateurs, Bob, ne l'oubliez pas. C'est au capitaine Bauer de décider ce qu'il y a lieu de faire…

Morane serra les dents. Les hommes se heurtaient pour le moment à un ennemi dont la force les dépassait, et il fallait qu'un blanc-bec vienne encore aggraver les risques. Mais, comme venait de le dire Rivière, Bob et ses compagnons se trouvaient là en simples spectateurs, et ils ne pouvaient rien faire pour tenter d'éviter la catastrophe.

Maintenant, on ne devait plus être éloigné du fond du cañon, et le Macrobe ne se montrait toujours pas. « Et s'il avait réussi à fuir, s'inquiétait Bob. S'il avait réussi à franchir les falaises pour aller semer la terreur dans les campagnes environnantes ? » Mais il savait que, si les Monstres de l'Espace étaient puissamment armés, pour ce qui était de se déplacer, ils étaient des lourdauds, tout juste capables de se traîner à la surface du sol. Non, si le Macrobe n'avait pas réussi à fuir plus tôt, il devait toujours se trouver dans le cañon, tapi dans quelque coin.

Les tanks émergèrent du bois, pour s'arrêter à l'entrée d'une prairie occupant le fond de la gorge. Les projecteurs fouillèrent les ténèbres, balayant les falaises de leurs pinceaux lumineux. Et, tout à coup, le monstre se révéla. Il était là, à deux cents mètres environ des tanks, juché au sommet d'une sorte de terre-plein en arc de cercle composé des débris d'éboulis qui, au cours des siècles, s'étaient accumulés au pied des murailles.

Le Monstre de l'Espace était en tous points semblable à celui du Centre-Afrique. « Peut-être moins gros », pensa Morane. Malgré cela, la créature devait être redoutable et sa double rangée d'yeux charbonneux luisait sous les faisceaux des phares, tandis que ses antennes-tentacules frémissaient doucement.

Les moteurs des tanks avaient été stoppés, et un silence de mort régnait. Morane sentit une sueur froide couler le long de ses tempes. À chaque instant, il s'attendait à voir l'un des yeux du monstre tourner au vert.

— Mais qu'attendent-ils donc pour tirer ? murmura-t-il. Qu'attendent-ils donc ?…

De nouvelles secondes s'écoulèrent puis, brusquement, le capitaine Bauer lança un ordre :

— Feu !

Le canon du tank de tête cracha un premier obus. Le projectile, sans doute mal ajusté, alla frapper la falaise à moins de deux mètres du monstre et la charge creuse fit littéralement éclater le rocher, comme si une mine y avait été forée.

À nouveau, quelques secondes s'écoulèrent, le temps sans doute que les servants des pièces ajustent leur tir. Coup sur coup, deux projectiles partirent du tank de tête. Pourtant, malgré qu'ils fussent bien dirigés, ils n'atteignirent pas le Macrobe, mais éclatèrent en pleine trajectoire, à deux ou trois mètres devant le monstre, comme s'ils avaient heurté quelque invisible obstacle.

Il y eut un moment de stupeur, puis la voix du capitaine Bauer retentit à nouveau.

— Feu !… Feu à volonté !…

Tous ensemble, les tanks se mirent à cracher leurs projectiles à charge creuse, mais ceux-ci éclataient de façon incompréhensible, avant d'avoir atteint le monstre. Quand les canons se turent, Bob Morane et Rivière échangèrent un long regard.

— Le Macrobe n'a pas été long à trouver la parade, fit Bob.

— Oui, dit Rivière. Un champ de force, ou quelque chose de semblable. Voilà qui est tout à fait nouveau…

Et, tout à coup, une insurmontable panique empoigna Bob. Il se dressa et hurla :

— Demi-tour !… Demi-tour… Ou nous allons tous…

Il n'eut pas le temps d'achever. Un des yeux du Monstre de l'Espace brilla soudain d'une lueur verte et un rayon en jaillit, frappant en plein le tank du capitaine Bauer. Il y eut un bref grésillement puis, soudain, le véhicule, sa soute à munitions atteinte, explosa dans une gerbe de flammes, projetant du carburant enflammé dans toutes les directions. Rapidement, le feu se communiqua aux arbres qui, d'essences résineuses, flambèrent bientôt comme des torches.

— Demi-tour ! hurla à nouveau Morane. Demi-tour !…

Les conducteurs des tanks rescapés n'avaient pas attendu cet ordre. Les véhicules avaient pivoté sur eux-mêmes pour, franchissant à toute allure la barrière de flammes, s'enfoncer à nouveau dans les bois, en direction de la sortie du cañon.

Cramponnés de toutes leurs forces, fouettés au passage par des branches basses, Morane, Rivière et Clairembart s'attendaient à chaque instant à ce qu'un second rayon vert jaillisse dans leur direction.

Pourtant, rien de semblable ne survint. Après sa facile victoire, le Monstre de l'Espace ne semblait pas décidé à poursuivre le combat.

*
* *

À l'entrée du cañon, avec derrière eux le groupe animé des soldats. Bob Morane, Aristide Clairembart, Paul Rivière et le lieutenant Perret contemplaient maintenant avec des yeux effarés le bois qui brûlait, jetant sur toutes choses des lumières fauves de cataclysme. Là-bas, derrière le mur mouvant de l'incendie, il y avait le Monstre de l'Espace, toujours invaincu, et aussi les cadavres mutilés de ces hommes – l'équipage du tank détruit – qui étaient morts par la faute de leur chef.

— Que s'est-il passé ?… Mais que s'est-il donc passé ?… murmurait sans cesse le lieutenant Perret.

— Tout vient sans doute de ce premier obus qui a manqué sa cible, expliqua Rivière. Les Macrobes ont des réflexes rapides. Le nôtre aura immédiatement évalué la puissance de l'arme qu'on lui opposait, pour y trouver aussitôt une parade en s'entourant d'un champ de force contre lequel les autres projectiles allèrent éclater comme sur un mur invisible. J'avais prévenu le capitaine Bauer que les Monstres de l'Espace étaient des êtres redoutables, plus redoutables que tous ceux que l'homme ait eu à combattre jusqu'ici. Ce sont des créatures merveilleusement organisées sans doute d'une intelligence médiocre mais capables pourtant de réactions excessivement promptes. Leurs organes sensoriels, sans doute extrêmement perfectionnés, enregistrent le danger, en transmettent

l'image au cerveau – ou à ce qui en tient lieu – et aussitôt, par une sorte de réflexe conditionné, la parade est trouvée. Le monstre vient de nous en donner la démonstration en annihilant la puissance des projectiles à charge creuse.

À plusieurs reprises, Morane frappa du poing dans la paume de sa main gauche ouverte.

— Et nous avions conseillé au capitaine Bauer de ne pas attaquer la nuit. Le monstre jouit alors de toutes ses facultés et…

Bob s'arrêta de parler et secoua la tête avec désespoir.

— À quoi bon vouloir revenir en arrière ! Ce qui est fait est fait et ce ne sont pas les regrets qui changeront les choses…

Il y eut un long moment de silence, troublé seulement par le vrombissement de l'incendie.

— Que me conseillez-vous de faire ? interrogea le lieutenant Perret. Maintenant que le capitaine Bauer est mort, la direction des opérations m'incombe momentanément. Le capitaine n'a pas voulu écouter vos conseils, et il est mort avec les membres de son équipage. Je préfère donc prendre votre avis…

Ni Bob, ni Rivière, ni Clairembart ne répondirent. Finalement pourtant, le biologiste prit la parole.

— Pour le moment, il n'y a rien à tenter, dit-il. Nous ne pouvons foncer à travers cet incendie. D'ailleurs, vouloir à nouveau attaquer le monstre de nuit serait folie. Attendons demain. Si, d'ici là, nous n'avons pas trouvé une solution quelconque, il nous faudra appeler l'aviation à notre secours, demander l'emploi des armes atomiques tactiques, que sais-je ?… Bien sûr, un tel déploiement de forces alerterait l'opinion publique, entraînerait des mouvements de panique. Pourtant, entre deux maux, il faut choisir le moindre. Si le Macrobe réussissait à sortir de ce cañon, la situation pourrait devenir tragique…

— Et s'il tentait de sortir cette nuit, Paul ? fit Clairembart. Il peut passer à travers les flammes, lui, et sa victoire doit l'avoir encouragé à attaquer. Avant longtemps, nous pouvons l'avoir sur le dos, et je me souviens de l'attaque de cet autre Monstre de l'Espace, là-bas sur le plateau des Balébélés.

Paul Rivière réfléchit longuement. Un pli soucieux barrait son large front. Finalement, il releva la tête.

— Je ne crois pas que notre Macrobe soit assez intelligent pour profiter ainsi d'une situation. Tout ce qu'il doit posséder, c'est une sorte d'instinct végétatif excluant le raisonnement. Mieux vaut néanmoins prendre nos précautions. Sans vouloir vous donner d'ordres, lieutenant, vous allez faire placer les tanks de chaque côté de l'entrée du cañon. Quand l'incendie sera éteint, ils allumeront leurs projecteurs de façon à ce que nous puissions apercevoir le monstre si celui-ci tente de sortir de la gorge. Quant aux soldats, ils devront être prêts à battre en retraite à la première alerte. Il serait criminel d'exposer inutilement leurs vies…

— Et si le monstre attaquait, demanda encore le lieutenant Perret, que pourrions-nous faire pour l'arrêter ?

Le biologiste haussa les épaules avec lassitude.

— Là, vous m'en demandez trop, lieutenant. Peut-être les tanks pourraient-ils ouvrir le feu aussitôt et avec précision, pour le prendre en défaut, le toucher avant qu'il ait le temps de se mettre sous la protection de son champ de force. Alors, un projectile à charge creuse pourrait peut-être… Mais, bien sûr, c'est comme si l'on jetait une pièce de monnaie en l'air avec l'espoir de la voir retomber en équilibre sur sa tranche.

Bob Morane, lui, ne disait rien. Il avait pris la décision de ne plus ouvrir la bouche, car il avait compris que les paroles étaient inutiles, que tout était inutile face aux Monstres de l'Espace. Devant ces êtres redoutables venus des lointains espaces interstellaires, l'homme moderne se sentait aussi impuissant que ne l'était son ancêtre des cavernes devant une nature hostile et cruelle, pleine de dangers et de menaces latentes.

Chapitre XVI

Le premier rayon de soleil, glissant au ras des falaises, vint baigner de sa lumière d'or clair les arbres carbonisés, véritables fantômes végétaux aux pieds desquels rougeoyaient encore les dernières lueurs de l'incendie.

Morane se redressa et se secoua, comme s'il voulait se débarrasser de l'humidité de la nuit.

— Il faut faire quelque chose, murmura-t-il. Il faut faire quelque chose…

Depuis la veille, Clairembart, Rivière, Perret et lui étaient demeurés sur place, à guetter le Monstre de l'Espace à travers les flammes, mais le monstre ne s'était pas manifesté et le feu s'était éteint, ne laissant qu'une forêt de troncs noirs, pareils à de hauts fûts de houille.

— Il faut faire quelque chose, répéta Morane. Il faut faire quelque chose…

— Oui, mais quoi ? fit le lieutenant Perret en se levant à son tour. Nous nous sommes creusé la cervelle toute la nuit sans rien trouver.

— J'ai bien peur qu'il ne faille se décider à demander des renforts, dit à son tour Clairembart.

— J'en ai bien peur moi aussi, déclara Rivière en se joignant à ses compagnons.

Mais Morane, lui, ne semblait pas convaincu. Par trois fois, en ce geste qui lui était coutumier, il passa les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux taillés en brosse. Longuement, il promena ses regards sur la forêt brûlée, les hautes murailles et les tanks qui, à gauche et à droite, leurs canons braqués tels d'énormes doigts vengeurs, gardaient l'entrée de la gorge.

— Peut-être y aurait-il, malgré tout, une solution, dit finalement Bob.

— Que voulez-vous dire ? interrogea le lieutenant Perret.

Morane demeura un instant encore songeur, puis il fit la grimace.

— Évidemment, dit-il, ce serait risqué. Mais c'est notre seule chance. Si nous échouons, et si nous en revenons, il nous faudra bien alors demander des renforts, quitte à alerter la population et à provoquer des mouvements de panique.

Comme ses compagnons semblaient suspendus à ses lèvres, Bob sourit tristement.

— Oh, mon idée n'a rien de génial ! Il s'agit tout simplement d'agir comme le capitaine Bauer aurait dû le faire : attaquer le monstre à l'aide de projectiles à charge creuse, mais pendant le jour.

— Recommencer l'attaque de cette nuit ! s'exclama Perret. Mais ce serait de la folie ! Vous savez bien que les projectiles à charge creuse sont sans effet sur le monstre.

— Cela est vrai pendant la nuit, rétorqua Morane. Il peut en aller tout autrement durant le jour. Alors, le monstre est en pleine crise de croissance, et il perd une grande partie de ses facultés. Peut-être n'aura-t-il pas l'énergie nécessaire pour créer son champ de force protecteur, et les projectiles à charge creuse auront alors une chance d'être efficaces. Avez-vous des bazookas, lieutenant Perret ?

Le jeune officier eut un signe de tête affirmatif et Morane continua :

— Voilà ce que je propose. Nous allons attendre que le soleil soit déjà bien haut dans le ciel. Alors, nous partirons avec un seul tank monté uniquement par des volontaires. De chaque côté du char, des hommes, également volontaires, porteront deux bazookas. Dès que l'on sera à portée du monstre, le char et les quatre bazookas ouvriront le feu ensemble, avec la plus grande précision possible. Pour le reste…

Bob s'arrêta de parler et, du regard, consulta ses compagnons. Tous trois montraient des visages graves. Visiblement, ils s'interrogeaient sur les chances de réussite de l'aventure. Ce fut le professeur Clairembart qui, le premier parut se décider.

— Personnellement, je suis disposé à faire confiance à Bob, dit-il. À plusieurs reprises, je me suis trouvé en sa compagnie dans des situations fort hasardeuses, et il a toujours fait preuve d'un excellent

jugement. En plus, jusqu'ici, sa bonne étoile ne l'a jamais abandonné…

Paul Rivière, de son côté, avait foi dans le jugement de Clairembart et comme, d'autre part, les arguments de Morane lui paraissaient valables, il acquiesça à son tour.

— Je crois également que nous pourrions tenter l'aventure, fit-il. De toute façon, il nous faut prendre une décision, n'importe laquelle…

Le lieutenant Perret, lui, demeurait indécis. Il finit cependant par franchir le pas.

— Soit, dit-il, nous allons tenter le coup. Je sais pouvoir vous faire confiance…

Deux heures plus tard, un tank, piloté par le lieutenant Perret et sur lequel avaient pris place Morane, Rivière et Clairembart, s'enfonçait à travers le bois brûlé. De chaque côté du véhicule, quatre soldats marchaient, porteurs de bazookas. Au contact des chenilles, la cendre brûlante volait en nuages grisâtres ponctués d'étincelles. Parfois, un squelette d'arbre, son tronc trop sec brisé net par le tank, s'abattait dans un fracas de branches broyées.

Le petit groupe d'assaut ne progressait qu'avec circonspection. Le sous-bois avait été complètement brûlé et, entre les troncs, les regards portaient jusqu'aux falaises. On ne pouvait donc courir le risque de dépasser le Macrobe sans l'apercevoir. Selon toute évidence, le monstre devait être demeuré dans le cul-de-sac. Peut-être, après tout, redoutait-il autant les hommes que ceux-ci ne le craignaient.

Bientôt, entre les troncs carbonisés, les rochers formant le fond du cañon apparurent. Les porteurs de bazookas s'écartèrent aussitôt du tank afin d'offrir le moins de prise possible aux rayons verts. Encore quelques secondes et l'on déboucha sur l'aire découverte. Le servant du tank et les porteurs de bazookas s'apprêtaient déjà à concentrer leur tir vers le monstre. Pourtant, quand ils atteignirent le fond du cañon, nulle part ils n'aperçurent le Monstre de l'Espace.

Pourtant, il fallut bientôt se rendre à l'évidence, aucun accident de terrain ne pouvait dissimuler la masse du Macrobe. Celui-ci

semblait s'être littéralement envolé comme si des ailes lui étaient poussées au cours de la nuit.

Durant de longues secondes, frappés par la stupeur, les membres de la petite troupe étaient demeurés immobiles, à s'interroger sur ce qui avait pu advenir de leur adversaire. Tout à coup, Paul Rivière poussa une exclamation.

— Je crois avoir trouvé, dit-il.

De la main, il désignait une ouverture basse, en forme d'arc et à moitié masquée par des buissons, s'ouvrant dans la falaise, à hauteur des éboulis.

— La caverne, continua le biologiste. Le monstre s'y sera glissé. Je ne vois pas d'autre explication…

Le lieutenant Perret avait quitté l'intérieur du tank.

— Vous voudriez me faire croire que notre ennemi, avec sa masse, aurait pu se couler par une ouverture aussi étroite ? demanda-t-il d'une voix chargée d'incrédulité.

— Non seulement je voudrais vous le faire croire, dit Rivière, mais en outre cela n'a rien d'impossible. Les expériences que j'ai faites sur le monstre avant qu'il ne s'échappe m'ont prouvé que celui-ci pouvait se contracter à l'extrême, étirer son corps ou l'aplatir, pour se glisser dans des ouvertures en travers desquelles, en raison de sa masse, il lui semblait interdit de passer. Bien qu'il ait augmenté de volume, ce pouvoir doit lui être demeuré. Sans doute a-t-il conscience de son infériorité diurne, et il sera allé se terrer au fond de la caverne pour tenter d'échapper à nos attaques. Cela tend à prouver que, de jour, il reste des chances de le vaincre.

D'un bond souple, Morane s'était laissé glisser au bas du tank, pour se mettre à courir, à demi courbé, en direction de la falaise. Il escalada l'éboulis, pour disparaître ensuite parmi les broussailles masquant en partie l'entrée de la caverne. Une minute plus tard, il reparaissait et rejoignait ses compagnons.

— Le monstre doit s'être réfugié dans la grotte, en effet, dit-il. Les herbes, devant l'entrée, sont foulées comme si l'on y avait traîné un corps épais. Cela va être drôlement coton d'en déloger notre ennemi. Si seulement nous pouvions nous glisser dans la grotte avec un bazooka !…

— Ce serait de la folie, dit Clairembart. Un rayon vert aurait vite eu raison des audacieux qui…

— Rien n’est moins sûr, coupa Paul Rivière. Je n’ai jamais vu le Macrobe se servir de son rayon mortel durant le jour. D’autre part, il serait possible de se glisser dans la caverne par un chemin différent de celui emprunté par le monstre.

— Pas plus tard qu’hier, pourtant, fit remarquer Morane, vous avez affirmé que la caverne ne possédait pas d’autre issue.

— Pas d’autre issue permettant de franchir la montagne, certes. Mais regardez là-bas, cette faille.

Rivière montrait, sur la gauche, à une vingtaine de mètres du sol, une lézarde dans la falaise.

« Elle marque l’amorce d’un second couloir, plus étroit encore que le premier, mais qui, s’enfonçant dans le roc suivant un parcours capricieux, conduit lui aussi dans une large salle ronde, où le monstre doit se trouver. Le tout serait de réussir à se hisser jusqu’à cette faille avec un bazooka. Quand j’étais gamin, j’ai plusieurs fois tenté et réussi cette escalade mais, à présent, j’ai pris du poids, et je ne suis pas certain de ne pas me casser le cou.

— Peut-être parviendrais-je à me hisser jusque-là, fit Bob. Sans être un as de l’alpinisme, j’ai eu pas mal d’occasions de pratiquer l’escalade au cours de mon existence, et puis je suis plus léger que vous, professeur. Je nouerai une corde autour de ma taille et, une fois là-haut, comme il faut être deux pour manier un bazooka, je vous assurerai. Ensuite, nous n’aurons plus qu’à hisser le bazooka jusqu’à nous et à tenter l’aventure.

Le biologiste hocha la tête.

— Je pense qu’avec l’aide de la corde, je pourrai tenter l’escalade, fit-il.

Il se tourna vers le lieutenant Perret.

— Pouvez-vous nous procurer une solide corde et des lampes frontales ? demanda-t-il.

L’officier eut un signe affirmatif.

— Nous avons tout ce qu’il faut au camp, répondit-il. Le temps de vous les faire chercher… Mais avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire ?

— Nous avons bien réfléchi, fit Morane. Et, de toute façon, vous ne pouvez nous empêcher de faire ce que nous voulons. Vous êtes militaire, et nous sommes des civils qui veulent se payer une petite partie d'alpinisme.

Perret sourit.

— À ma connaissance, l'armée n'a jamais rien eu à redire contre l'alpinisme. Vous aurez votre corde et vos lampes, messieurs. Mais, avant tout, laissez-moi vous serrer la main. Vous auriez fait de fameux soldats.

— Mais nous avons été soldats, le professeur Rivière et moi, dit Morane. Nous avons même fait la guerre. Nous ne nous en sommes d'ailleurs pas trop mal tirés, puisque nous voilà.

En lui-même, Bob pensait : « La guerre, bien sûr que j'ai fait la guerre et ceux d'en face m'en ont fait voir de drôles. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai eu la camarde comme compagnon de bord. Mais du diable si cela m'enchante d'aller regarder ce maudit Monstre de l'Espace dans le blanc des yeux !… »

Chapitre XVII

Pour Bob Morane, rompu comme il l'était à tous les exercices du corps, gagner la lézarde avait été relativement aisé. Paul Rivière lui-même, malgré ses doutes concernant son agilité, n'avait pas eu grand-peine, avec l'aide de la corde, à venir rejoindre son compagnon. À présent, les deux hommes, ayant hissé le bazooka jusqu'à eux, se trouvaient étendus à l'entrée de la galerie.

— Toujours décidé, professeur ? interrogea Bob.

Rivière eut un signe de tête affirmatif.

— Toujours décidé, dit-il. Il faut à tout prix, si nous le pouvons, mettre fin à ce cauchemar.

Bob approuva et, du plat de la main, frappa le canon du bazooka.

— J'ai oublié de vous demander si vous saviez vous servir de cela, professeur…

Un petit rire narquois échappa à Rivière.

— Si je sais me servir de ça ? fit-il. Lors du débarquement de Normandie, j'étais officier dans les blindés, et j'ai appris à connaître les bazookas. Soyez donc sans crainte de ce côté. Je m'en tirerai…

— Tout est parfait, dit Morane. Je vous servirai d'affût quand vous tirerez. Et, surtout, essayez de faire mouche au premier coup. Je me méfie des réactions de notre ami le Monstre de l'Espace.

— Je m'en méfie également, fit le biologiste. Quand il n'était encore qu'un bébé, je l'ai eu en pension dans mon laboratoire. Quel agréable chien d'appartement il faisait !

Les deux hommes plaisantaient ainsi, en équilibre instable au bord de la faille. En réalité, le cœur n'y était pas. C'était comme s'ils cherchaient à s'abrutir, à mettre une montagne de mots entre eux et la redoutable épreuve qui les attendait.

Bob fixa sa lampe électrique à son front.

— Puisque je dois servir d'affût au bazooka, je passe le premier, dit-il. Pas de crainte que je ne me trompe de route ?

— La galerie est unique, expliqua Rivière. Vous n'avez qu'à la suivre. Elle vous mènera tout droit…

— … Tout droit entre les tentacules du monstre, acheva Morane. C'est bien à cela que je m'attends !

Les deux hommes éclatèrent de rire. Un rire qui sonnait faux. Levant le bras, ils échangèrent un grand signe avec Clairembart, le lieutenant Perret et les soldats demeurés en bas, dans le cañon. Ensuite, Morane en tête, ils s'enfoncèrent dans la galerie. Celle-ci, tout d'abord un simple boyau, s'élargit assez rapidement, mais sans permettre cependant en aucun moment aux deux hommes d'avancer debout. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était progresser à genoux et le bazooka qui, parfois, se plaçait de travers, rendait l'avance plus difficile encore : En plus, la galerie descendait parfois en pente assez raide, et Morane et Rivière devaient se retenir aux aspérités de la paroi pour éviter de glisser le long de la déclivité.

Cette progression souterraine durait depuis quelques minutes à peine – des minutes qui paraissaient à Bob plus longues que des heures – quand le professeur Rivière toucha l'épaule de son compagnon et murmura :

— Éteignez votre lampe. Nous arrivons…

— Comment y verrons-nous ? demanda Morane à voix basse.

— La salle souterraine à laquelle aboutit cette galerie prend le jour par une étroite cheminée s'ouvrant dans sa voûte. Nous y verrons assez clair pour ce que nous avons à faire et, de cette façon, nous ne risquerons pas d'être repérés par le monstre…

Morane obéit et la progression continua dans les ténèbres. Bientôt cependant, celles-ci se dissipèrent progressivement et les deux hommes débouchèrent dans une large caverne du plafond duquel sourdait une lumière diffuse. Un peu partout, des stalactites pendaient. À nouveau, le professeur Rivière toucha l'épaule de son compagnon, pour lui désigner une masse sombre, au centre de la salle. Déjà, Morane avait reconnu le Monstre de l'Espace. Il assura le bazooka contre son épaule. Pourtant, au moment où le biologiste allait charger l'arme, quelque chose frappa son attention. Logiquement, dans la pénombre, les yeux du monstre auraient dû briller tels de gros diamants noirs à la surface soigneusement polie.

Or, ces yeux étaient éteints et les antennes-tentacules pendaient, inertes.

— Ne tirez pas, murmura Morane à l'adresse de Rivière. Peut-être sera-ce inutile…

Bob fit jouer le mécanisme d'allumage de sa lampe et un faisceau de lumière orangée frappa le Macrobe en plein. Celui-ci semblait comme écrasé sur lui-même et de nombreux plis se marquaient à la base de la sphère, comme s'il s'était agi d'un ballon à demi dégonflé. Dans tout le monstrueux organisme, il y avait une immobilité qui ne pouvait tromper.

La voix du professeur Rivière parvint à Bob, assourdie par la surprise :

— On dirait qu'il est…

— Mort, acheva Morane. C'est bien cela. Nous sommes venus ici pour combattre un ennemi redoutable, et tout ce que nous trouvons c'est un grand cadavre inoffensif. Vous parlez d'une chance ! Voilà le second Monstre de l'Espace qui me claque presque entre les mains…

— On dirait que vous vous en plaignez, Bob, remarqua Paul Rivière. Ce serait moi, le savant, qui devrait me sentir frustré par cette mort. Songez à ce que peut représenter un tel être pour un biologiste : une porte ouverte sur les mystères de la vie interstellaire. Pourtant, je ne ressens aucun regret. Seulement un sentiment de délivrance. Quand je pense que, si ces deux Montres de l'Espace avaient survécu, ils auraient peut-être pu terroriser le monde. En grandissant toujours davantage, ils seraient devenus de si parfaites machines à tuer que tous les perfectionnements de la technique humaine n'auraient pu en venir à bout.

Morane et Rivière s'étaient avancés dans la caverne et tournaient maintenant autour de l'énorme dépouille, s'attendant à chaque instant à y déceler un quelconque signe de vie. Mais le monstre gardait une immobilité totale.

— Je me demande ce qui a bien pu le tuer, fit Morane. Cela se passe comme pour le monstre du Centre-Afrique. On dirait qu'une sorte de fatalité pèse sur ces créatures venues d'un autre coin de l'univers…

— J'aurais bien du mal à vous répondre à ce sujet, fit Paul Rivière. Tout comme pour le monstre du Centre-Afrique, il y a ici quelque chose qui me dépasse. Pendant des jours les Monstres de l'Espace se présentent comme de parfaites machines à tuer, des êtres indestructibles, pourvus d'une puissance quasi miraculeuse et puis, brusquement, pfft, ils s'éteignent telles de vulgaires éphémères.

Entre les deux hommes, un long silence pesa. Ils se sentaient comme écrasés par cette fatalité qui semblait rejaillir sur eux, comme sur toute chose vivante. Le premier, Morane réussit à échapper à l'impression pénible qui les avait saisis, lui et Paul Rivière.

— Ne restons pas davantage ici, dit-il. Notre mission est terminée avant même d'avoir vraiment commencé. Allons plutôt rassurer nos compagnons. Ils doivent attendre avec impatience notre retour.

*

* *

Au-dehors, le professeur Clairembart, le lieutenant Perret et les quelques soldats qui s'étaient portés volontaires avaient tous les yeux fixés sur l'ouverture inférieure de la caverne, car ce serait par là que Morane et Rivière reviendraient s'ils avaient réussi dans leur entreprise périlleuse.

Finalement, les silhouettes de deux hommes apparurent au sommet des éboulis. Ils descendirent rapidement vers leurs amis. Une question était sur toutes les lèvres, mais personne ne semblait prêt à la formuler. Le premier, Aristide Clairembart s'y décida.

— Et le monstre, est-il ?

Bob Morane hocha la tête.

— Oui, répondit-il, il est mort.

Une joie encore muette brilla dans tous les regards.

— Vous aviez donc raison, commandant Morane, fit le lieutenant Perret. Durant le jour, les Monstres de l'Espace sont vulnérables. Le capitaine Bauer, s'il vous avait écouté, serait encore en vie, lui et les hommes de son équipage.

Mais Bob secoua la tête.

— Ce n'est pas nous qui avons tué le Macrobe, comme vous le pensez. Il était déjà mort quand nous avons débouché dans la caverne.

Cette fois, une expression d'intense stupeur se peignit sur les visages des assistants.

— Mort ? interrogea Clairembart. Mais comment…

Paul Rivière eut un geste vague.

— Il me serait difficile de répondre, pour l'instant du moins, à cette question. Je vais tenter, dans la mesure du possible, d'étudier le monstre, dans la caverne même, avant que la putréfaction ne me rende cette tâche impossible. Peut-être trouverai-je une explication quelconque… Il doit bien y en avoir une. Avant tout, il me faut aller chercher les instruments nécessaires à mes expériences, ramener des aides. On ne dissèque pas un Monstre de l'Espace comme un simple cobaye…

Le biologiste se tourna vers Bob Morane et Clairembart.

— Je suppose, mes amis, dit-il, que cela vous intéresse de connaître le résultat des expériences en question. Seulement, je vous préviens, j'aurai peu de temps à vous consacrer durant ces prochains jours. Il me faut agir vite avant que la putréfaction…

Derrière les épais verres des lunettes cerclées d'acier, les yeux du professeur Clairembart pétillèrent malicieusement.

— Si je comprends bien, Paul, dit-il, vous voulez nous voir quitter les lieux, Bob et moi, afin de ne pas être dérangé dans votre travail…

Une subite rougeur empourpra les joues du biologiste. Il secoua la tête.

— Vous m'avez mal compris, Aristide, dit-il d'une voix où passait un peu de gêne. Je ne voulais pas…

Morane se mit à rire.

— Ne vous excusez pas, professeur, dit-il. Nous comprenons que, au cours des jours prochains, vous aurez besoin de solitude. Jamais sans doute, une occasion semblable d'étudier un organisme venu d'un monde lointain ne s'offrira à vous. Nous allons regagner Paris aujourd'hui même. Après la fin heureuse de cette aventure, j'ai

besoin de souffler un peu, de retrouver le livre que j'ai dû abandonner pour accourir à votre appel…

— En ce qui me concerne, dit Clairembart, au moment où votre télégramme m'est parvenu, je venais de recevoir un intéressant rapport au sujet de ruines mystérieuses découvertes par des prospecteurs dans les jungles de l'Australie. Il me faut étudier ce rapport sans retard. J'ai mon idée au sujet de ces ruines. Il pourrait s'agir d'une colonie fondée jadis par les habitants de l'empire de Mu qui, bien avant la période historique – notre période historique tout au moins, avaient…

Bob Morane et le professeur Rivière échangèrent un sourire. Ils savaient tous deux que, depuis toujours, l'empire légendaire de Mu était l'un des dadas favoris d'Aristide Clairembart et que, quand celui-ci avait prononcé cette syllabe magique, Mu, il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

Le vieil archéologue continuant à exposer pour lui seul une théorie sur le peuplement des continents à partir d'une grande terre ayant jadis émergé au centre de l'océan Pacifique, les hommes se dirigèrent vers le tank.

Seule, la fatalité venait de permettre à une poignée d'humains de triompher de ces Monstres de l'Espace qui auraient pu les détruire, pour aller semer ensuite la panique à travers le monde, mais qu'un incompréhensible destin avait cependant anéantis.

Chapitre XVIII

Dans le salon-bureau de son appartement du quai Voltaire, Bob Morane tournait et retournait entre ses doigts la lettre qu'il venait de recevoir. L'adresse inscrite au verso de l'enveloppe lui disait qu'elle venait du professeur Rivière et une sorte de curiosité fébrile s'était emparée de lui.

Cela faisait deux semaines à présent que Bob était revenu de la Lozère et, chaque jour, il attendait avec impatience des nouvelles du biologiste.

D'un doigt tremblant, Morane déchira l'enveloppe et en tira une feuille de papier-machine pliée en quatre. Il la déplia et lut :

Mon cher Bob,

Cette lettre est celle d'un homme qui, pour le moment du moins, a peu de temps à consacrer à sa correspondance. Cependant, dans ma tour d'ivoire de savant, j'ai pensé aux amis – vous, Aristide Clairembart et Allan Wood – qui m'ont aidé à réaliser le rêve de ma carrière. N'est-ce pas grâce à vous trois, à votre collaboration précieuse, que j'ai eu enfin la possibilité d'étudier une vie – et quelle vie ! – venue d'un autre monde ?

Je suppose que tous trois devez être impatients d'obtenir de plus amples renseignements sur ces énigmatiques et terrifiants Monstres de l'Espace que nous avons combattus ensemble. Voilà pourquoi je vous écris à chacun une lettre, calquée sur celle-ci. N'y voyez pas de l'indifférence, mais le souci, de la part d'un savant occupé à d'extraordinaires expériences, de se soustraire le moins longtemps possible à ces dernières.

Il est évident que mes travaux sur le Macrobe sont loin d'être terminés. J'en ai soustrait de nombreux organes qui, placés dans une chambre frigorifique, seront étudiés plus tard. Néanmoins, je

suis arrivé déjà à d'intéressantes conclusions, et je me fais à la fois un devoir et un plaisir de vous les communiquer.

J'ai acquis à présent la certitude que l'aérolithe ayant transporté les Monstres de l'Espace – qui à l'origine étaient de vulgaires microbes, ne l'oubliez pas – jusque sur notre Terre, provenait d'une région éloignée de notre galaxie, peut-être même d'une galaxie voisine, située à de nombreuses années-lumière de notre système solaire.

Lorsque l'aérolithe s'est écrasé sur le sol du plateau des Balébélés, l'un des deux microbes enfermés par hasard dans son noyau demeuré solide a été libéré. Aussitôt, il a été soumis à l'action des rayons ultraviolets et s'est mis à augmenter rapidement de volume. Le second microbe, aussitôt libéré par mes soins, a subi une réaction identique. Or, ces deux microbes, devenus dans notre esprit des Monstres de l'Espace, sont morts tous deux de façon analogue, et cela bien que leurs organismes extrêmement perfectionnés leur permettent de s'adapter à toutes les conditions de vie, ou presque. Le premier de nos monstres est allé mourir dans un marais, le second dans une caverne. De quoi sont-ils morts ? Je puis vous le dire maintenant avec une quasi-certitude.

Vous souvenez-vous d'une boutade d'Allan Wood qui, quand nous avons appris de votre bouche la fin du premier monstre, a supposé que celui-ci pouvait être mort de vieillesse ? À cela, j'ai répondu que la vieillesse était la seule maladie dont tous les êtres, Monstres de l'Espace ou non, étaient assurés de mourir un jour. Eh bien, à ce moment-là, ni Allan ni moi-même ne nous doutions d'être aussi près de la vérité. Car nos Monstres de l'Espace sont bien morts de vieillesse. Ils sont issus en effet d'un monde fort lointain et, pour parvenir jusqu'à nous, il leur a fallu effectuer, enfermés au cœur de l'aérolithe, un voyage d'une durée de nombreuses années-lumière – peut-être des milliers – pour parvenir jusqu'à nous. Quand ils ont touché la Terre, ils devaient avoir presque atteint le terme de leur existence. Sans doute étaient-ils extrêmement résistants, mais l'instant de la mort était là, inéluctable, même si cette mort ne devait survenir qu'après des siècles, des millénaires. Quelle que soit la longévité d'une espèce vivante, elle doit aboutir à cette même

impasse : la mort. Au moment où l'aérolithe s'est écrasé sur la Terre, l'heure était près de sonner pour nos microbes interstellaires et leur soudaine crise de gigantisme, en diminuant leur résistance, a encore accéléré leur fin. Cela explique pourquoi, quand vous avez suivi le premier monstre jusqu'au bord du marécage, il n'a pas tenté de vous détruire. Sans doute ne disposait-il plus de l'énergie nécessaire. C'était tout juste s'il lui restait la force indispensable pour, comme tout être vivant, chercher un dernier refuge afin d'y mourir en paix. Pour le premier monstre, ce refuge a été les profondeurs du marais ; pour le second, les ombres de la caverne. Il est fort probable que la création spontanée du champ de force destiné à parer à notre attaque à l'aide de projectiles à charge creuse ait obligé ce dernier à faire usage du peu d'énergie dont il disposait encore. C'est tout juste s'il a pu darder un dernier rayon vert ; ensuite, il ne lui restait plus qu'à mourir.

Voilà, mon cher Bob, la conclusion de notre aventure. Nous nous sommes ingéniés, durant des heures tragiques, à trouver un moyen de nous débarrasser des Monstres de l'Espace, et la nature a agi à notre place. Là où le génie humain se révélait impuissant, la fatalité a triomphé. Les monstres portaient en eux, comme tout être vivant, leur propre agent de destruction : la vieillesse.

C'est sur cette brève considération philosophique que je terminerai ma lettre. Il est évident que je vous tiendrai au courant de toute nouvelle découverte que je pourrai faire en cours d'expérience. Il est inutile de transmettre le contenu de cette missive à Aristide Clairembart et à Allan Wood. Comme je vous l'ai dit plus haut, je leur ai adressé une semblable à chacun.

Amicalement vôtre.
Paul Rivière.

*
* *

Bob Morane reposa la lettre sur son bureau. Il se sentait comme écrasé. Les indestructibles Monstres de l'Espace, ces microbes

devenus titans, étaient morts de vieillesse, comme de vulgaires chiens, comme de vulgaires chats… ou comme de vulgaires humains. N'était-ce pas là une marque de la puissance du destin ?

Instinctivement, Bob consulta sa montre. Il était près de midi.

— Allons, murmura-t-il, il serait temps d'aller manger. Pourquoi ne me rendrais-je pas dans un restaurant chinois ? De cette façon, cette affaire se terminerait comme elle a commencé.

Bob passa son trench et traversa l'appartement. Il sortit et claqua la porte derrière lui. Et, soudain, dans l'escalier, une crainte le prit.

— Et si, un jour, dit-il à haute voix, d'autres êtres venus du fond de l'Espace débarquaient sur la Terre, des êtres cruels et puissamment armés qui, eux, ne seraient pas au bord du trépas, que se passerait-il ?

Bob préférait ne pas chercher de réponse à cette question. Les aventures tragiques qu'il venait de vivre l'avaient édifié sur la faiblesse de l'homme, cet être minuscule et désarmé au sein d'un univers aux étendues vertigineuses.

Morane avait gagné la rue et s'était mis à marcher très vite. Parfois, il levait la tête et inspectait le ciel avec appréhension, comme s'il s'attendait à y voir paraître quelque extraordinaire et redoutable machine volante, issue d'au-delà les frontières du ciel.

FIN

QUE SAVONS-NOUS DE LA VIE SUR LES AUTRES MONDES ?

À cette question : « Que savons-nous de la vie sur les autres mondes ? », il faut répondre : « Peu de choses ». Pour la bonne raison que personne n'y est allé voir et que nos plus puissants télescopes ne le sont pas encore assez pour repérer des êtres vivants à la surface des planètes qu'ils explorent. Il faut donc se contenter de conjectures.

NOUS NE CONNAISSONS MÊME PAS L’ORIGINE DE LA VIE SUR TERRE.

Si l’on admet qu’une seule étoile sur mille possède un système planétaire, cela veut dire que, dans notre seule galaxie, il se trouverait sans doute une centaine de milliers de soleils semblables au nôtre, autour desquels graviteraient des planètes. Sur toutes ces planètes, un certain nombre pourraient remplir des conditions physiques analogues à celles de notre Terre. Par conséquent, la vie y serait possible. Néanmoins, comme nous ne connaissons même pas l’origine de la vie terrestre, on ne peut que faire des suppositions fort approximatives sur celles des mondes qui nous sont inconnus.

La géologie nous apprend que la Terre a été formée il y a environ 3 milliards de nos années, et les autres étoiles et planètes de notre cosmos sont sans doute nées en même temps. L’Homme n’est apparu à la surface de la Terre que très tard et il est fort possible – sinon certain – que sur des mondes lointains des êtres intelligents soient apparus beaucoup plus tôt que sur le nôtre. Il est donc probable que, dans des coins reculés de notre galaxie, ou même des galaxies voisines, existent des civilisations avancées, ou même mortes.

Comme ces lointaines planètes demeureront probablement toujours hors de notre portée, on a surtout tenté d’imaginer, en se basant sur des données plus ou moins précises, ce que pourrait être la vie sur les planètes de notre propre système solaire, que nous pourrons peut-être, nous ou nos descendants, atteindre un jour.

LA VIE SUR LA LUNE ET LES PLANÈTES.

Avant tout, demandons-nous si la vie peut exister sur notre satellite : la Lune. La réponse des astronomes sur ce point fut longtemps négative. Pour cela, ils invoquaient le manque d'air, d'eau et les grands écarts de température entre le jour et la nuit lunaires. Aujourd'hui cependant, beaucoup d'astronomes sont moins catégoriques. On a en effet observé, à la surface de la Lune, des changements d'aspect saisonniers dans certaines zones, qui pourraient laisser supposer l'existence d'une végétation s'étant adaptée aux conditions lunaires.

Sur Mars, où l'atmosphère ne contient pas d'oxygène, les plantes pourraient également croître ; elles tireraient l'oxygène dont elles ont besoin du sol, par leurs racines. La vie animale est également possible sur Mars, en supposant toutefois l'existence d'organismes pouvant se passer d'oxygène.

Sur Vénus, les conditions de vie sont encore plus précaires que sur la Lune et sur Mars. Pas d'oxygène dans l'atmosphère, pas d'eau, pas de soleil, dont les rayons sont tamisés par d'épais nuages composés, pense-t-on, de poussières en suspension.

NOUS NE CONNAISSONS PAS LES LIMITES D'ADAPTATION DES ÊTRES VIVANTS.

On aurait tort cependant de spéculer sur les possibilités de vie sur les autres mondes en se basant uniquement, comme point de comparaison, sur les conditions de vie régnant sur notre Terre. En réalité, nous ne connaissons pas encore les limites d'adaptation des êtres vivants. On a trop tendance également à vouloir que, partout dans l'univers, la vie soit basée sur le même principe que la nôtre, c'est-à-dire le carbone. D'autres formes de vie peuvent exister, basées sur d'autres éléments, comme la silice par exemple, et être ainsi adaptées à l'atmosphère propre de la planète où elles ont pris naissance. Mais ici commence le domaine de la spéculation pure. Le domaine du poète et du romancier. Ceux-ci n'ont pas manqué de créer toute une zoologie de l'Espace qui, bien que toujours très fantaisiste, pourrait, en vertu de la loi des hasards, recouper parfois la vérité.

Voici donc, pour les curieux, une très brève Zoologie de l'Espace vue par les romanciers.

Êtres de Mars :

Les Martiens de Wells : Ce sont des sortes de poulpes aux tentacules filiformes et qui se nourrissent de sang. Ils veulent conquérir la Terre à l'aide de puissantes machines montées sur trois pieds articulés. Comme aucun microbe (dit Wells) n'existe sur Mars, ces Martiens sont tués par ceux de la Terre. – H.G. Wells : *La Guerre des Mondes*.

Le Tweel : Oiseau martien doué d'intelligence et sociable. Il se déplace par sauts pour retomber en plantant son bec dans le sable.

– G. Weinbaum : *Odyssée Martienne*.

Pyramidi Faber : Créature martienne à base de silice. Indestructible, immortelle. Passe son temps à construire de petites pyramides siliceuses, d'où son nom. – G. Weimbaum : *Odyssée Martienne*.

Êtres de Vénus :

Squanchie : C'est un être de cinq pieds de haut environ, d'apparence humanoïde, sans dents et à la peau verdâtre. Ils possèdent des branchies qui leur permettent de vivre dans l'eau. – Poul Anderson : *L'Émissaire*.

Virus intelligents : Possèdent une intelligence collective. Ces virus sont venus de la planète Vénus avec une expédition interplanétaire, pour se fixer dans le système nerveux des Terriens. – E.F. Russel : *Call him dead*.

Êtres Galaxiques :

Les Hydres géantes : Monstres rappelant l'hydre terrestre, mais dont la taille atteint plus de deux mètres. Leurs piqûres sont venimeuses et ils habitent les marais de leur planète d'origine. – Francis Carsac : *Robinsons du Cosmos*.

Les Mi-Go : Énormes crabes rougeâtres, aux ailes membraneuses, grâce auxquelles ils se déplacent à volonté à travers les espaces interstellaires. Possèdent une civilisation fort ancienne et fort avancée. Descendent parfois sur la terre. Leur habitat est la planète Yuggoth. – H.P. Lovecraft : *Celui qui murmurait dans les ténèbres*.

Les Riims : Êtres oiseaux de la taille d'un homme. Dangereux pour les vaisseaux de l'espace parce qu'ils obnubilent l'attention des équipages par communion télépathique. – A.E. Van Vogt : *La Faune de l'Espace*.

Le Zorl : Sorte de chat géant pourvu de tentacules. Immortel. D'une intelligence moyenne mais doué de prodigieux réflexes. Capable de s'adapter à des atmosphères diverses. Se nourrit en

absorbant le potentiel électrique de ses victimes. – A.E. Van Vogt : *La Faune de l'Espace*.

Ces quelques exemples montrent assez que, en ce qui concerne la vie sur les autres mondes, tout est possible à l'imagination des hommes. Mais, souvent, la réalité ne dépasse-t-elle pas la fiction ? Dans ce cas, il est fort possible que le hasard des escales dans l'infini ménage bien des surprises aux futurs navigateurs interstellaires.

---

[1] Voir « *La Vallée des Brontosaures* ».
[2] Microbe : du grec « mikros », petit et « bios », vie : petite vie. Macrobe : du grec « makros », grand et « bios », vie : grande vie.
[3] La Bête du Gévaudan apparut dans les forêts de cette contrée en 1765 et y sema longtemps la terreur. Bien que le mystère l'entourant n'ait jamais été complètement éclairci, on pense qu'il s'agissait d'un loup de grande taille.